Cette Revue est publiée sous le haut patronage
de M. le Professeur S. Freud.

Tome IX - N° 3 1936

REVUE FRANÇAISE de Psychanalyse

Organe officiel de
la Société Psychanalytique de Paris
Section française de l'Association Psychanalytique Internationale

Sommaire

Mémoires originaux. — Partie médicale

Compte rendu de la IXe Conférence des psychanalystes de langue française :

R. Laforgue. — La Névrose Familiale.
J. Leuba. — La Famille Névrotique et les Névroses Familiales.

Mémoires originaux. — Partie appliquée

Marie Bonaparte. — Vues Paléobiologiques et Biopsychiques.
G. Mauco. — La Psychologie de l'Enfant dans ses rapports avec la psychologie de l'inconscient (*1re partie*).

Bibliographie.

DENOEL et STEELE, Editeurs à Paris (7e)
19, Rue Amélie

La Revue Française de Psychanalyse paraît par tomes de chacun 4 fascicules

PRINTED IN FRANCE

Tome neuvième. N° 3. 1936

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE MÉDICALE

IXe Conférence des Psychanalystes de langue française

à Nyon, les 10 et 11 avril 1936.

Sur l'aimable invitation de MM. R. de Saussure et Forel, directeurs des « Rives de Prangins », la neuvième conférence des psychanalystes de langue française s'est tenue à Nyon, en Suisse, sous la présidence du Dr R. de Saussure, privat-docent à l'Université de Genève.

Cette conférence s'est déroulée suivant les plus pures traditions des congrès scientifiques, en joignant l'utile à l'agréable. Pour ce qui est de l'agréable, nos confrères suisses s'y entendent mieux que personne. L'accueil réservé aux congressistes a été d'une cordialité et d'une abondance sans égales. Tous garderont le souvenir du pétillant vin d'honneur offert par la municipalité de Nyon, au cours du banquet que le syndic, notre spirituel confrère, M. le Dr Schranz, voulut bien présider. Et de l'hospitalité que nous réservait la direction des « Rives de Prangins ». M. de Saussure avait tenu à nous faire lui-même les honneurs de sa demeure familiale, au château de Vufflens-sur-Morges. Une excursion à la maison de santé de Malévoz-sur-Monthey ne pouvait se terminer que sur un grandiose banquet où se poursuivirent, sous la cordiale présidence de M. le Dr A. Repond, directeur de la maison, nos études d'œnologie comparée. Nous n'omettons point, au sortir de ce banquet, l'envahissement du château du Châtelard, si aimablement accepté par notre confrère M. le Dr R. Vuichoud et sa famille.

***

Le 10 avril, aux « Rives de Prangins », M. de Saussure ouvre la première séance scientifique par l'allocution qui suit. Après quoi il donnera la parole à M. Laforgue pour l'exposé de son rapport.

Mesdames, Messieurs,

« Il y a dix ans, en août 1926, j'avais l'honneur d'ouvrir à Genève, ma ville natale, la première conférence des psychanalystes de langue française. Aujourd'hui, pour célébrer le premier décanat, vous m'avez fait l'honneur de revenir sur le sol romand et vous m'avez invité à présider la neuvième de nos assemblées. Je vous en remercie bien sincèrement en mon nom personnel et au nom de tous mes confrères de Suisse.

« Ces dix dernières années me laissent tout d'abord le souvenir d'une collaboration précieuse de laquelle ont jailli la Société française de Psy-

chanalyse, puis notre revue, puis l'Evolution psychiatrique et, enfin, tant de travaux qui ont servi à la diffusion de l'analyse dans le monde médical français.

« Mais plus précieux encore que cette collaboration intellectuelle, il y a les liens amicaux qui nous lient les uns aux autres.

« Nous, médecins romands, qui sommes peu nombreux et dispersés sur notre petit territoire, nous vous sommes reconnaissants de l'hospitalité que vous nous avez donnée dans votre revue et dans votre société. Par vos travaux, vous avez constamment stimulé notre pensée.

« De notre côté, nous nous sommes efforcés de vous apporter notre part de labeur, mais notre travail a été grandement inspiré et encouragé par vos initiatives et votre amitié. Aussi, dans cette journée, notre vœu le plus ardent est-il de voir à l'avenir se raffermir toujours plus cette précieuse amitié et cette féconde collaboration. Si ces dix années d'effort nous ont permis de jeter plus de clarté sur certains sujets, ils nous ont aussi mieux montré les limites de notre méthode et les lacunes de notre savoir.

« A côté des joies que nous avons éprouvées à voir se reconstruire de façon heureuse le caractère de tels malades, combien d'échecs thérapeutiques n'avons-nous pas eu à constater. Nous devons aussi regarder en face ces limites et ces erreurs, car ce n'est qu'en mesurant nos faiblesses que nous pourrons progresser.

« Aujourd'hui, Laforgue et Leuba vont aborder un problème plus vaste et encore mal défriché malgré son importance : le problème de la névrose familiale. La psychanalyse, après avoir attaché une importance de premier plan aux chocs de la petite enfance, a de plus en plus porté l'accent sur les problèmes caractérologiques et sur la structure des névroses. Celles-ci semblent plus particulièrement dépendantes de deux facteurs : la constitution de l'individu et l'influence du milieu. C'est ce dernier sujet que nous allons aborder.

« Ceux qui s'occupent d'analyse d'enfants savent mieux encore que nous combien les progrès de l'enfant dépendent souvent du changement d'attitude des parents et dans combien de cas la guérison n'est possible que si les parents acceptent eux-mêmes d'être analysés.

« Freud a signalé l'importance du sujet qui va nous occuper, mais il n'y a pas consacré d'étude spéciale. Il était temps qu'une première pierre fût apportée à la construction de cet édifice nouveau. Certes, chacune de nos analyses nous conduit, par la liquidation du complexe d'Œdipe, au centre du problème familial, mais nous sommes habitués à regarder ce problème du point de vue du malade que nous traitons et non pas du point de vue du groupe. Or, pour notre traitement de l'individu, il peut être bon que, par moments, nous regardions ce qui se passe dans l'ensemble de la famille, que nous ayons même une vue sur l'attitude de plusieurs générations précédentes.

« Je ne veux pas, en résumant le sujet, déflorer les beaux rapports de Laforgue et de Leuba. Ils nous ont décrit une première série de types

familiaux fort intéressants, mais qui auraient besoin de dénominations plus nettes pour faire image et nous empêcher de tomber dans une série de cas particuliers où les nuances sont infinies.

« Je remercie nos deux rapporteurs d'avoir su d'emblée brosser un tableau de ce vaste sujet. Ce n'était pas facile. Ils nous ont apporté l'un et l'autre un certain nombre de faits cliniques. Je n'ai pas l'intention de compléter ces travaux.

« Il aurait fallu observer depuis plus longtemps. Je voudrais seulement poser des questions pour diriger notre observation à venir ou pour stimuler la discussion des rapports.

« 1° Dans quelle mesure, lorsque nous avons affaire à une famille du type inversé (femme frigide et virile, homme châtré), et qu'il n'y a que deux garçons ou deux filles, les aînés se comportent-ils de la même manière que les cadets ?

« Y a-t-il des différences presque constantes ? Quelles en sont les causes?

« 2° Dans une famille du type inversé qui comprend un grand nombre d'enfants, la situation des enfants est-elle pire ou plus favorable ?

« 3° Lorsque, dans une famille réputée normale, il y a prédominance de garçons ou de filles, y a-t-il plus d'homosexualité latente ou l'identification continue-t-elle à se faire en fonction des parents normaux ?

« 4° Les enfants uniques d'une famille réputée normale parviennent-ils à être normaux ?

« On pourrait multiplier les questions de ce genre qui ont peut-être été laissées trop dans l'ombre par nos deux rapporteurs. Peut-être aussi que Laforgue et Leuba ont décrit d'une façon trop exclusive l'action des parents névrosés sur les enfants, sans parler assez de l'action des enfants névrosés sur les parents ou les frères et sœurs.

« En effet, même dans des familles normales, on voit un aîné devenir jaloux d'un cadet et commencer une tyrannie qui bientôt assujettira les parents eux-mêmes à la névrose de l'enfant.

« Ou bien, un enfant rendu névrosé par la maladie de ses parents cherchera inconsciemment à se venger et parviendra à assujettir à sa volonté tous les siens, sachant avec une subtilité étonnante aggraver le conflit des parents pour tirer profit de leurs dissentiments.

« Non moins fréquente est l'action nocive d'un enfant névrosé sur ses frères et sœurs. Il nous semble utile, pour donner une image complète de la famille névrotique, que cette action de l'enfant sur le milieu soit aussi étudiée en détail et il nous faudra pousser de nouvelles investigations de ce côté du sujet.

« On pourrait, en effet, définir certaines familles névrotiques en fonction du caractère prédominant d'un des enfants. Vous connaissez tous ces filles obsédées qui ruinent leurs familles par la tyrannie de leur névrose et vous connaissez de même ces fils prodigues pour qui toute la famille se sacrifie.

« Lorsque l'un des parents est mort, on voit tout particulièrement un des enfants névrosés devenir maître de la situation.

« Et puis, il est un autre genre de famille dont il importe de rappeler l'existence. Je veux parler ici de l'association de deux vieilles filles ou de deux sœurs. Combien souvent ces couples se forment-ils, non pour construire, mais pour se détruire.

« Généralement, c'est une virago moustachue qui joue le rôle d'homme et écrase de son autorité une amie timide, refoulée, parfois jalouse et mesquine. Cent fois les deux amies ont fait le projet de se séparer et toujours l'homosexualité latente et les liens sado-masochiques ont eu le dessus sur la raison.

« Je ne fais qu'esquisser superficiellement tout un programme d'études, car un jour, il nous faudra bien revenir sur le sujet que nous ne faisons qu'aborder aujourd'hui.

« Mesdames et Messieurs, vous êtes impatients d'entendre nos orateurs ; je ne veux pas retenir plus longtemps votre attention.

« Je voudrais encore vous lire la liste de nos amis qui m'ont prié de les excuser et de vous exprimer leurs regrets de ne pouvoir assister à notre conférence : M. Pichon, retenu pour cause de maladie, M. Allendy, Mme et M. Codet, Mme Marie Bonaparte, M. Gilles, Mlle Berman, M. Cenac, tous de Paris, M. Adam de Rouffach, M. Klebs, de Nyon, M. Bailly, de Zurich, M. Kronfeld, M. Sarrasin, de Bâle.

« J'ai, par contre, le plaisir de saluer parmi nous MM. les Drs Ballivet et Vieux, de Divonne, Muller, de La Lignère, Christoffel, de Bâle, Meyer, d'Alsace, Mme et M. Bernfeld, venus du Midi de la France. »

I

La Névrose Familiale

Par R. LAFORGUE

Depuis des années déjà, j'ai attiré l'attention de mes collaborateurs et de mes élèves sur la névrose familiale. De même que Saussure (1), je la considére comme un des principaux aspects des névroses que nous rencontrons chez nos malades. J'en ai parlé dans mes cours cliniques à notre Institut de Psychanalyse et dans un article sur la frigidité sexuelle de la femme, paru dans la *Revue française de Psychanalyse*.

En effet, nous avons souvent l'occasion d'observer que le seul

(1) *Le dogme de la famille irréprochable.*

fait de traiter au moins l'un des parents — sinon les deux — d'enfants névrosés suffit à guérir les enfants, sans que nous ayons eu besoin, pour cela, d'un contact direct avec eux. Et ne voyons-nous pas toujours que les enfants de parents névrosés le sont également eux-mêmes, à des degrés plus ou moins prononcés ? Cela pourrait, il est vrai, s'expliquer par l'hérédité ; mais alors comment se fait-il que ces enfants se rétablissent, une fois les parents guéris ? Or, souvent ils guérissent mieux que ces derniers, au point que les témoins de ces transformations en sont parfois stupéfaits. Les cas nombreux que j'ai eu l'occasion d'observer m'ont amené à considérer que, la plupart du temps, la névrose, avec tout ce qu'elle comporte, représente une tradition familiale. Ainsi s'expliqueraient beaucoup de ces états complexes que nous appelons névroses de caractère, névroses d'échec, homosexualité, frigidité, impuissance sexuelle de l'homme, etc... On peut ajouter que certaines psychoses, surtout les paranoïas, ont souvent la même étiologie, quoique l'hérédité puisse jouer plus fortement dans ces derniers cas. Toujours est-il qu'en recherchant l'origine des névroses ou des psychoses on ne devrait jamais négliger l'étude de la névrose familiale. Mais elle n'est pas facile à diagnostiquer. Impossible de la déceler, non plus que ses répercussions sur le développement d'un enfant, sans une certaine expérience psychanalytique. Notre formation médicale ordinaire ne nous donne aucun moyen d'apprécier ces cas. Le médecin est généralement aussi ignorant que le public et passe à côté du véritable problème, handicapé, en outre, par les idées toutes faites qu'on lui a inculquées pour expliquer les choses, et dans lesquelles il a trop souvent, hélas ! une confiance aveugle. Souvent il est névrosé lui-même, et cette névrose l'empêche de prendre l'initiative des redressements salutaires. Combien de fois nous arrive-t-il d'avoir en traitement des cas graves, sans que le médecin de famille se soit douté ni de la nature du cas lui-même, ni du traitement en cours ! Et combien de familles sont profondément divisées, sans que les intéressés le sachent eux-mêmes ! Prenons un exemple.

Voici un couple : le mari, dans une situation élevée, la femme, jeune, enviée pour sa beauté, sa richesse et ses relations. Tous deux jouissent d'une réputation parfaite. La jeune femme se croit aimée, le mari également. Seulement, voilà que le mari prétend avoir une maladie de cœur. Il court d'un médecin à l'autre pour se faire ausculter. On lui trouve de la tachycardie, peut-être même un léger

souffle. Il en conclut qu'il est obligé de se ménager et d'espacer, avec sa femme, les rapports sexuels qui, déjà, n'avaient lieu que très rarement. Et il se dit malade. La jeune femme, de son côté, raconte à ses amies combien son mari l'aime et tout ce qu'il fait pour elle. Mais, pressée de questions par un médecin expérimenté, elle conviendra un jour qu'elle n'a jamais éprouvé de satisfaction sexuelle avec son mari, qu'elle a des tentations fréquentes d'essayer avec un autre, pour savoir ce que c'est que l'amour..., et, pour peu qu'on l'oblige à préciser, elle fond en larmes et convient qu'elle s'ennuie, qu'elle est malheureuse. Vous prenez contact avec le mari, et vous vous trouvez en face d'un angoissé qu'on a persuadé qu'il souffre d'une maladie de cœur, homosexuel inconscient qui déteste les femmes. Vous étudiez la femme de plus près, et vous vous apercevez qu'elle a tout fait, inconsciemment, elle aussi, en choisissant son mari, pour que la question de l'amour ne se pose pas, car elle déteste les hommes. Vous voilà donc en présence de deux ennemis, rivés l'un à l'autre par le mariage, et qui ont pris l'habitude de se jouer une comédie. Ils jouent au ménage heureux et se trompent eux-mêmes, comme ils trompent tout le monde.

Vous savez combien sont fréquents les cas de ce genre, combien souvent la névrose pousse les êtres à s'associer non pour construire, mais pour se détruire.

C'est la psychanalyse qui nous a appris à comprendre ces étranges associations où l'amour est remplacé par la haine, la jouissance par la souffrance, la réussite par l'échec et parfois la mort. Nous observons, en effet, que, dans ces mariages entre névrosés, chaque conjoint recherche avant tout dans l'autre sa névrose complémentaire.

Tel homme masochiste épouse une femme sadiste, dont il devient l'enfant battu, pour réaliser la volupté que comporte cette situation dans les rêves de tant de nos malades. Tel autre, sur le point de tomber amoureux de la femme de son rêve, en choisit une autre pour mettre éternellement une barrière, un obstacle, entre lui et son idéal. Son choix tombera sur une femme qui, désormais, sera une sorte de garde-chiourme destiné à le maintenir captif.

Telle femme névrosée, sous le coup d'un sentiment de culpabilité inconscient, choisira l'homme représentant le contraire de ce qu'elle est capable d'estimer et d'aimer afin de se punir à jamais d'avoir osé rêver aux joies de la maternité. Telle autre, ayant besoin

d'un prétexte pour justifier sa révolte contre l'homme et la sexualité, se jettera dans les bras de son ennemi pour trouver, dans cette union étrange, de quoi nourrir sa haine de l'homme et de l'enfant. Elle choisira une brute, pour avoir le droit de la combattre et de l'humilier par ses propres souffrances, pour exhiber ses plaies et s'en faire une arme chargée d'atteindre son mari. Ses enfants, elle les rendra monstrueux, pour donner un sens à son envie de les dévorer et de les détruire.

La psychanalyse nous a montré le rôle complexe que les enfants de semblables époux peuvent jouer dans l'affectivité des parents.

Pour telle femme, l'enfant est un refuge et une arme dont elle se sert pour humilier et renier son mari. Tel homme voit dans l'enfant un trésor dont il jalouse la possession à la femme avec laquelle, inconsciemment, il se sent en concurrence. Ne pouvant connaître lui-même les joies de la maternité, il aspire au moins à détruire le bonheur de sa rivale, quitte à lui ravir ses enfants, soit afin de les garder pour lui-même, soit afin de compromettre leur existence, de les perdre.

Et tous ces drames, tout ce carnage, toute cette misère peuvent se passer derrière la façade d'une vie bourgeoise apparemment parfaite, avec la complicité et de la société et du médecin qui, jusqu'à présent, n'a jamais ni osé, ni pu intervenir, fût-ce dans l'intérêt de l'hygiène mentale collective. Inutile de dire combien, dans une telle ambiance, l'enfant souffre plus profondément que l'adulte. Or, sa souffrance est d'autant plus difficile à combattre que son inconscient réagit comme s'il était en communication directe avec l'inconscient des parents, à la manière de ce qui se passe dans les vases communicants. Nous observons en effet que, par une connaissance inconsciente des choses, les enfants réagissent comme s'ils savaient également ce qui se passe chez les parents, quels que soient les artifices d'intelligence que ceux-ci déploient pour leur masquer leur état et leur assurer une bonne éducation. L'inconscient de ces enfants semble être solidaire de celui des parents ; tout se passe comme s'il s'agissait d'un inconscient collectif familial ; et l'effort des éducateurs risque alors, la plupart du temps, de subir le sort des initiatives que prennent certains hommes d'Etat pour diriger l'économie d'une collectivité. Les initiatives avortent, et les crises économiques, retardées tout au plus, n'en éclatent qu'avec plus de violence. En d'autres termes, nous constatons que tous les efforts

des éducateurs, et même des parents, pour combattre les manifestations de la névrose familiale chez les enfants, sont inopérants, à moins de procéder d'une expérience psychanalytique.

Dans la pratique, nous trouvons plusieurs types de névrose familiale qui, toujours, à des degrés différents, ont le même aspect clinique et se traduisent souvent de façon semblable chez les enfants, pour chaque type de névrose.

Tous ces types, en dépit des variations de leur symptomatologie clinique, expriment bien entendu une régression plus ou moins profonde de la sexualité des individus et marchent de pair chez eux avec une inversion sexuelle plus ou moins manifeste.

Le type le plus fréquent de névrose familiale est peut-être représenté par le ménage inverti du bon bourgeois, à la manière de M. Goinart (1). L'homme est alors un brave garçon aux allures timides, qui a la réputation d'être un bon employé de bureau, un bon fonctionnaire, un bon militaire, bref un bon subordonné. Jamais il ne critique ses chefs ; jamais il n'avancerait d'opinions hardies ni ne prendrait d'initiatives personnelles. A l'école, il a plutôt été parmi les premiers ; il accomplit scrupuleusement ses devoirs religieux ou sociaux. Dans la discussion, il ne se compromettra jamais, il s'exprimera avec une certaine diplomatie, d'une façon fort courtoise, et ne se permettra que très rarement une opinion sur un sujet aussi scabreux que, par exemple, la psychanalyse. S'il la connaît, il cherchera par tous les moyens à la concilier avec la tradition, regrettera amèrement ce qu'elle peut avoir de choquant dans ses termes et ses conceptions, et il aura continuellement peur du mal qu'elle pourrait provoquer dans les âmes ou dans les ménages. Ce brave homme paraît être un excellent conjoint. Souvent c'est lui qui s'occupe de la cuisine, quand, à midi, sa femme n'est pas encore rentrée. Sa mise est un peu négligée, — non pas qu'il donne l'impression de n'y attacher aucune importance, non, car dans les préoccupations des hommes de ce genre, l'impression qu'ils font sur autrui joue un grand rôle et ils ne tiennent nullement à se faire remarquer, — mais il porte des vêtements usés, un col, une chemise malpropres, des chaussures aux lacets effilochés. En un mot, on sent qu'aucune femme ne s'occupe de la maison. L'homme souffre

(1) M. Goinart est le héros du ménage bon bourgeois que Bernstein décrit dans « Espoir ».

peut-être de cet état de choses, dont il a bien conscience, mais jamais il ne prendrait l'initiative d'obliger sa femme à s'occuper de son intérieur et à s'acquitter des devoirs qui lui incombent. Il en supportera les conséquences en silence, et si, par malheur, quelqu'un avait la fâcheuse idée de critiquer sa femme, il la défendrait comme une épouse et une mère parfaite, car il l'a mise sur un piédestal et a pris l'habitude de lui baiser les pieds.

La femme, par contre, est exactement à l'opposé du mari. Ses vêtements, ses allures sont un peu extravagants. Elle a une certaine rigidité dans ses opinions et son attitude. Elle ne se plie ni aux heures ni aux convenances. Elle rentre quand cela lui plaît, critique tout et tout le monde. Son ménage est mal tenu ; elle abandonne ses enfants à eux-mêmes, c'est surtout le père qui s'en occupe. Sa main est celle d'une sportive, son pouce énergique, volontaire ; son visage a, par moments, une expression dure qui trahit la révolte, le dédain. On sent quelqu'un qui toujours se croit attaqué et cherche l'occasion de foncer sur l'ennemi, comme un coq.

Dans la discussion, cette femme coupera sans cesse la parole à son mari, lui dira volontiers des choses méchantes et humiliantes. Elle le ridiculisera en racontant partout des histoires qui ne sont pas en sa faveur, elle lui reprochera en public une certaine timidité sexuelle et le fera volontiers passer pour impuissant. Sa principale préoccupation sera l'argent, les comptes. Elle en fera toute la journée, soi-disant pour réaliser des économies, mais, en réalité, pour raconter à tout le monde ce qu'elle a dépensé dans telle ou telle circonstance, ce que tel ou tel objet lui aura coûté. Bref, elle exhibera sa bourse partout où elle le pourra.

Elle sera terriblement jalouse et attribuera à son mari, partout et toujours, une autre femme, une maîtresse, qu'elle croit voir en tous lieux. Elle la dépeindra, décrira ses allures, son chapeau, sa robe, et le pauvre mari qui, comme de juste, tremble devant elle, se trouvera dans l'impossibilité de la persuader de l'inexistence de cette rivale. Il est incapable de la tromper, tout le monde en est convaincu. Tout au plus aurait-il quelques velléités de le faire, une fois seul et sa femme absente, mais dès le retour de celle-ci ses envies sont vite réprimées par le régime draconien qu'elle lui impose. Mais elle n'en démord pas : cette maîtresse existe et la persécute. Et la voilà cherchant par quels moyens se venger, com-

ment obliger son mari à faire amende honorable, à se jeter à ses genoux pour implorer son pardon. Elle complote avec ses amis, ses frères, ses sœurs, s'il en a ; elle monte tout le monde contre lui. Apprend-elle une vague histoire sur lui, elle en fait un drame, prend contact avec ses supérieurs, au risque de le compromettre. Si par malheur elle a entre les mains une arme véritable, si elle connaît, par exemple, une affaire illégale à laquelle son mari a été mêlé bien involontairement, comme cela peut arriver, elle devient menaçante. Il faut qu'il obéisse, sinon il sera dénoncé ; ses opinions, sa situation, son honneur, rien n'est respecté. C'est elle qui fait la pluie et le beau temps dans le ménage. Et lui, en dépit des apparences de beau mâle qu'il a parfois, n'est qu'un esclave.

Ajoutons que, dans ces cas, c'est ordinairement la femme qui trompe son mari, et non le mari qui trompe sa femme. Lui, magnifiquement et dignement, supporte son état sans paraître s'en apercevoir. Vous aurez compris que la femme en question est d'ordinaire frigide dans ses rapports sexuels ; tout au plus est-elle capable d'un orgasme clitoridien. Le bénéfice qu'elle retire de son jeu avec ses amants consiste avant tout à humilier publiquement son mari ; aussi peut-on dire, si paradoxal que cela paraisse, que c'est en quelque sorte en vertu d'une manifestation de fidélité à l'égard de ce dernier qu'elle lui est infidèle.

Vous avez tort de plaindre la victime, c'est-à-dire le mari. Bien plus que vous ne le croyez, il est inconsciemment complice de sa femme. Ne pensez pas que vous lui rendriez un grand service en changeant cette dernière, et qu'il vous en saurait gré. Vous l'obligeriez simplement à s'infliger à lui-même les humiliations que sa femme lui prodigue avec générosité. Ce n'est que sous l'effet des coups de pied de celle-ci qu'il se sent en possession d'une puissance virile capricieuse qui, pour pouvoir s'affirmer, a besoin de se sentir fouettée. Dans une association semblable, c'est lui qui a le beau rôle, et non la femme, qui paraît responsable de ses malheurs. Si pour une raison quelconque elle ne se prête plus au jeu, — car il arrive assez souvent que ces femmes changent sous l'influence des circonstances ou d'un amant, — le voilà obligé de commettre des gaffes, des incorrections envers ses supérieurs ou ses amis. Ne disposant plus de l'aide de sa femme pour se couvrir de boue et de ridicule, il devient indélicat, malpropre, ridicule par lui-même, et commet, au besoin, des actes malhonnêtes. Il se comporte

en traître, réussit à se faire mépriser, tout cela pour rattraper d'un autre côté les humiliations qu'il avait l'habitude de demander à sa femme. Vous voyez que le problème de l'intervention dans un cas pareil est fort complexe, si l'on ne peut commencer par le traitement du mari.

Dans ce ménage, les enfants ont une situation des plus difficiles. Admettons qu'il y ait un garçon et une fille ; dans quel sens va se faire le développement de chacun d'eux ?

Prenons le garçon. Vous comprendrez que l'exemple paternel ne lui donne aucune envie de suivre les traces du mâle. D'autre part, exposé, comme son père, aux humiliations continuelles de sa mère, il ne ressentira pas moins la révolte qui en résulte. Blessé dans son honneur et dans ce que la nature a donné à l'homme de plus sacré, dans sa virilité, il ne pourra que se fermer à l'influence maternelle, comme à celle d'un ennemi. Il se retranchera de la sexualité et combattra un instinct susceptible de le mettre en contact avec des êtres aussi dangereux que sa mère. Et il substituera à la puissance virile une autre puissance — la toute-puissance sadique — qui lui permettra, sans entrer sur le terrain génital directement en rivalité avec son père, d'affirmer sa force, sa personnalité, sa volonté de dominer à tout prix. Pour ne pas souffrir dans ses affections, il se refusera à prendre parti dans le conflit des parents. Il se désintéressera d'un père qu'il méprisera inconsciemment et d'une mère à laquelle il a tant de raisons d'en vouloir. Il se détachera de ses parents pour ne penser qu'à lui-même, à ses propres satisfactions de puissance et d'argent. Il tâchera d'en gagner beaucoup par n'importe quel moyen. S'il est intelligent, il fera de ses capacités une arme qu'il ne mettra au service d'aucune cause autre que de la sienne, en ne s'intéressant aux gens que dans la mesure où il aura besoin d'eux pour ses buts de domination et de grandeur. Il tâchera de se retrancher de sa famille le plus possible, afin de ne plus souffrir ; il la fuira, la reniera et, dans son cœur, il gardera cette satisfaction d'avoir fui le foyer de la pestilence, de l'avoir stigmatisé en stigmatisant ses parents. S'il n'arrive à s'échapper par les moyens ordinaires, en réussissant dans l'existence par son intelligence et par ses études, il tâchera de tomber malade, pour trouver si possible dans la maladie l'instrument dont il a besoin pour manœuvrer ses parents et vivre loin d'eux, par exemple dans un sanatorium. Bref, il

fera, comme nous disons en langage psychanalytique, une régression narcissique.

Les difficultés commenceront pour lui le jour où, pour une raison ou une autre, il voudra fonder une famille, soit qu'il ait trouvé une riche héritière, soit qu'il ait besoin d'une femme pour aboutir dans ses desseins. Ce jour-là, il s'apercevra qu'il a perdu la faculté d'aimer. Il a peut-être réussi matériellement, mais son âme est stérile comme une pierre. Il fuira les rapports sexuels, ne pouvant surmonter l'horreur que lui inspire la femme. Si par hasard il est marié à une femme d'une certaine valeur, il sera obligé, malgré lui, de la torturer et de diriger contre un être innocent la rancune accumulée dans son cœur contre les parents. Ce sera le drame et le désaccord avec lui-même, lorsqu'il comprendra qu'il est prisonnier d'un malheur qu'il ne peut éviter de faire retomber sur sa femme, alors que son attitude, parfaitement justifiée par les circonstances de son enfance, est devenue injuste dans les nouvelles conditions de sa vie. Il commencera par se punir du mal qu'il cause, pour acheter le droit de continuer à le causer. Plus le malheur qu'il crée augmentera, plus il se châtiera et, un jour, ce sera l'écroulement, la dépression, avec idées de suicide, ou bien une faillite qu'il s'infligera, ou bien le divorce, pour mettre ceux qu'il persécute à l'abri de lui-même.

Vous savez comment l'influence des parents continue à se répercuter sur l'être par l'intermédiaire du *Sur-Je* ; vous ne vous étonnerez donc pas de ce que ce *Sur-Je* ne laisse à ce garçon aucune issue normale. L'influence paternelle se traduira par un *Sur-Je* défaitiste paternel, si je puis m'exprimer ainsi, puisque le père n'a pas permis à son fils d'épouser de nobles causes et de suivre de nobles exemples. L'influence de la mère se manifestera par un *Sur-Je* castrateur maternel qui condamnera à l'échec toutes les tentatives viriles du fils pour s'engager dans la voie de son développement normal. A moins de disposer d'une intelligence et d'une faculté d'adaptation exceptionnelles pour sublimer sa libido anormalement engagée et retranchée de la sexualité normale, ce garçon échouera, malgré toutes ses manifestations de puissance. En cas de sublimation, il a des chances de devenir artiste, c'est-à-dire un être qui trouve une voie différente de la voie sexuelle pour réaliser les aspirations de l'espèce à l'éternité, un être qui donnera à la pierre,

à la couleur, aux mots ce qu'il n'a pu donner aux humains. Il sera sculpteur, peintre ou écrivain, et réalisera ainsi l'amour dont son caractère impossible lui refuse toute autre réalisation.

Mais ces derniers cas sont des exceptions. L'échec final, à la suite de ce que nous appelons une névrose de caractère, est plutôt la règle, avec tout ce qu'il comporte de répercussions sur l'entourage et sur les enfants, si par hasard il y en a.

Voyons maintenant le cas de la jeune fille. Vous ne vous attendez pas non plus, chez elle, à un développement normal de la sexualité. Son *Sur-Je,* pour elle aussi, deviendra une entrave terrible, un *Sur-Je* maternel dur et rigide, qui interdira à sa sensibilité de s'émanciper et qui gardera sa libido prisonnière d'une mère d'autant plus tyrannique pour elle que, homosexuelle inconsciente, cette mère aura marqué sa fille pour en faire une esclave. Cette libido fixée à la mère ne réussira pas à accepter l'homme, car le rôle ridicule du père ne rend nullement celui-ci capable de la moindre influence sur la sensibilité de sa fille, qui le méprisera et ne s'adressera à lui que pour continuer le jeu de sa mère. Pour avoir de l'argent, elle se tournera vers sa mère, d'autant plus que celle-ci, jouant de son complexe d'argent, s'en sera déjà amplement servie pour corrompre sa fille et lui faire sentir que, non seulement elle porte la culotte dans le ménage, mais que c'est elle qui détient une autre espèce de puissance, *le sac,* que les femmes virilisées substituent le plus volontiers à l'organe qui leur manque pour en compenser l'absence. Pas d'épanouissement affectif de la jeune fille. A l'école, après de bons débuts, elle travaille mal ; à la maison, livrée sans surveillance à elle-même, elle prendra l'habitude de fréquenter des enfants vicieux. De plus en plus, malgré son développement de jeune fille, elle affichera des allures de garçon, traînera dehors, commencera à fréquenter des jeunes gens avec lesquels elle jouera au copain et fuira la société des jeunes filles qui pourraient lui servir d'exemple. Puis commence une période de petites aventures avec des jeunes gens un peu particuliers. Elle les choisit parmi les plus tarés et les moins intéressants de leur espèce, parmi les névrosés, privés ainsi en partie de leurs qualités viriles, avec tout ce que cet état peut parfois comporter de dégradation morale. Ou encore, elle s'orientera vers une certaine catégorie de jeunes filles qui, ayant emprunté ses passions au sexe fort, ont à cœur de pouvoir se comporter comme ce dernier vis-à-vis du sexe faible : bref,

ce sera l'homosexualité. Finalement, ne trouvant pas une voie normale à ses aspirations, elle commencera tout et ne finira rien, voudra faire, par exemple, du cinéma et, quand ses parents y auront consenti, elle rêvera d'ouvrir un bar, etc... Pour elle, son père n'existera que pour être bafoué, ridiculisé, partout où l'autorité paternelle intervient dans la vie sociale. Elle sera malheureuse si, en dépit de sa fuite, elle a conservé dans son cœur une lueur d'affection. Mais elle étouffera d'autant plus sauvagement cette affection que son père, en reniant la cause qu'il aurait dû défendre, aura renié son idéal et fait figure de lâche aux yeux de sa fille. Avec une affectivité ainsi déréglée, notre jeune fille se trouvera en très mauvaise posture pour s'engager dans la vie. C'est sur ce terrain que se développe, avec la frigidité, la névrose d'échec qui, compliquée d'obsession, rend la femme inapte à devenir épouse ou mère. Parfois, elle se marie quand même, en désespoir de cause, et recommence avec un homme le jeu que sa mère a mené avec son père. Parfois aussi, l'échec affectif se traduit par des symptômes névrotiques graves, des idées de suicide, des obsessions sadiques, et l'on fait appel au médecin qui souvent ne comprend point comment un état pathologique aussi sérieux a pu se déclencher du jour au lendemain chez une jeune fille.

Si vous avez à faire l'analyse d'une jeune fille de ce genre, ne croyez pas que ce soit elle qui vous opposera les plus grandes résistances, ce sera ordinairement le père qui faillira, et pour des prétextes futiles, prétendant, par exemple, ne plus pouvoir payer. Son impuissance affective, pouvant se traduire par de l'avarice, ne lui permet généralement pas de faire les frais nécessaires au redressement de sa fille. Il sera peutêtre un peu plus large s'il s'agit de son fils, ayant de ce côté un peu plus de libido disponible, en vertu de sa fixation homosexuelle à ce dernier. Mais, dès qu'il le sentira changer, il compromettra la cure, si elle dépend de lui.

Autrement dit, avec une névrose familiale pareille, il faudra, pour ne pas mettre la charrue devant les bœufs, commencer, si c'est possible, par l'analyse du père. Autrement, le pronostic des autres traitements sera mauvais.

Les chances de réussite sont beaucoup plus grandes lorsque le père a résisté et lorsque la mère seule est malade.

Dans les milieux bourgeois, vous trouverez assez souvent une autre variante de la névrose familiale : le père est un brave gar-

çon, ayant réussi dans ses études, mais qui, selon les habitudes bourgeoises, a choisi pour compagne une jeune héritière, sans regarder de plus près à la personnalité de celle-ci. Il est même possible que sa femme lui ait été imposée par sa propre famille, qui a voulu lui faire faire un beau mariage. Beau mariage ! Il ressemblera, à peu de chose près, à celui que nous avons décrit plus haut, avec cette différence, toutefois, qu'ici ce n'est pas avec passivité qu'on subit les humiliations et les vexations, mais qu'on les accepte en vertu d'un devoir considéré comme sacré, pour sauver à tout prix la paix de la famille.

Lorsque le père sait rester digne et qu'il réussit à donner l'exemple de la force virile, les enfants seront en meilleure posture que dans le ménage précédent. Il est vrai qu'il est obligé de s'éloigner de sa femme pour tenir. Il fuit dans ses occupations, dans son travail, etc... Il est souvent déprimé, souffre de maux de tête insupportables, a le sentiment que sa tête va éclater, qu'on la martèle. Mais il est là quand même. Il s'occupe de ses enfants, encourage, redresse, donne l'exemple. Et quand vous êtes appelé à faire un traitement, vous trouvez en lui un allié compréhensif, capable de vous suivre dans la lutte contre la maladie. Dans un cas pareil, c'est aussi la lutte contre la mère qu'il vous faut entreprendre, à moins que les circonstances vous permettent de commencer par traiter la mère elle-même. Et alors, quelle lutte ! Vous pouvez avoir affaire à une femme susceptible d'employer tous les moyens pour vous discréditer aux yeux de ses enfants, comme elle a cherché à discréditer leur père. A l'en croire, vous êtes un homme malhonnête, dangereux, une sorte d'escroc, qui n'a d'autre pensée qu'exploiter ses clients. Le père, lui, est dépeint par elle comme un homme impossible, ne s'intéressant pas autrement à ses enfants, et qui, par une vie extravagante qu'on lui attribue, les aurait rendus malades. Bref, c'est la calomnie... On raconte, sur votre compte, de tristes histoires dans lesquelles on vous fait jouer un rôle exécrable ; on colporte ces histoires un peu partout dans la société, pour vous atteindre dans votre honneur et vous faire abandonner le traitement de l'enfant. Sans cesse, le père est obligé d'intervenir pour rétablir la vérité ; c'est pour lui une lutte épuisante de toutes les minutes, mais s'il accepte, et vous aussi, il vous fournit la base sur laquelle vous pouvez construire.

Abordons maintenant une autre variante de la névrose familiale

celle-là très fréquente, et qu'on peut rencontrer dans tous les milieux : nous voulons parler du ménage dans lequel les conjoints sont obligés de dresser entre eux une barrière, pour pouvoir, à l'abri de cette dernière, fuir la sexualité et se cantonner dans un stade infantile de la libido. Cette barrière peut être représentée par bien des choses :

1) la barrière des disputes,
2) la barrière des procès,
3) la barrière du travail ou de la piété,
4) la barrière du troisième dans le ménage à trois,
5) la barrière de la maladie.

Permettez-moi de vous rappeler que j'ai déjà traité cette question dans mon livre *L'Echec de Baudelaire,* ainsi que dans *Misère de l'Homme,* où j'ai essayé de décrire la barrière des malentendus et des disputes.

Quand il s'agit de celle-ci, vous voyez les époux cultiver savamment entre eux des malentendus et des rancunes, qu'ils entretiennent comme à dessein, avec le malin plaisir à demi-conscient de pratiquer un jeu habile, pour se mettre l'un l'autre systématiquement dans son tort, et, en accumulant les gaffes, creuser un fossé par-dessus lequel on ne peut se tendre la main qu'à de rares exceptions. C'est alors une étreinte furtive, entrecoupée de sanglots et de regrets, une détente douloureuse et nostalgique d'une tension cruelle, détente créée autant par la pitié que par le remords de se sentir obligé d'accumuler tant de misère pour étrangler l'amour, la vie et les enfants qui, sans cela, auraient pu naître et s'épanouir. Au fond, ces disputes éternelles, le plus souvent sur des questions futiles, sont des moyens de fuir l'un devant l'autre, sans arriver réellement à se séparer. Dans certains cas, elles dégénèrent en procès, procès de divorce le plus souvent, mais qui traînent pendant des années, qu'on ne peut ni gagner ni perdre, et qui dressent entre les conjoints tout l'appareil de la justice, avec ses procédés baroques, ses magistrats incompréhensifs, ses avocats machiavéliques et en quête de provisions, auxquels on tient à s'offrir en pâture. Nous connaissons des cas où de tels procès sont devenus, pour les intéressés, comme une raison de vivre, comme l'expression d'une fidélité éternelle non dans l'amour, mais dans la haine, comme la réalisation d'une passion exclusive et monstrueuse, par la torture mutuelle. Et quand, les circonstances et le temps aidant,

le divorce est enfin prononcé, on voit des êtres désœuvrés et déçus errer chacun de son côté, sans savoir que faire d'eux-mêmes et incapables de se consoler par un amour véritable.

Dans ces ménages, les enfants deviennent d'ordinaire des sujets de difficultés réciproques. Les parents prétendent vouloir leur bien ; en réalité chaque conjoint cède au besoin inconscient de s'en servir pour aiguillonner le remords de l'autre et ajouter, à une détresse profonde, la volupté du spectacle des enfants battus et dépérissants. Vous comprenez comment le sadisme inconscient des parents peut trouver son compte à ce spectacle dont les enfants font les frais, victimes offertes au Moloch de la névrose.

Spectacle pénible et ridicule, quand on voit s'y mêler et les parents, et les amis, et le médecin, et les tribunaux, tous impuissants à comprendre le drame réel, et dont les mesures correctives ne font souvent qu'ajouter au martyre des enfants. On décrète qu'il faut les confier à un membre de la famille, aux beaux-parents paternels ou maternels, sans se rendre compte qu'on les replace ainsi dans le milieu d'où est issue la névrose des parents, et qu'il n'y a donc pour eux rien de changé.

La grand'mère, malgré son âge, se comportera, envers ses petits-enfants, avec une affectivité sensiblement égale à celle qui a paralysé le développement de son fils ou de sa fille. Le grand-père, incapable de sauver ses propres enfants de la névrose familiale, ne sera généralement pas plus apte à en préserver ses petits-enfants.

Dans ce milieu, les enfants n'ont qu'à se durcir ou à disparaître. Le suicide chez des enfants placés dans ces conditions est encore assez fréquent. Leur *Sur-Je* parental les accable de remords, les empêche de se développer et les oblige à réagir comme s'ils étaient la cause du malheur de la famille ; d'où besoin extrême de punition pour neutraliser leur culpabilité, et parfois suicide, autant pour expier que pour punir leurs parents.

Quand ces enfants se développent, ils restent, d'habitude, sous le coup d'un grand besoin d'échec. A chaque réussite, ils réagissent comme si elle était imméritée, à chaque bonheur, comme s'ils n'y avaient pas droit. Réussite et bonheur, ils ne pourront donc les accepter qu'à condition de les payer par de la souffrance, et cette souffrance n'est que trop souvent représentée par l'échec de tout ce qu'a entrepris un être, et qui le ramène au point de départ de sa misère, à ce point où l'être ne possède rien, mais où, par contre, il

a la satisfaction de ne rien devoir à personne. Cet échec peut être représenté, suivant les cas, soit par celui de la vie affective, — et l'on recommencera la vie des parents, à moins de se résigner à vivre dans la solitude, — soit par l'échec matériel, qui permet d'acheter le droit à un bonheur mélancolique et relatif dans l'amour, soit encore par la maladie, le sacrifice de la santé. Parfois on souffre physiquement d'une manière très cruelle, suivant la maladie qu'on cultive ; mais on se sent plus libre du côté psychique. On arrive à aimer, parce qu'on paye son bonheur par un véritable purgatoire.

N'oublions pas, dans cet ordre d'idées, l'échec social que certains êtres issus de ces familles se sentent obligés de cultiver, en commettant des délits qui peuvent les mener jusqu'à la prison.

Parfois, les enfants de ces milieux deviennent des paranoïaques et des revendicateurs, c'est-à-dire des êtres obligés de se défendre sans cesse contre un reproche qui les persécute comme un ennemi, qui les harcèle, et contre lequel ils se raidissent d'une façon désespérée, croyant le voir partout, dans les yeux de chacun et de tout le monde. Vous reconnaîtrez dans leur comportement la défense de l'individu contre un sentiment de culpabilité excessif qui, vous le voyez, peut résulter d'une névrose familiale et qui parvient quelquefois à le pousser jusqu'au crime, au meurtre, par exemple, d'une part pour faire payer à quelqu'un le mal dont il se sent injustement accablé, d'autre part pour provoquer une punition — réclusion perpétuelle ou peine de mort — à laquelle il aspire comme à une délivrance.

Quand vous êtes appelé à intervenir dans ces cas — et cela devient de plus en plus fréquent au fur et à mesure que se répand la connaissance de la psychanalyse — vous vous trouvez devant une tâche fort difficile. Si vous avez affaire aux parents, qu'il faut commencer par traiter quand on veut sauver les enfants, ne croyez pas qu'ils se prêtent de bonne grâce à la cure qui doit les délivrer de leurs malheurs. Leurs disputes, leurs procès, c'est là ce dont a besoin leur inconscient ; vous ne leur rendez aucun service en cherchant à arranger les choses à leur place et à les pousser dans une autre voie. Le seul moyen d'agir, c'est de les guérir du besoin de fuite devant la sexualité normale ; vous verrez alors, dans certains cas favorables, disparaître comme par enchantement toutes les complications dont aucun raisonnement ne vous avait permis de sortir. Surtout évitez d'intervenir dans la lutte en voulant jouer à l'arbitre.

Dans des cas de ce genre, vous ne pouvez vous occuper des deux époux à la fois. Il faut vous consacrer exclusivement à l'un d'eux, si possible sans aucun contact avec l'autre, et ce n'est que lorsque le traitement du premier sera assez avancé que vous pourrez, si les circonstances le permettent, entreprendre celui du second. En d'autres termes, il vous faut agir avec beaucoup de fermeté et de tact pour ne pas vous laisser entraîner dans la bagarre et rester en dehors. Si vous y réussissez, vous avez des chances d'aboutir dans votre œuvre de redressement. Dans ce cas, le traitement de l'un des époux se répercute d'habitude d'une manière favorable sur l'autre, et surtout sur les enfants, pour peu que vous arriviez à guérir au moins l'un des parents. Le chemin est alors tracé, soit pour sauver l'autre, soit pour l'abandonner, et ordinairement alors les enfants sont sauvés.

Comme nous l'avons dit ailleurs (1), la frigidité sexuelle de la femme peut souvent jouer un premier rôle comme facteur déterminant de ces formes de névroses familiales. Evidemment, il y a frigidité et frigidité. Nous n'avons point ici en vue ces cas très nombreux où la frigidité virginale d'une épouse angélique répond à une tradition et devient la condition même qui permet à un homme bien pensant et pieux d'affirmer une puissance virile suffisante pour jouer son rôle d'époux et de père de famille sans se sentir visiblement gêné par des réactions autopunitives en rapport avec sa défense contre l'emprise de la sexualité. Nous avons plutôt en vue ces formes particulières de frigidité auxquelles nous avons fait allusion plus haut, lorsque nous avons parlé de certaines femmes qui, afin de justifier leur révolte contre l'homme et la sexualité, se jettent dans les bras d'un ennemi plutôt que d'un ami, pour trouver dans cette union étrange de quoi nourrir leur haine de l'homme et de l'enfant. Nous avons dit que, pour ne pas avoir l'air de bourreaux, ces femmes trouvaient moyen de choisir comme mari ou bien une véritable brute, ou bien un homme qu'elles peuvent faire passer pour tel, parce qu'il se laisse pousser par elles à des excès de violence qui l'obligent à faire, malgré lui, figure de tortionnaire. Vous savez que ce sont ces femmes qui, poussées par leur passion de se faire torturer, finissent si souvent par se mettre entre les mains de chirurgiens plus

(1) « A propos de la frigidité sexuelle de la femme ». *Revue française de Psychanalyse*, t. VIII, n° 2.

ou moins complaisants auxquels elles offrent en pâture tout ce qui, dans leur organisme, est susceptible d'être opéré. Ainsi se développe une variante assez fréquente de la névrose familiale, variante caractérisée par un père violent, une mère soumise en apparence et souffrant en silence, des enfants terrassés par les colères du père dont ils peuvent avoir pitié, si celui-ci est plutôt une victime. Dans ces milieux, les garçons deviennent souvent des homosexuels manifestes, attirés surtout par des hommes sales et brutaux dont la vue les met en émoi, en provoquant chez eux un trouble d'une violence telle qu'ils sont incapables de résister à leur séducteur et cherchent à devenir sa proie, sa victime. Vous constatez donc chez ces garçons une identification plus ou moins complète avec leur mère, dont ils ont épousé la manière de combattre le bourreau, tout en essayant de le charmer par de l'amour, pour le désarmer et obtenir son pardon en se faisant leur chose.

Chez les filles, la sexualité n'est d'ordinaire acceptée qu'en apparence ; en réalité, elles continuent généralement la tradition du cercle de famille en devenant comme leur mère. A moins que cette dernière n'ait fait d'elles des ennemies ouvertes du père, auquel cas nous retombons dans la situation que je vous ai longuement exposée au début.

Dans d'autres cas, la frigidité sexuelle, tout en ne s'affirmant pas d'une façon ouverte par un comportement asocial, peut avoir quand même une répercussion sur le développement des enfants et devenir, de ce fait, un des symptômes de la névrose familiale. Beaucoup de femmes frigides, malgré leur apparence de bonnes épouses et mères, ne se trouvent pas moins en opposition plus ou moins prononcée avec mari et enfants. Cette opposition peut être fort bien masquée ; elle n'en existe pas moins et réussit, dans certains cas, à étouffer les enfants, non par la violence, mais par l'amour même qu'on paraît leur porter. Les enfants d'une mère de ce genre sont exposés à rester ses prisonniers, s'ils ne sont doués d'une vitalité suffisante pour se dégager, ce qui ne se fait pas toujours sans drame. Le mari, lui, peut très bien tolérer l'attitude de sa femme, qui répond par ailleurs à un certain idéal bourgeois assez apprécié par la génération d'avant-guerre.

Mais souvent aussi il y réagit par des dépressions, un dégoût des rapports sexuels, suivi d'un conflit qui le poussera vers une autre femme, ou bien vers le travail, où il se repliera sur lui-même, fera

une régression narcissique avec tous les symptômes qu'elle est capable de comporter.

Souvent la frigidité sexuelle de la femme marche de pair avec une certaine virilité qui, vous le savez, ne l'empêche pas forcément d'avoir des appétits sexuels, mais qui se traduit alors par le besoin de renverser plus ou moins les rôles des époux. Dans ces cas, la femme sera d'ordinaire ce que nous appelons une clitoridienne. Elle aboutira à un orgasme par l'excitation du clitoris, qui remplace alors chez elle le pénis. Mais elle sera frigide pendant les rapports normaux et n'aboutira pas à l'orgasme vaginal qui semble représenter, par rapport à l'orgasme clitoridien, une forme plus évoluée et plus complète de contact affectif et sexuel. Dans la vie, cet état de choses donnera lieu à une variante importante de la famille névrotique invertie. La femme portera la culotte et se livrera à une activité sociale virile. Elle aura fait des études, sera avocat, médecin, ingénieur, ou encore elle s'occupera d'affaires avec un art et un talent d'organisation consommés et gagnera beaucoup d'argent. Le mari sera ou bien un intellectuel avec des aspirations élevées, une nature pure et pacifique, orientée de préférence vers des activités contemplatives ; il sera artiste et imaginatif, ayant exalté tout le côté féminin de ses possibilités aux dépens du côté masculin. Ou bien il se laissera plus ou moins entretenir, en se faisant passer pour un artiste ou un intellectuel pour donner le change. Parfois encore, il sera manifestement névrosé, il souffrira d'une impuissance sexuelle, ou bien il sera joueur et spéculera dans ses affaires, bref il aura une tare psychique ou physique faisant de lui un inférieur, comparé à sa femme. Dans les cas extrêmes, nous aurons affaire à un mari perverti, déchu au point de vue social, se livrant aux drogues, à l'alcool, commettant des délits et réduit à l'état de parasite.

Il y a là, vous le voyez, toute une gradation de réactions qui remontent toutes plus ou moins à la même cause, quoiqu'avec des effets éminemment variables. Les enfants subissent tous, à des degrés différents, les inconvénients de ces situations. Les garçons auront tendance à devenir des filles, les filles, des garçons, bien que cela ne se traduise pas toujours de la même manière. Les enfants du ménage intellectuel ne feront pas forcément figure de déséquilibrés et de malades, bien que la névrose familiale puisse devenir pour eux un lourd « handicap », surtout dans des conditions difficiles de civilisation, qui exigent de l'être toute sa combativité. Les garçons de ces milieux seront souvent des anxieux qui, en dépit d'une formation

intellectuelle parfois très poussée, auront une difficulté à prendre parti dans la vie, à opter pour une cause, à s'engager, à prendre des responsabilités, bref à lutter. Derrière une façade très brillante, ils cacheront une personnalité faible, ne sachant pas se donner, ce qui fera d'eux des oisifs quand ils auront de la fortune, des sous-ordres scrupuleux et un peu perdus dans les détails quand ils seront obligés de gagner leur vie, en un mot des sortes de ronds-de-cuir toujours à côté de la question et incapables d'occuper un poste de patron. Les filles seront des natures plus ou moins décidées, souvent en opposition avec elles-mêmes. Elles auront une tendance, comme les garçons d'ailleurs, à perpétuer la tradition du cercle de famille. Souvent elles reporteront sur elles-mêmes l'agressivité que, dans des conditions normales, elles auraient dû pouvoir extérioriser envers leur mère, et, n'ayant pas pu faire le pas vers l'homme, elles seront en général névrosées et malades, ce qui se traduira d'une manière fort complexe et variable.

Quant aux enfants du père entretenu et taré, vous comprendrez sans peine que leur névrose familiale prendra d'ordinaire un caractère grave, à moins que l'influence de certains membres de la famille ne parvienne à contre-balancer celle des parents, ce qui est assez fréquent dans ces cas. Nous n'insisterons pas sur les détails des manifestations névrotiques de ces enfants, manifestations à caractère souvent alarmant, surtout chez les filles. Chez les garçons, on observerait au contraire une tendance à prendre le contrepied du comportement du père, ce qui, dans bien des cas, peut déterminer un redressement de la situation. Ce redressement peut se réaliser d'une manière plus ou moins complète dans la famille que ces jeunes gens vont fonder, et aboutir parfois même à la disparition de la névrose familiale.

Comme nous l'avons dit plus haut, la barrière névrotique est souvent représentée non par des disputes, mais par le travail. Tel homme se réfugie dans ses affaires, auxquelles il consacre tout son temps. Il a la réputation d'être un bon administrateur, un bon banquier, un bon commerçant. Il gagne énormément d'argent, n'en jouit pas lui-même, n'en profite pas pour rendre sa famille heureuse, mais l'utilise presque exclusivement pour se mettre sur les bras de nouvelles affaires qui prolifèrent d'une façon monstrueuse, comme les cellules d'un cancer, et finissent par écraser sous leur poids celui qui les a amorcées.

Tel autre fait de la politique le but exclusif de sa vie, passe son

temps dans les réunions électorales, les clubs, les conseils municipaux ou autres. Il a la réputation d'un parlementaire habile, qui se remue beaucoup dans la coulisse, sait manœuvrer les gens, échafauder des combinaisons, etc... Tel autre se réfugie dans sa science, dont il est le prisonnier, sans possibilité de s'occuper d'autre chose que de ses formules s'il est mathématicien, de ses microbes s'il est biologiste, de ses atomes ou de ses électrons s'il est chimiste ou physicien. Tel autre sacrifiera sa vie à la philosophie, mais à une philosophie dont les problèmes le torturent, à une logique dont il cherchera sans trêve le sens et le but, sans jamais les trouver. Tel autre encore se réfugiera dans la scolastique et les pratiques religieuses, qui lui fourniront autant de sujets d'études que de moyens d'auto-punition et d'expiation, et qui se prêtent à merveille à toutes sortes de rationalisations de la résistance de l'être contre une vie affective et sexuelle normale.

Ce qui caractérise toutes ces activités, c'est leur stérilité plus ou moins apparente ; car dans ces cas le travail, vous le comprendrez, n'est pas le but auquel aspire un être capable de se donner à une cause, c'est au contraire le moyen dont il se sert pour *ne pas avoir besoin de se donner,* ni dans l'acte sexuel, ni dans l'action. Pour être féconde, une action, quelle qu'elle soit, nécessite, je le crois, autant de libido génitale que la fécondation normale.

La vie sexuelle de ces hommes est souvent particulière. Dans les rapports sexuels, ils sont plus ou moins impuissants ; ils vont de temps en temps dans une maison spéciale où ils se font battre ou donner des lavements ; ou bien ils désirent se faire sodomiser. Autrement dit, vous observez chez eux des perversions sexuelles ; l'homosexualité active et passive manifeste est chez eux très fréquente.

Cela peut d'ailleurs aller de pair avec un grand besoin de puissance et d'argent, ce dernier pouvant même, dans certaines circonstances, satisfaire une affectivité invertie. Les femmes de ces hommes sont malheureuses si elles sont normales, ce qui est assez rarement le cas. Le plus souvent elles sont masculinisées, ou bien ce sont des intellectuelles extra-lucides à connaissances très étendues, ou encore d'anciennes actrices ayant gardé leurs relations d'autrefois, ou leurs relations de femme à femme, ou bien qui fréquentent des milieux louches, ou qui se droguent.

Malheureuse, la femme normale se repliera sur ses enfants, si l'impuissance plus ou moins lamentable du mari lui a permis d'en

concevoir, en dépit des complications multiples et des déceptions auxquelles cet acte a pu donner lieu. Masculinisée, elle se rabattra soit sur ses études, soit sur un art, ou elle mènera une existence très mondaine, ou en marge de la vie normale, avec des fréquentations suspectes, des gigolos efféminés, des jeunes filles sportives plus ou moins garçonnières, ou encore elle se livrera aux drogues ou à une maladie qui l'occupera. Tout ceci, bien entendu, se passe sous le couvert d'une vie bourgeoise parfaite, dont la réputation est sans tache.

N'oublions pas le ménage à trois, c'est-à-dire ces cas où la barrière névrotique devant séparer les époux et rendre impossible un commerce sexuel normal est symbolisée d'une manière tangible par l'ami. Celui-ci joue un rôle complexe. Ou bien il est l'instrument dont se sert une femme masculinisée pour humilier savamment et publiquement son mari, tout en cherchant à tirer une âpre jouissance de cette torture morale qu'elle lui inflige. Il s'agit alors, d'habitude, d'un garçon assez efféminé, le gigolo, qui joue le rôle d'ami, ou bien encore d'un homme appartenant à une classe inférieure et avec qui seule une jouissance sexuelle devient possible, jouissance mêlée de sentiments de honte et de remords qui sont la rançon payée au *Sur-Je* pour avoir le droit d'aboutir à la jouissance. Vous voyez la femme d'un milieu bourgeois choisir comme ami un ouvrier, un matelot, un chauffeur. Dans ces cas, il existe chez la femme une sorte de dissociation de la sexualité et de la tendresse, la sexualité ne pouvant se satisfaire que dans des conditions basses et humiliantes, la tendresse allant vers un mari avec lequel on est ordinairement frigide, comme c'est, par exemple, le cas chez l'héroïne du roman de Kessel : *Belle de Jour*.

D'autres fois, l'ami représente l'idéal sexuel normal d'une femme ; mais elle s'est écartée de lui, ne lui accordant tout au plus qu'une existence illégale, en se jetant dans les bras d'un mari qui, à son tour, peut représenter la barrière névrotique et le *Sur-Je* par lequel elle se sent persécutée.

La même situation peut se retrouver du côté du mari à l'égard de sa femme. Le « troisième » est alors une amie, qui jouera dans ce ménage le même rôle que l'ami de la femme dont je viens de vous parler. La situation la plus fréquente est celle qui ne permet à un homme d'être en possession de ses moyens virils qu'avec des êtres bas, qu'il méprise et avec lesquels il organise des rencontres furtives,

sans lendemain, souvent dans des maisons mal famées. Enfin, la barrière est encore assez couramment représentée par une amitié homosexuelle.

Les enfants de ces ménages — car il arrive qu'ils en aient, par je ne sais quel miracle — sont abandonnés aux domestiques, et c'est encore ce qui peut leur arriver de mieux. Ils sont donc beaucoup moins malheureux que les enfants du ménage à disputes, d'autant plus que, parmi les domestiques, les gouvernantes et les nurses, ils peuvent avoir la chance de rencontrer des personnes d'une affectivité normale, sachant leur donner la tendresse qui leur manque par ailleurs. Mais il arrive également qu'ils tombent mal. Le nombre de nurses qui ont une vie affective déréglée, qui boivent ou qui abusent des enfants est plus grand qu'on ne le croit en général. Et l'enfant peut se trouver livré sans aucune défense à des femmes de ce genre.

Si vous êtes appelé à intervenir dans les cas cités plus haut, c'est ou bien parce que le mari désire faire guérir son impuissance sexuelle, ou bien parce que la femme, réagissant à ses conflits par des symptômes dont on a bien reconnu l'origine névrotique, veut essayer de la psychanalyse.

Ces traitements sont souvent très longs et difficiles quand les intéressés ne souffrent pas trop de leurs symptômes, s'ils savent se rendre la vie agréable et disposent de beaucoup d'argent pour manquer les séances. Mais, une fois compris le problème de la névrose familiale et les inconvénients de celle-ci pour les enfants, il est plus facile d'obtenir des parents l'acceptation de la cure, d'autant plus que les progrès des parents se font de plus en plus sentir dans le comportement des enfants. Voici des enfants naguère taciturnes, maigrichons, grincheux. Le petit garçon, apathique, ne s'intéressait à rien d'autre qu'à faire enrager sa sœur et sa gouvernante. Longtemps, il a mouillé son lit et sali ses affaires. La fille était autoritaire, cruelle avec son frère et avec les animaux. Elle inventait du matin au soir de nouvelles tortures pour les uns et les autres et ne rêvait que de voir couler du sang par des blessures. Le garçon, avec le temps, était devenu efféminé, ne prenant plus aucune initiative. On était sans cesse obligé de le servir. La fille était devenue un garçon, avec un regard dur et malheureux qui vous inspirait d'autant plus de pitié que vous sentiez qu'il aurait pu être doux et beau, qu'il aurait pu consoler et réconcilier.

Après quelques mois de traitement, la mère commence à s'occu-

per un peu de ses enfants. Elle leur trouve une nouvelle gouvernante plus compréhensive que la précédente ; elle vient les voir matin et soir et les entoure d'une affection que ces petits n'avaient pas connue. Des rapports plus intimes s'établissent, un bonheur naît, auquel se laisse même prendre, par moments, un père toujours absent, absorbé et annihilé par ses occupations.

Ainsi, par ce patient travail de redressement et ses premiers heureux résultats, vous arrivez à créer une ambiance favorable, à développer chez celui des parents que vous analysez la volonté de guérir et d'aboutir. Peu à peu, on entrevoit une réorganisation de la vie familiale. Dans ces cas, le traitement de l'un des parents entraîne souvent celui de l'autre. Le divorce est exceptionnel et, si vous savez opérer avec le tact, la patience et la compréhension nécessaires, vous arriverez avec les années au but que vous vous étiez proposé. La vie, autrefois corrompue et stérilisée par la névrose familiale, se trouve libérée. Elle redevient spontanée, joyeuse, vibrante et, de son élan, que n'arrête plus aucune barrière, naît une génération susceptible d'oublier complètement le malheur de la névrose familiale que les ascendants avaient léguée aux parents.

Quand la barrière est représentée par la maladie, vous vous trouvez, en général, en face de cas où il est très difficile de découvrir la névrose familiale. Tout s'oppose à votre intervention : les habitudes de vie, la commodité de certaines maladies et, avant tout, la tradition médicale. Souvent, le médecin devient une arme dont la névrose se sert pour justifier ses fins, pour écarter toute intervention susceptible de menacer la barrière. C'est dans ce domaine que nous sommes peut-être encore le plus désarmés à l'heure actuelle, le plus en butte aux railleries de confrères qui, même animés d'une parfaite bonne foi, ne se doutent pas des méfaits qu'ils commettent et des manœuvres inavouables de l'inconscient qu'ils couvrent de leur autorité. Les cas de ce genre sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le pense.

Chez tels malades, la barrière prend la forme sociale ; chez tels autres joue toute la gamme des symptômes organiques dont dispose le psychisme, quand par exemple le tube digestif est érotisé chez l'homme et chez la femme, ou lorsque cette dernière fait des maladies de l'appareil uro-génital : douleurs d'estomac avec syndromes de Reichmann, ulcères de l'estomac, spasmes du duodénum, de l'in-

testin, ictères, maladies de la vésicule biliaire ; calculs biliaires, colites, hémorroïdes, fistules anales, d'une part ; de l'autre : dysménorrhée, métrites, paramétrites, pertes blanches, fibromes, et peut-être kystes de l'ovaire, puis colibacilloses, néphrites et hémoglobinurie, etc..., telles sont les complications qui, selon nous, sont susceptibles de se produire et de se mettre au service des mêmes tendances que celles qui, par ailleurs, créent les névroses. Vous rencontrez également d'autres symptômes organiques qui, le cas échéant, peuvent jouer comme barrières : certaines angines, l'arthritisme avec ses satellites, la goutte et le rhumatisme, les troubles vasculaires, la déminéralisation de l'organisme et ses multiples manifestations, la tuberculose avec toutes ses possibilités de souffrance et de fuite devant la vie ; et n'oublions pas les grandes névroses proprement dites, les phobies, les obsessions, les états anxieux et dépressifs, l'éthylisme, etc... Bien entendu, nous ne connaissons pas la pathogénèse des états organiques qui nous paraissent être sous la dépendance d'un état psychique. Mais nous ne pouvons pas ne pas constater une relation de cause à effet quand nous voyons ces états se transformer et, souvent, disparaître au cours d'un traitement.

Les enfants d'un tel milieu sont logés à peu près à la même enseigne que ceux d'un père chez qui la barrière était représentée par le travail. On les abandonne aux domestiques ou aux parents. Souvent, ils sont plus ou moins fortement touchés par la névrose familiale et prennent à leur tour l'habitude d'utiliser la maladie dans leur jeu. Ils subissent dans leur *Sur-Je* la névrose parentale, sont plus ou moins invertis et restent fixés, dans leur développement affectif, à un stade infantile.

De plus en plus, même dans certains milieux médicaux, on commence à se douter de la véritable cause de ces états, et on fait appel à notre intervention. On est alors surpris de voir toute la gamme des symptômes, tant organiques que physiques, que l'organisme peut mettre en œuvre pour défendre une névrose. Il faut beaucoup d'expérience, beaucoup de jugement et d'indépendace d'esprit pour s'attaquer à des cas de ce genre, et vous risquez de vous trouver en contradiction continuelle avec des confrères que les malades vous opposent pour couvrir leur fuite. Mais dans beaucoup de cas, avec la ténacité nécessaire, il est possible d'aboutir, de modifier d'abord l'ambiance familiale par votre intervention auprès de l'un des parents, puis, s'il le faut, auprès de l'autre. Ce sont presque tou-

jours les enfants qui deviennent les grands bénéficiaires de ces traitements. Leur vie se transforme du tout au tout, ainsi que les soins dont ils sont l'objet, leurs conditions d'existence, leurs possibilités de développement.

Avant de conclure, je voudrais encore attirer votre attention sur un développement particulier de la névrose familiale, développement qui a son point de départ dans la mort d'un des parents. Il va de soi que l'ambiance familiale ne peut rester la même dans ce cas et que le changement doit avoir une influence profonde sur des enfants, s'il y en a. On sait que même le remariage du conjoint survivant ne permet pas toujours de remédier à la situation. Souvent il aggrave le mal, suivant que ce remariage se fait sous le signe d'un sentiment de culpabilité qui pousse à choisir le nouveau conjoint dans la direction opposée à la normale. Les enfants sont plus marqués s'ils ont perdu l'un de leurs parents lorsqu'ils étaient encore tout jeunes — de 2 à 6 ou 7 ans. Et il me semble que la disparition de l'ascendant du même sexe se révèle comme étant encore plus traumatisante que celle de l'ascendant du sexe opposé, si cette perte se produit aux premiers stades du complexe d'Œdipe. A ce moment-là, l'enfant réagit aux premières pulsions d'un complexe d'Œdipe positif par une attitude de défense qui se traduit par une fixation à l'ascendant du même sexe, dont il ne peut supporter la disparition. Si cette disparition se produit avant que l'enfant ne soit apte à la supporter normalement, il réagit comme s'il en était coupable. Il en résulte un sentiment de culpabilité capable, parfois, d'entraver plus ou moins totalement le développement normal de son affectivité et d'orienter celle-ci dans une fausse voie, avec tout ce que cela signifie quand l'enfant, devenu adulte, voudra fonder lui-même un foyer. Nous connaissons ainsi le cas où un homme, ayant perdu son père lorsque ce dernier avait 42 ans (l'enfant en avait alors quatre), — réagissait comme s'il lui fallait aussi mourir à 42 ans. Ce choc représenté par la mort du père ne se traduisait pas seulement par de l'angoisse, mais par l'obligation inconsciente de réaliser sa propre faillite et de se détruire, en vertu d'une loi du talion qui interdirait au fils de dépasser l'âge du père. En dehors de cela, ce sont souvent ces hommes qui deviennent les victimes de situations comme celles que nous avons décrites au début, quand nous avons parlé de la famille « bon bourgeois » à la manière de M. Goinart.

Lorsqu'il s'agit d'une fille qui a perdu sa mère, la situation est la même. Le sentiment de culpabilité la pousse à choisir à côté et à devenir victime, comme nous l'avons vu plus haut. La perte de celui des parents du sexe opposé paraît plus facilement supportable et réparable par le remariage de l'ascendant survivant, à condition, bien entendu, que ce remariage se fasse dans la bonne direction.

Nous développerons ailleurs l'influence des croyances religieuses sur la névrose familiale, et nous déterminerons dans quelle mesure il existerait une névrose catholique, protestante ou israélite. Ce qui me paraît certain, c'est qu'il existe ue relation profonde entre la mentalité collective et la névrose familiale. Suivant les milieux, les classes, les collectivités et les nationalités. Cette mentalité peut donner sa teinte particulière à certaines formes de névrose familiale dont elle favoriserait le développement. Nous en reparlerons plus loin, quand nous aborderons la question du *Sur-Je* et de son rôle dans le développement de ces névroses.

Je crois avoir, maintenant, tracé en grandes lignes les aspects cliniques les plus importants de la névrose familiale. J'ai insisté surtout sur ses manifestations les plus typiques, afin de mettre en évidence l'existence d'un mal encore trop méconnu et que nous trouvons si souvent à la base des névroses graves que nous avons à traiter. La plupart du temps, ces névroses sont des cas particuliers de névroses familiales susceptibles de s'étendre à tous les membres d'une famille. Pour comprendre une névrose, il faut se rendre compte du milieu dans lequel elle s'est développée. Or, neuf fois sur dix, l'influence du milieu se traduit par celle du *Sur-Je* parental sur la formation du *Sur-Je* des enfants. Dans son dernier livre : *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, Freud s'exprime, à ce sujet, de la manière suivante (page 94) : « Ainsi le *Sur-Je* de l'enfant ne se forme pas, en réalité, d'après le modèle des parents, mais d'après le modèle du *Sur-Je* parental. Il se remplit du même contenu, devient le support de la tradition, de toutes les valeurs et appréciations durables qui se transmettent par cette voie de génération en génération. Vous devinez facilement quelles contributions importantes pour la compréhension du comportement social des hommes, comme, par exemple, celui du vagabondage, et peut-être aussi quelles indications précieuses pour l'éducation, peuvent être fournies par l'étude du *Sur-Je*. »

A notre sens, Freud n'insiste pas assez sur la notion de la névrose

familiale qui, au fond, découle complètement de sa conception du *Sur-Je*. Car si le *Sur-Je* parental est pathogène, cela se traduit d'une manière inévitable, non seulement par des réactions névrotiques chez les parents, mais aussi par la constitution d'un *Sur-Je* névrotique chez les enfants. Il est vrai que le même *Sur-Je* névrotique parental ne produit pas toujours les mêmes réactions chez les différents membres d'une famille. Il y a un élément individuel qui intervient et qui fait qu'une personne peut réagir différemment d'une autre à l'influence d'un *Sur-Je* névrotique familial. Mais il n'en reste pas moins, à notre avis, que, bien plus que nous n'avons l'habitude de le croire, les névroses paraissent être les manifestations d'un phénomène collectif plutôt qu'individuel. L'individu, dans cet ordre d'idées, ferait figure de résonateur ou de réflecteur, qui subirait les forces traumatisantes d'un *Sur-Je* pathogène collectif issu d'un foyer central. L'action de ces foyers pourrait se comparer à celle d'ondes qui progresseraient de génération en génération, et l'on serait en droit de se demander si elles ne pourraient, elles aussi, comme les ondes sonores, par exemple, se renforcer ou s'annihiler entre elles, en créant des foyers d'interférence. Cela se traduirait, selon l'individu et le *Sur-Je* en question, par des manifestations éminemment variables, suivant que l'individu et son *Sur-Je* se trouveraient placés ou non à l'un de ces foyers d'interférence.

Après cette petite excursion dans le domaine spéculatif, revenons à notre sujet.

Les analystes ne partagent pas tous la conception freudienne de la formation du *Sur-Je* de l'individu. Pour Mélanie Klein et Jones, il existe un *Sur-Je* primitif, pré-œdipien, dont l'influence précéderait celle des parents, et le *Sur-Je* parental serait quelque chose de surajouté, quelqeu chose comme un *Sur-Je* secondaire. On peut en effet se demander s'il n'y a pas un *Sur-Je* primitif, qui, dans le domaine psychique, remplirait les fonctions de différenciation des poussées libidinales, à la manière de ce qui se passe, par exemple, dans le domaine organique chez le fœtus subissant l'action de l'organiseur. Ici, l'action de l'organiseur se manifesterait pour priver les cellules de l'organisme d'un certain nombre d'aptitudes qu'elles possédaient à l'origine, alors qu'elles étaient indifférenciées : l'organiseur leur assigne leur place, leur limite et leurs fonctions dans le cadre du corps. Si le *Sur-Je* primitif exerçait donc son influence sur la libido du Ça à l'image de l'organisateur, le *Sur-Je* parental n'aurait qu'une

action secondaire qui, en remontant de génération en génération, dériverait peut-être du *Sur-Je* primitif. Ce dernier serait, dans cet ordre d'idées, un *Sur-Je* héréditaire, caractéristique de l'espèce. Le *Sur-Je* parental, au contraire, serait un *Sur-Je* acquis par l'espèce et les individus. Le *Sur-Je* primitif pourrait donc jouer dans l'élaboration des névroses et des psychoses héréditaires, tandis que le *Sur-Je* parental serait surtout le véhicule des névroses acquises. Quoi qu'il en soit, il faut bien avouer qu'à l'heure actuelle il nous est difficile de distinguer entre ces deux formes de *Sur-Je*. Pratiquement, elles se superposent dans leur action et se traduisent, de ce fait, par des névroses familiales complexes, expressions des tendances du *Sur-Je* parental.

Dans la névrose familiale, nous avons à combattre un véritable fléau social, une sorte de tumeur monstrueuse et maligne qui détruit la sève dont se nourrit la société humaine. La force qui anime cette société se trouve alors stérilisée ; la libido, qui normalement crée la vie, est mise au service de ce qui l'étrangle et la détruit. Une foule d'êtres malheureux se débattent dans des souffrances inutiles, impuissants dans le chaos à trouver une porte de sortie et à changer la voie du destin. Et pourtant, vous le savez maintenant, dans bien des cas cette souffrance stérile n'est pas nécessaire à l'accouchement de la vie de demain. Voilà donc un champ d'action idéal pour tous ceux qui ont vraiment à cœur d'améliorer le sort des hommes et de les rendre plus heureux. Cette tâche est immense, nous le reconnaissons. Et nous sommes encore bien mal armés pour l'accomplir.

Notre action doit être à la fois médicale et sociale. Médicale pour nos malades, et sociale pour former les éducateurs et les pédagogues auxquels la collectivité confie le sort de la jeunesse, de la génération de demain. Je crois même que le grand effort de la psychanalyse doit être d'ordre social, pour organiser en connaissance de cause l'hygiène mentale et créer l'ambiance favorable au développement normal de l'être. Appelons à nous toutes les bonnes volontés, n'en méprisons aucune, si humble soit-elle. C'est parmi les plus humbles que la cause de l'humanité rencontre souvent les plus fervents dévouements, les plus sincères sacrifices. La psychanalyse ne doit pas être le monopole des médecins, et l'expérience prouve d'après nous que les meilleurs médecins de l'âme ne sont pas toujours ceux qui portent ce titre. Nous sommes arrivés assez loin pour pouvoir

sortir de la période de conception de notre science, période où il était plus important de faire aboutir la théorie que d'aboutir dans l'action. Nous entrons maintenant dans la période de réalisation, où nous avons besoin d'être soutenus dans la lutte par tous ceux qui ne sont pas insensibles à la cause de l'équilibre humain et qui, ayant besoin de servir de nobles révoltes, demandent à connaître la direction de notre action, à nous suivre, à se sacrifier pour le bien de la collectivité. Nous avons besoin d'eux, ayons le courage de les appeler à notre secours.

Discussion, par R. DE SAUSSURE

M. Odier remercie tout d'abord le conférencier qui a cité de façon vibrante et dramatique des cas que l'on ne peut qu'enregistrer sans les discuter. Il voudrait cependant mentionner le cas d'un garçon de quatre ans et demi chez lequel une névrose éclata brusquement. Le père était analyste, la mère avait été analysée et avait demandé des conseils à un analyste pédagogue ; l'enfant semblait donc être dans les meilleures conditions. Malgré cela, névrose très grave, avec phobies, constipation opiniâtre, refus d'alimentation, etc. M. Odier ne se souvient pas des détails, mais il pose un problème. Il cite aussi le cas d'enfants appartenant à une famille plus ou moins normale, évoluant normalement jusqu'à ce que, à la suite d'un choc émotif (mort subite du père) la névrose éclate, le garçon devenant impuissant ou la fille frigide. En face de certains cas cités par M. Laforgue on peut se demander pourquoi, le milieu étant normal, la névrose éclate brusquement. Ici se pose le problème de la normalité. Quel en est le critère ? Peut-on admettre qu'il y a une entité : la névrose familiale, indépendante de l'évolution névrotique de chacun des membres de la famille ?

Au point de vue analytique, une famille ne peut pas être normale, à cause de tous les éléments affectifs qui entrent en jeu. Le complexe d'Œdipe est fonction de la constellation familiale. Il n'est d'ailleurs pas seulement un facteur pathogène, il peut être un facteur d'évolution favorable. Comment se fait-il que, malgré le complexe œdipien, un individu puisse devenir sain ?

M. Laforgue a insisté sur le danger de la névrose conjugale pour les enfants, le fils s'identifiant au père ou à la mère. M. Odier a vu aussi des phénomènes d'identification antithétique : un garçon à caractère fort, agressif, par contraste avec un père faible, presque châtré. Dans certains cas, les névroses des deux conjoints s'accordent, s'emboîtent l'une dans l'autre ! C'est moins grave que quand elles sont la cause de conflits.

La notion du surmoi familial présentée par M. Laforgue pose de nombreux problèmes. Il faut s'entendre sur le terme de surmoi collectif. Y a-t-il une pathologie du surmoi collectif ? Ce dernier existe dans toute famille cohérente. Certains surmois familiaux sont favorables au développement des enfants à la condition que les parents n'aient pas développé des

symptômes névrotiques trop manifestes avant que les enfants aient atteint l'âge de cinq ans. On peut se demander si l'influence de la névrose familiale s'exerce surtout avant l'âge de cinq ans ou si elle est tout aussi dangereuse après.

M. Spitz. — Le problème des névroses familiales est particulièrement difficile et intéressant et c'est justement à cause de cela qu'il est bon de l'avoir abordé. Les questions posées par M. de Saussure avant l'ouverture de la conférence montrent le grand nombre des possibilités. Il est très difficile de définir les conditions dans lesquelles les névroses familiales peuvent et doivent se présenter. M. Laforgue a parlé de la femme frigide, masculine, de l'homme faible, ou d'autres couples chez lesquels l'homme est plutôt sadiste, la femme opprimée, mais les conditions peuvent aussi se présenter autrement. Avec un père sévère et sadiste, une mère plutôt faible, une des filles présentera une névrose obsessionnelle et sadique, l'autre sera tout à fait sadique. C'est dans cette variabilité infinie des cas que se trouve la difficulté du problème, car où se trouve la normalité dans la famille ? Existe-t-elle ? Comment définir la névrose familiale ? Ce n'est pas un syndrome de symptômes constants, mais bien une ambiance viciée par la névrose individuelle d'un des membres de la famille, ou alors une ambiance viciée par l'interaction et l'interdépendance de plusieurs névroses dans la même famille. Il arrive que les conjoints se choisissent en fonction de leurs névroses respectives. Ce n'est pas seulement la famille qui est en jeu, mais la société tout entière. Dans la famille, les surmois paternel et maternel exercent une influence sur les enfants, mais à côté de cela, il y a encore le surmoi des grands-parents et c'est en somme la société qui impose ses exigences à l'individu à travers les parents et les grands-parents. Le surmoi change d'une société à l'autre, il est différent suivant les contrées, par conséquent les névroses familiales différeront d'un pays à l'autre. La formation du surmoi provoque ou empêche les névroses.

M. Lœwenstein voudrait apporter sa contribution à l'historique de la question et à l'étiologie des névroses enfantines.

Mme Morgenstern estime que dans la grande majorité des cas il faut analyser les parents et que cela suffit pour guérir les enfants.

Dans une conférence, M. Cenac — il y a 7 à 8 ans — a parlé de la névrose par interaction entre les deux parents, et entre les enfants et les parents.

Le mérite de M. Laforgue est d'avoir concentré en un concept précis des choses qu'on savait sans les savoir. Il faut tenir compte des circonstances, des tendances inconscientes du conjoint. La discrétion imposée à l'analyste empêche souvent de tenir compte de la névrose des autres membres de la famille. C'est plus facile quand on analyse plusieurs personnes de la même famille, ce qui a été le cas pour M. Laforgue.

M. Lœwenstein critique le terme d'enfant vicieux employé par M. Laforgue à la page 10 de son rapport, car il implique un jugement de valeur, chose peu habituelle dans les travaux d'analystes. Le terme de vicieux cache la réalité : on oublie qu'il s'agit d'une sexualité contre laquelle l'enfant

doit lutter. Il recherche dans ce domaine des satisfactions défendues par les parents.

M. Lœwenstein regrette l'absence du facteur pulsion. Toutes les névroses familiales sont le produit du surmoi, mais il ne faut pas négliger le facteur pulsion. M. Laforgue a parlé de barrières qui empêchent l'amour véritable, mais le lien familial peut être fait autant de haine que d'amour. En parlant ainsi, on décrit la superstructure en oubliant que les barrières sont en grande partie névrotiques, par exemple l'inceste.

M. Lœwenstein regrette que l'accent ait été trop mis sur cette superstructure et sur les bénéfices secondaires. Les tendances sadiques sont en général secondaires. Une femme torturera son mari pour des raisons bien différentes les unes des autres. M. Laforgue a dit que l'analyse suffisait souvent à faire disparaître la névrose familiale et l'échec, mais on ne sait pas bien dans quel sens il faut l'entendre : échec social, vie ratée.

Le problème du bonheur conjugal, du bonheur des enfants n'est-il pas aussi social que médical ? Une bonne partie des névroses des gens mariés sont dues à une habitude très répandue dans certains milieux : l'usage de moyens anticonceptionnels qui joue un grand rôle dans l'impuissance de l'homme et amène aussi des troubles de la sexualité chez la femme. C'est bien là un facteur social. Le mariage n'est-il pas la meilleure condition pour devenir névrosé ? Peut-on conserver la satisfaction due au travail et à la vie sexuelle au cours de la vie conjugale comme on la mène en Europe, conditions sociales absurdes qui ne favorisent pas le noyau de la société. Chez les enfants, on veut tout obtenir au détriment des instincts et des pulsions.

M. Ballivet demande quels sont les résultats obtenus au point de vue thérapeutique, notamment dans les cas d'homosexualité manifeste.

M. Leuba. — La conception d'un surmoi familial, héréditaire, implique quelque chose de fixé dans l'hérédité. Au point de vue biologique, on peut admettre que les chromosones portent en eux des virtualités psychiques ; l'idée d'un surmoi héréditaire (d'un sur-je, dit Laforgue) ne repose sur aucun fondement biologique.

M. Laforgue répond aux différents argumentateurs : Quand on traite un sujet comme celui des névroses familiales, il faut se rendre compte qu'on fait tout d'abord un travail préliminaire. Il faut formuler un concept en termes qui rendent tangibles des choses que tous sentent plus ou moins. C'est là un travail considérable qui ne peut se faire d'un point de vue purement théorique.

M. Laforgue s'est aussi posé la question : Qu'est-ce que la famille normale ? On arrivera peut-être à la résoudre un jour quand on aura appris à se placer devant les faits pratiques et qu'on aura fait la classification de phénomènes qui sont faits d'impondérables et qu'il faudra intellectualiser. Actuellement, cette question risque de nous mener sur un chemin stérile, car il ne s'agit pas de savoir théoriquement ce qui est normal ou anormal, mais bien de rester sur le terrain pratique. Les psychanalystes savent bien qu'il y a des familles de détraqués et d'autres qui le sont moins.

Comment cet état se manifeste-t-il dans telle ou telle famille, il faudrait encore le préciser. Il faut d'abord mettre de l'ordre dans le sujet, en dégager les lignes générales. Pour rester compréhensible à tout le monde, il faut bien faire une superstructure. Si on discute de pulsions, de surmoi héréditaire, on risque de passer à côté du sujet.

L'identification par opposition existe-t-elle ? M. Laforgue a insisté sur les cas typiques où un fils prend le contre-pied d'un père parasite et arrive à redresser la situation. Les difficultés d'une intervention sont considérables et l'intervention médicale telle qu'on la pratique actuellement n'est pas toujours un bon moyen d'action. Il faut user d'une grande prudence psychologique pour limiter l'erreur, la rendre supportable, reconstruire peu à peu l'équilibre d'une famille et faire disparaître la névrose familiale en prenant un membre après l'autre. On peut parfois avoir le sentiment d'avoir à peu près abouti, mais c'est un travail peu pratique et qui ne donne guère de véritable satisfaction au point de vue social.

Il y a un autre chemin, c'est la formation des éducateurs, l'hygiène mentale, qui n'est pas toujours analytique, car on peut intervenir avant que des complications irrémédiables se soient produites en créant une névrose familiale.

M. Laforgue est d'accord avec M. Odier lorsque celui-ci pose la question du surmoi collectif et de sa pathologie. M. Laforgue croit qu'il y a une pathologie du surmoi collectif, mais on ne possède pas d'éléments suffisants pour l'apprécier. Ce serait là un travail considérable.

Actuellement, toutes les vieilles notions croulent. On voit souvent, sous le ruban rouge, des personnalités tarées, et la question de la pathologie du surmoi collectif ne peut pas encore être résolue. Il faut commencer par dégager ce qui n'est pas névrotique, atteindre non seulement les médecins, mais les éducateurs, les hommes politiques, etc. Mais il faut faire attention de ne pas s'égarer dans une idéologie sociale.

M. Spitz s'est demandé si la névrose familiale n'était pas plutôt une interaction. Pour le moment, il y a assez à faire en restant sur le terrain des faits cliniques.

M. Lœwenstein a raison de dire que le terme d' « enfant vicieux » n'est pas approprié ; il désigne cependant un comportement général et les psychanalystes savent ce que cela veut dire. L'essentiel n'est pas de trouver le terme exact, mais de se comprendre, de rendre sensible de quoi il s'agit, les phénomènes qu'on doit traiter et qu'on espère combattre à la condition d'unir les forces pour ce combat.

M. Lœwenstein m'a fait dire que l'analyse suffisait pour supprimer la névrose familiale. Il y a là un léger malentendu. Il y a d'autres moyens d'action tout aussi opérants que l'analyse et par lesquels on obtient des redressements intéressants. C'est là toute la question de la psychothérapie. L'analyse est le meilleur moyen pour comprendre, mais pas pour agir. Il nous fait comprendre qu'il n'est pas toujours nécessaire d'avoir recours à ce procédé compliqué.

M. Ballivet a demandé quelques indications pratiques. La guérison

en elle-même n'est pas un critère, car on peut l'obtenir par d'autres moyens. M. Laforgue évoque M. Goinart, le héros de la pièce de Bernstein, « Espoir ». Il faut souvent commencer par analyser le père, ce qui peut suffire à faire disparaître de graves réactions névrotiques chez la femme et chez les enfants, mais cela ne suffit pas toujours.

Si la femme est névrosée et qu'elle ait vu assez de médecins pour se résigner à voir un psychanalyste, elle se fera analyser avec l'espoir conscient d'en sortir. Quand les choses rentrent dans l'ordre du côté de la femme, on voit disparaître les troubles chez l'enfant, à la condition que celui-ci ne soit pas trop âgé et que les réactions à la névrose familiale ne soient pas devenues automatiques, car il y a derrière ces mécanismes des pulsions, des habitudes. On en voit le résultat plus ou moins constant chez les homosexuels. Il y a une homosexualité superficielle en rapport avec certains blocages ; elle est presque de tradition et cède relativement facilement. Une autre homosexualité est une forme grave de névrose ; elle se produit soit quand le père est brutal, soit quand la mère est castratrice. Elle est beaucoup plus difficile à guérir, on y arrive par un travail long et patient et il faut faire disparaître successivement tous les méfaits de la névrose familiale. Ce n'est qu'après avoir accompli ce travail peu pratique qu'on voit s'opérer une transformation. Cela demande une grande patience de la part de l'analyste comme de l'analysé. Au point de vue économique, ce n'est ni commode ni facile.

M. Schiff reprend la parole pour une petite mise au point : Il semble que M. Ballivet partage l'idée du profane lorsqu'il dit que la psychanalyse n'apporte pas grand chose au point de vue pratique. C'est un reproche qui a souvent été fait. Il est difficile de rapporter une analyse en détail, d'abord parce que l'analyste ne peut pas prendre de notes et ensuite parce qu'il est lié par le secret professionnel. Il ne serait pas non plus très honnête de camoufler une observation. Dans les cercles psychanalytiques, on est moins gêné et on peut citer des preuves de guérison.

M. Lœwenstein estime que la psychanalyse est la méthode de choix pour le traitement des névroses, qu'elles soient individuelles ou familiales ou qu'elles atteignent plusieurs membres de la même famille. La limitation de l'action psychanalytique est due au fait que les instincts sont peu maniables, mais on obtient cependant par elle des résultats supérieurs à ceux obtenus par d'autres méthodes. Il se peut aussi que les névroses familiales soient transformées par des bouleversements sociaux ou politiques.

M. Schiff s'étonne ,en terminant, qu'on n'ait pas cité Adler au sujet des névroses familiales. La question de la névrose familiale s'étend au delà du domaine de la psychanalyse. Par exemple, Tarde, Dumas ont étudié la contagion mentale qui peut être considérée comme une partie des névroses familiales, et il ne faut pas séparer la psychanalyse du champ plus vaste de la psychologie générale.

II

La famille névrotique et les névroses familiales

Par J. LEUBA

La famille est une réunion de gens qui se détestent et qui sont obligés de vivre ensemble.
« Poil de Carotte » (1).
Les enfants n'ont pas de plus redoutables ennemis que leurs parents.

I. — Définitions et premières approches.

En vain cherché-je à me défendre d'introduire un élément affectif dans un examen qui par excellence requiert une sereine objectivité. Je ne me rassure qu'à demi en me disant que nulle opération intellectuelle n'est exempte d'affectivité, et que cette affectivité est faite, précisément, de tous les automatismes engendrés, dès la naissance, par les interréactions des individus qui constituent le groupe familial.

Cela me met cependant à l'aise pour oser, au risque de passer pour amer et pessimiste, ce qu'aux dieux ne plaise, commencer par une déclaration : il me paraît y avoir un mot de trop dans le titre de ce rapport ; il m'eût semblé plus naturel, c'est-à-dire plus conforme à la nature des choses, d'annoncer tout uniment, à la manière d'un maître des cérémonies : « Messieurs, la famille ».

Sévère ? Peut-être. A coup sûr fondé. Car enfin l'individu normal est une simple fiction, une invention de la psychologie spéculative. En pratique, il n'existe pas. Et d'ailleurs, s'il existait, disait je ne sais trop qui, il faudrait le soigner. Personne ne peut se flatter d'être en parfait accord avec lui-même ni avec la société. Si donc il n'y a pas d'individus normaux, nulle famille ne peut être exempte de névroses, puisqu'elle est un agrégat d'individus névrosés, et qui

(1) Dans la version cinématographique.

sont névrosés de par les conditions de leur éducation familiale. Il résulte de cette impitoyable logique que toute famille est névrosée par définition.

Ces prémisses, qui sont déjà une conclusion, vont certainement chagriner les bonnes âmes qui se forment de la famille une image toute biblique. Après tout, nous ne sommes pas ici dans une réunion évangélique où l'on s'efforce à passer au ripolin blanc les défectuosités de l'édifice familial. Nous sommes des psychiatres, et la pratique de la psychanalyse nous a accoutumés aux salubres brutalités de la pensée et du langage. Pourquoi serait-ce notre triste privilège d'oser regarder lucidement ce que la société tout entière se dissimule si soigneusement ?

Et puis, qui sait ? Qui sait si en mettant au grand jour les lézardes des cellules de la société nous n'amorçons pas une œuvre d'assainissement aussi recommandable, ma foi, que les chefs-d'œuvre de la littérature évangélique ?

Il ne faut pas avoir peur des mots ni se priver de fonder une étude psychopathologique de la famille sur des bases consistantes. C'est pourquoi j'ai mis en exergue deux axiomes qui me paraissent fondamentaux. L'un est extrait d'un divertissement qui me tint lieu, voici un peu plus d'un lustre, de dissertation pour le doctorat d'Etat français. Il s'énonce dans une forme lapidaire, et, de fait, le pavé ne laisse pas de provoquer de violents remous : « Les enfants n'ont pas de plus redoutables ennemis que leurs parents. » L'autre, emprunté à *Poil de Carotte*, donne de la famille une définition d'apparence paradoxale, mais d'une solide vérité : « La famille, c'est une réunion de gens qui se détestent et qui sont obligés de vivre ensemble. »

Poil de Carotte poussait les choses au noir parce que sa mère était une marâtre. Il avait des raisons tout à fait objectives de la détester. Son cas n'est cependant pas un cas extrême. Quand on examine avec soin l'envers des façades familiales, on s'aperçoit que, bien souvent, la tendresse immodérée que se témoignent les membres d'une même famille dissimule une haine plus ou moins heureusement refoulée. Empressons-nous d'ajouter, pour apaiser les bonnes âmes, qu'à l'inverse certaines haines familiales recouvrent des amours incestueuses totalement ignorées des individus.

« Ces choses-là ne sont pas bonnes à dire. Il vaut mieux les ignorer. Et d'ailleurs vous exagérez : on voit pourtant des familles où

les rapports sont simples et aisés. Il ne faut pas nous donner l'exception pour la règle ; vous voyez des névroses partout. » Telle est la réaction du sens commun devant l'énoncé de pareilles hérésies. Et le sens commun d'ajouter : « Après tout, si toute l'humanité est névrosée, ce mot de névrose n'a plus aucun sens, et je veux bien qu'on me dise névrosé, ainsi que toute ma famille, car ce que vous appelez névrose n'est alors qu'une réaction excessive, poussée au degré le plus apparent, aux conflits normaux à travers lesquels doit se constituer la personnalité. Cela se ramène à une notion purement pratique. »

Eh ! Bien sûr. Mais c'est précisément parce que l'individu doit se défendre contre la connaissance de ces conflits refoulés, et surtout parce qu'il en a l'obscure perception, qu'il attache un sens si dépréciatif, si humiliant à ce terme de névrose. Quant à l'aveuglement des familles, il est fait de la somme des aveuglements des sujets qui la composent et, dans l'ensemble, il procède en ligne droite de ce que de Saussure a nommé avec tant de bonheur « le dogme de la famille irréprochable ». Ce snobisme, somme de toutes les vanités familiales, est la plus haute expression du conformisme individuel et collectif.

« Tout cela se défend, concédera-t-on. On peut admettre, théoriquement, que toute famille soit névrosée par définition, par construction et par destination. Soit. Mais en pratique, est-ce toujours vrai ? Voilà ce qui nous intéresse. Ne tournez donc pas autour du pot et prenez nettement position. »

Grammatici certant. Car cela revient à une question de définition. Mais nous sommes bien obligés de constater que, plus nous pénétrons dans la connaissance des mécanismes psychiques individuels, plus s'élargissent les cadres nosologiques de ce que nous appelions naguère avec simplicité les névroses. Au fur et à mesure qu'augmente le nombre des explorations psychanalytiques, nous décelons des mécanismes, qui sont proprement névrotiques, chez des hommes et chez des femmes communément tenus pour « parfaitement normaux », normaux devant s'entendre dans le sens d'apparemment adaptés, ou effectivement adaptés, de façon plus ou moins durable, à leur situation sociale. Nous avons ainsi découvert une *psychopathologie normale,* si l'on peut dire. Elle ne diffère que quantitativement de la psychopathologie proprement dite.

De même, au fur et à mesure que nous pénétrons dans les intimités familiales, nous découvrons que nulle famille n'est exempte de conflits chroniques plus ou moins déclarés, et, très souvent, surtout dans les milieux bourgeois, de conflits ouverts, mais soigneusement dissimulés aux yeux du monde.

Cette constatation n'est d'ailleurs pas neuve. Tout médecin praticien, bien avant que fût connue l'analyse, — c'était « aux temps heureux » où il y avait encore des médecins de famille, — était voué à intervenir quotidiennement, du mieux qu'il pouvait, dans des malaises familiaux. Et c'est bien souvent dans les familles les plus unies en apparence, les plus admirées et enviées, que se révèlent, aux regards avertis, les drames les plus tragiques et les plus poignants. Poignants parce que sans remède, les causes profondes en étant totalement ignorées des acteurs.

Ainsi, ne mettons pas la charrue devant les bœufs : on ne résout pas à coups de syllogismes des problèmes aussi nuancés que les problèmes psychologiques. Il faut tout d'abord chercher à définir les objets, puis examiner les faits dans le cadre des définitions adoptées, et enfin conclure, si l'on peut.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici n'était au fond destiné, je m'en aperçois maintenant, qu'à reconnaître la principale difficulté : que faut-il entendre par la famille névrotique, et donc aussi par la névrose familiale ? Je crains fort que, pour avoir voulu être trop systématiques, nous n'ayons, Laforgue et moi, collé deux étiquettes différentes sur la même bouteille. Aussi ai-je corrigé, après coup, le titre de ce rapport en précisant : « La famille névrotique et les névroses familiales ».

Nous avons une excuse. C'est un sujet tout neuf, ou peu s'en faut. Freud n'a guère entamé ce thème, bien qu'il l'ait embrassé dans sa pensée. Il n'y fait allusion, très brièvement, que dans l'Introduction à la psychanalyse, en un passage où il souligne l'opposition du milieu familial à la guérison des malades en traitement, et, d'une façon un peu plus explicite, dans ses dernières conférences sur la psychanalyse. Il y fait aussi diverses allusions dans la *Zeitschrift*.

C'est donc, pratiquement, un sujet neuf, si l'on excepte les nombreux romans où les névroses familiales sont développées en long et en large, quelquefois même en profondeur. Les psychanalystes y peuvent çà et là puiser de bien belles leçons cliniques, comme par

exemple dans cet admirable roman vécu de M. Charles Braibant, intitulé *Le Roi dort* (1). En dehors de ces documents et de notre expérience analytique, qui n'a jamais été formulée nettement en ce domaine, nous manquons de la somme de faits nécessaires pour disserter théoriquement de la névrose familiale, ainsi que nous le pouvons faire de la névrose obsessionnelle ou de la névrose d'angoisse. Nous manquons même de définition précise. Dire névrose familiale pourrait impliquer à première vue, pour les esprits non prévenus, l'idée d'une entité morbide à symptômes circonscrits, qui s'étendrait, à la faveur d'un quelconque mécanisme, à toute une famille. En pratique nous ne connaissons pas de névrose de ce genre, qui serait comparable à l'ophthalmoplégie-totale-externe-congénitale-héréditaire-et-familiale chère à feu M. Gourfein. Nous dirons donc tout bonnement que nous entendons par névrose familiale une situation de famille caractérisée par l'induction d'une névrose des parents sur les descendants. Tel est du moins le cas le plus fréquent.

C'est une définition soigneusement vague, et, en outre, incomplète, parce qu'elle ne tient pas compte des cas, plus rares, où la névrose fortuite d'un des enfants joue sur les conflits latents des parents et des autres membres de la famille le rôle d'un catalyseur. Quand par exemple un enfant fait une grave névrose d'angoisse pour avoir assisté, tout petit, au coït de ses parents.

Telle qu'elle est, elle a l'avantage de laisser entendre que la névrose des parents peut être quelconque et qu'elle est susceptible de se transmettre, par l'éducation, de génération en génération.

Cette définition acquiert tout son sens quand ladite névrose est une obsession, et, plus encore peut-être, quand la mère est affligée d'un complexe de virilité démesuré, symptôme partiel d'une névrose plus ou moins savamment camouflée.

Etant donné cette définition, la famille névrotique sera celle dont tous les membres ont subi le retentissement de la névrose parentale.

Il n'y a donc pas d'entité nosologique dont on puisse dire qu'elle est proprement une névrose familiale. On pourrait à la rigueur, si l'on tient absolument à classifier, faire ressortir des syndromes familiaux susceptibles de constituer des types particuliers de névrose.

(1) Chez Denoël et Steele, Paris

Ainsi, quand une femme frigide, en révolte contre l'homme, a jeté son dévolu sur un homme affligé d'un complexe de castration, qui dissimule sa faiblesse sous des éclats de colère véhémente et sous des brutalités de timide, on peut être assuré que les enfants seront très proprement châtrés. En ce cas, toute la famille se range sous le fanion du complexe de castration. Seulement, le complexe de castration n'est pas une maladie, c'est un symptôme.

Une femme obsédée, tourmentée ou non par une obsession manifeste, a bien des chances de faire de ses enfants des obsédés. Les enfants peuvent, certes, réagir diversement à l'obsession maternelle : l'homosexualité inconsciente de la mère entraînera l'homosexualité inconsciente des filles, avec identification dans l'obsession ; son désir de vengeance contre les hommes la fera châtrer impitoyablement ses fils sous une tendresse étouffante : ils seront des castrats anxieux. On peut dire, dans ces cas, que la névrose maternelle tend à donner à la névrose de la famille couleur d'obsession. Cela n'a rien d'absolu.

Je m'aperçois que je mets la charrue devant les bœufs. L'observation clinique doit avoir la préséance sur les considérations théoriques. Il est cependant nécessaire de montrer combien il est malaisé, pour le moment, de donner un sens bien défini à ce terme de névrose familiale et de mettre en évidence une entité morbide particulière, soit que cette entité présente, parmi ses caractères, celui d'être transmissible, soit qu'elle prenne, du fait de l'investissement de toute une famille, une coloration spéciale.

En pratique, je ne sache pas que l'on ait jamais observé rien de semblable. Chaque individu réagit à la névrose de ses voisins conformément à sa névrose propre, les interréactions de l'ensemble n'intervenant guère que quantitativement dans les réactions individuelles. Il faut toutefois tenir compte des processus d'identification qui peuvent conditionner des névroses atypiques et aboutir, par exemple, à mettre un accent hystérique sur une névrose obsessionnelle. (Ce fait n'a d'ailleurs rien de très remarquable, la conversion hystérique étant à la base de toute obsession.)

Renonçons donc, pour l'instant, à définir plus précisément la névrose familiale. Je ne parviens pas à la délimiter ainsi qu'une névrose individuelle et à la faire entrer dans un cadre nosologique étroit. Tout au plus perçoit-on, sans pouvoir les saisir exactement,

des coloris différents dans un même ensemble familial de névrosés, selon qu'il s'agit de familles catholiques, protestantes ou juives. Je m'efforcerai à rendre ces nuances perceptibles.

Il nous faut commencer par le commencement, c'est-à-dire par montrer en clair ce qu'est une famille névrotique. Qu'est-ce exactement ? De quels critères disposons-nous pour dire que telle famille est névrosée, que telle autre ne l'est pas ? C'est un peu ingénu de répondre : « Cela dépend du point de vue où l'on se place. » Et c'est pourtant vrai. Il en est des familles comme des individus ; la notion de névrose, tout de même que la notion de psychose, est du point de vue social une notion purement pratique : on est adapté à la vie sociale ou on ne l'est pas. De ce point de vue-là, un individu qui est un névrosé bien caractérisé aux yeux d'un psychiatre fait figure d'individu normal, s'il n'éprouve pas de troubles qui le mettent en conflit avec l'entourage. De même, si ce malade a agglutiné des membres de sa famille bien adaptés à sa névrose, l'ensemble constituera une famille de bon aloi, sans conflit avec la société ni conflit intérieur. Ces choses-là se voient, et beaucoup plus fréquemment qu'on ne le suppose, précisément parce que ces groupes familiaux n'attirent pas l'attention d'autrui sur des conflits voyants. Je ne parle pas ici, bien entendu, de ces familles bourgeoises affreusement divisées et déchirées par la névrose, et qui font figure de familles unies derrière une façade de conformisme. Leurs conflits finissent toujours par transpirer.

Au rebours, dans les familles dont les membres se sont mutuellement adaptés à la névrose de leurs proches, rien ne transpire. Là où un psychanalyste ou un psychiatre embrasse d'un coup d'œil la situation réelle, le profane ne voit que du feu.

Je prends au hasard, dans mon entourage immédiat. Car si l'on choisissait dans les familles de nos patients, on aurait beau jeu de dire que ces cas sont pathologiques, puisqu'un traitement est devenu nécessaire, et donc qu'ils ne prouvent rien quant à la fréquence des névroses familiales.

Dans les termitières transparentes à tous les bruits que la barbarie de notre temps impose à nos sociétés insectifiées, on est bien obligé, malgré qu'on en ait, d'être mêlé à la vie des autres. Les entomologistes que nous sommes y peuvent faire d'amples observations sans le moindre effort. Observations au fond très affligeantes dans leur banalité.

Voici une famille de la vieille bourgeoisie provinciale où l'on est

frigide de mère en fille et procureur général de père en fils. Tous les tenants et aboutissants ont épousé des femmes très remarquables par la sujétion dans laquelle, disait la rumeur publique, elles tenaient leur mari, et par leur étonnante adresse à gérer la fortune en « boursicotant » avec bonheur. Le patrimoine s'arrondissait en conséquence. Dès qu'un élément mâle se permettait des écarts de conduite, courant le risque de vilipender un magot si patiemment augmenté, il était bouclé par un conseil de famille. Pour une fois, un mari procureur pouvait bien servir à quelque chose.

Dans ladite famille, le père, procureur général, ainsi qu'il était seyant, est mort d'une syphilis contractée sur le tard. La malencontreuse avait été soigneusement dissimulée, comme outrageant le dogme de la famille irréprochable, et crainte d'explications orageuses avec une épouse qui ne badinait pas sur le chapitre de la bagatelle, l'ayant toujours considérée comme une déplorable cochonnerie. Autant dire que cette syphilis n'avait pas été soignée.

Restent la mère, une fille, un fils, installés dans la maison désormais privée de son illusoire chef. Telle la vie familiale s'est instaurée depuis la mort du procureur, il y a quelque vingt ans, telle elle est demeurée, sans bouger d'un iota. Immobile dans le temps et dans l'espace, c'est une famille de morts. Cela vivote au compte-gouttes, mais confortablement, dans la douillette nécropole. A regarder ce petit tran-tran timoré, on a nettement l'impression que le seul fait de vivre constitue une très grave imprudence.

On peut reconstituer à peu près ce qui a dû se passer à la mort du père. Celui-ci regimbait clandestinement contre sa femme virile, il en est mort, gloire à ses cendres : trop intelligente et intuitive pour n'avoir pas obscurément perçu, après coup, dans quel humiliant esclavage elle avait tenu son mari méprisé, la veuve, par un sentiment inconscient de coulpe si fréquent dans les longs veuvages, lui dresse des autels et surcompense son mépris par un culte religieux du souvenir. C'est un lustre de plus sur la famille, et ça présente le substantiel avantage de faire endosser au mort la responsabilité des décisions importantes : « Ton vénéré père aurait fait comme ça, faisons comme ton vénéré père. »

Elle n'a plus personne à châtrer, sa fille lui étant fixée par un triple cordon ombilical et son fils ayant abdiqué dès son âge tendre toute velléité masculine, renonçant d'emblée et totalement aux joies de l'amour. Elle n'a plus qu'à maintenir, par une sollicitude litté-

ralement étouffante, son fils en l'état de Bénédictin où il s'est heureusement réfugié. C'est lui qui devenait ainsi le grand homme de la famille. Car il thésaurisait et thésaurise encore les grades universitaires. Chamarré de doctorats, il occupe un poste officiel de tout repos, n'étant astreint à aucune obligation de présence. Il est fonctionnaire à domicile, pour ne pas préciser davantage. Il produit des ouvrages de compilation minutieusement expurgés de toute idée générale ou personnelle, mais qui constituent des recueils de faits très précieux. Ces travaux lui valent une considération méritée dans divers milieux scientifiques et littéraires.

Dès la trentaine, sans avoir jamais eu la moindre liaison féminine, il s'est mis à couler une existence de petit vieux bien propre, esclave de mille rituels religieusement respectés par son harem, qui le dorlote, et le bichonne, et le soigne, et tient des conseils de famille pour décider de ses régimes alimentaires. Les drogues dont il se gave, toute la famille les prend avec lui, y compris la vieille bonne.

Cette bonne est de beaucoup la plus heureuse de la famille : par un mimétisme qui n'est pas rare, elle s'est totalement identifiée à la mère, dont elle a les prérogatives et le franc-parler ; elle traite le savant comme son petit enfant, l'ayant dès sa naissance fait sien et y trouvant toutes les satisfactions que procure aux femmes viriles l'équivalent pénis-enfant.

La sœur s'occupe d'œuvres charitables. Elle ne leur sacrifie pas un atome de ses petites aises, apporte dans ces activités une sécheresse d'âme, un incompréhension de la vie tout à fait désarmantes, parce qu'elle n'est point chiche de ses deniers. (Il faut bien s'acquérir des mérites.)

Au total, cette famille, la bonne y compris, constitue une association proprement homosexuelle. Les femmes sont ultra-viriles et ont des hommes un mépris sans bornes. Le seul élément physiquement mâle est, au psychique, entièrement femelle. N'osant bouger pied ni patte devant sa mère détestée, il lui obéit en tout sans rechigner ouvertement, mais se venge en gardant dans l'intimité un silence méprisant. Je tiens d'un sien neveu que depuis vingt ans les repas y sont mortels. Depuis vingt ans la mère et le fils « se font la gueule », dit le neveu, sans se départir jamais de l'air convenable ni de la modération qui sont de mise entre gens bien élevés.

Tous se droguent à l'envi, tout en ayant apparemment une

activité tournée vers le dehors. Du point de vue médical, ce sont quatre névroses bien caractérisées, agglutinées, qui réalisent une sorte de cohésion par l'effet d'une adaptation mutuelle à chacun des égoïsmes particuliers. Du point de vue social, rien à dire. Ce sont des gens qui vivent dans leur quant-à-soi, certes ; mais on en peut dire autant de presque tous les bourgeois. Ils ont des contacts en somme normaux avec le dehors ; on ne sollicite pas en vain leur bourse. Jamais personne, dans la maison, n'a un mot plus haut que l'autre. L'ensemble donne l'impression de quelque chose de stable, de bien assis, jouissant de la considération générale, en un mot d'un pilier d'angle de la société.

Alors, qui a raison, le médecin ou la société ? A mon sens le médecin a raison, et la société a aussi raison. Médicalement, c'est une famille névrotique, socialement elle ne l'est pas, étant bien adaptée à la vie sociale. D'où la difficulté de définir la famille névrotique, c. q. f. d.

Les deux points de vue s'accordent devant cette autre famille de bourgeois dont je perçois les incessantes disputes, en un immeuble où il m'arrive fréquemment de travailler. Le père, la mère, le fils et la fille s'y injurient à longueur de jour, avec larmes, transports, sanglots et claquements de portes. Parfois avec gifles retentissantes à la clé.

Un mot saisi par ci par là permet, même sans connaître intimement les personnages, de préciser la situation. La note dominante, dans ce dysharmonieux quatuor, est donnée par la voix de la mère. On entend cette pauvre victime se plaindre, sur un ton de revendication larmoyante et protestataire, de son « imbécile » de mari, qui n'a pas su prévoir la crise et préserver ainsi la fortune. « Par la faute de cet idiot », elle a toute la charge du ménage. C'est elle qui doit tout faire. On la traite comme une domestique, et elle ne peut espérer nulle aide de personne. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Ecoutons les algarades qui retentissent dans la cour : « Je t'avais pourtant dit de laver le riz avant de le mettre sur le feu. Il va encore sentir la poussière. Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne vois donc pas que ce pot va tomber ? Tu n'es bon à rien. Va-t-en. Touche-à-tout. C'est dégoûtant, c'est moi qui fais tout. Je suis moins qu'une bonne, ici. J'en ai assez, as-sez, a-sssez. » C'est le mari-bonne à tout faire qui est ainsi malmené. Le piteux castrat se venge alors de sa faiblesse sur des objets inanimés. Il crie très fort pour

se donner le courage de s'abandonner à quelque destruction libératrice, et le pot dégringole comme par hasard.

J'aperçois de temps à autre le fils, copie conforme de son père, avec en plus un air sombre et une démarche de pédéraste. Il essaie de faire sa vie en dehors de cet enfer. Chacune de ses apparitions quotidiennes est l'occasion de disputes d'une indicible violence, qui s'épuisent généralement dans des sévices sur les portes vitrées. Faute de pouvoir s'entreclaquer, toute la famille a un faible immodéré pour les claquements de portes.

La fille est une pauvre créature dont la névrose doit être fort grave, puisqu'elle a nécessité des séjours de « repos » hors de la maison. Elle a trouvé ce filon et l'exploite de son mieux.

Tout ce monde refait un accord de façade lors des réceptions. Le grinçant quatuor se fond harmonieusement dans le jovial brouhaha, avec des oh et des ah, mais aussi, j'imagine, avec des regards en coin et des coups de pied sous la table.

L'on retrouve ici le même couple sempiternel, avec toutes les nuances qu'il permet : d'un côté. une femme affligée d'un complexe de virilité hors de toute mesure, en révolte contre l'homme, dont elle se venge en l'abaissant *coram populo* (sauf devant les amis de la famille) au rôle de bonne à tout faire et de dépotoir à sa mauvaise humeur. De l'autre côté un homme femelle (on se demande par quel sortilège il a pu faire deux enfants à sa femme), authentique castrat psychique marqué par le destin pour marier son masochisme au sadisme d'une virago. Dans un cas comme celui-ci, il n'y a pas d'allusion : tout est clair, et du point de vue médical et du point de vue social.

L'on dira encore que ce sont des cas extrêmes, triés sur le volet. Cherchons d'autre côté.

Je recontre, un jour, chez des amis, un couple des plus sympathiques. Il est cité en long et en large comme un modèle de bonheur conjugal. Ce couple est marié depuis une quinzaine d'années ; deux enfants sont nés à un an d'intervalle, dès le début du mariage. Cette famille modèle est admirée, choyée, surinvitée et au fond très enviée. On la cite en exemple aux ménages qui grincent. C'est la plus belle réussite dans le mariage que l'on ait jamais vue.

On me présente donc ce jeune couple, non sans le mettre plaisamment en garde contre la clairvoyance toute-puissante que beaucoup de gens prêtent aux psychanalystes. On s'empressait d'ajouter

que l'on était bien tranquille : il n'y avait rien à découvrir qui ne fût de tout repos. Dix minutes plus tard, sans que j'eusse rien soupçonné ni sollicité, simplement parce que le couple était arrivé à un état de tension insupportable, je recevais de la jeune femme des confidences lamentables.

Dès après la naissance du second enfant, la jeune femme a pris son mari en grippe. Toute vie conjugale a cessé depuis ce moment-là. La jeune maman se consacre à ses enfants, le mari à ses affaires. Tous deux ont maintenu, d'un accord tacite, une unité de façade qui trompe exactement tout le monde. A travers les démonstrations de tendresse en public, le souci que tous deux marquent de respecter la liberté de l'autre, l'entente parfaite sur les détails de la vie extérieure et la conduite de la maison, rien ne transsude du divorce intime.

Les enfants, qui ont des antennes pour sentir les moindres nuances des sentiments et qui voient beaucoup plus de choses que les grandes personnes n'en pourront jamais aller voir sur leurs grandes jambes, paient très cher ce désaccord. Ils font comme M. Vieuxbois, qui feignait de feindre afin de mieux dissimuler. Dans les relations extérieures, ils imitent leurs parents, parce que telle est la consigne. Mais ils sont très loin d'être quiets. L'aînée tient son frère dans un tendre asservissement ; elle le fait « marcher » bien sagement, d'un ton suavement impératif. Bien qu'apparemment très libre, ce petit est timoré et ne fait rien spontanément sans chercher aussitôt l'approbation de sa mère ou de sa sœur. La fillette a des tics que le garçon imite. Ce sont deux névrosés en herbe.

Dans l'ensemble, cette famille donne à tout le monde le spectacle réconfortant d'une réussite parfaite. En réalité, ce n'est qu'une façade, qui a tenu pendant dix à douze ans, et dont le ravaudage s'impose en avant du drame latent prêt à éclater. Ici, c'est encore la même étiologie : un complexe de virilité très camouflé chez la femme, un complexe de castration non moins dissimulé chez l'homme. La rancune et la déception inconscientes de la première ont sans doute été canalisées par le fait d'un mécanisme marital trop preste. Quels que soient la forme du complexe de virilité et le degré de la frigidité, on est bien obligé d'arriver à la conclusion que les femmes viriles, ainsi que je dis ailleurs (1), ont pour dépister les

(1) « Hermès ou Aphrodite ? ». *Rev. fr. de psychanalyse*, t. VIII, nº 2, 1935.

castrats psychiques et se les annexer un flair presque aussi infaillibre que celui de Dêmos pour le gouvernement des pires.

D'ailleurs, quand nous voyons une famille apparemment exempte de conflits, nous ne savons jamais si une névrose latente, jusque-là bien tolérée, grâce à des circonstances favorables, n'éclatera pas à l'occasion d'un événement quelconque. Voici un fait d'observation récente.

Une jeune femme de trente-six ans me demande de venir d'urgence à son secours. Je vois arriver une femme d'aspect très jeune, extrêmement jolie, qui s'effondre dans un fauteuil et se met à sangloter. Je la laisse hoqueter tout son soûl. et puis l'encourage à parler dès que je l'y vois disposée.

Il y a une vingtaine de jours, alors qu'elle sortait avec sa fillette pour la conduire en classe, sa concierge lui remet le courrier. Il y a une lettre recommandée pour son mari. Elle remonte aussitôt pour l'en prévenir, il descend avec elle, et, devant elle, inscrit sur l'enveloppe : « Refusée ».

Aussitôt après avoir laissé sa fillette à l'école, elle revient à la maison, et son mari, avec une franchise dont elle est profondément émue, lui donne l'explication et de la lettre et du refus.

Alors qu'il travaillait dans la banlieue parisienne, faisant matin et soir le trajet de Paris au lieu de son travail, il a fait la connaissance d'une jeune femme qui n'était pas avare de ses faveurs, les dispensant libéralement à qui en était amateur. Les longs trajets dans les trains de banlieue, les attentes dans les gares si tristes, si misérables, quelque diable aussi le poussant, il s'était abandonné à un plaisir facile. Cela ne comptait guère à ses yeux, et, de fait, disait l'éplorée, rien dans son comportement n'avait été changé, ni à son égard, ni à l'égard de sa fillette.

Cette amie se trouva enceinte, puis tuberculeuse. Un an après le début de cette liaison, elle mourait à l'hôpital en laissant un bébé de quelques mois. Durant son séjour à l'hôpital il était allé la visiter régulièrement, et, peu de temps avant sa mort, elle avait éprouvé le besoin de lui remettre une lettre dans laquelle elle le disculpait, affirmant que l'enfant qu'elle laissait n'était pas de lui. Elle tenait absolument, avant de quitter la vie, à donner à son loyal ami cette assurance formelle afin de lui épargner des scrupules. La lettre recommandée était de la mère de la morte, qui, ignorant tout des circonstances, revendiquait une pension pour le bébé.

La jeune femme fut bouleversée par cette révélation. Elle en demeure prostrée pendant trois jours. Son mari se montre très tendre pour elle, la rassure, l'apaise de son mieux. Il se passe alors une chose très inattendue : elle sent subitement grandir son amour pour lui. Mais elle ne peut s'empêcher de se délecter de toute cette souffrance, du doute qui plane dans son esprit quant à la paternité possible de l'enfant de la morte. Elle en parle à son mari jour et nuit, éprouvant une sorte de volupté à lui faire préciser les détails, les dates, les sentiments qu'il éprouvait. Elle se met à craindre pour la vie de son mari et même pour celle de sa fillette, redoutant qu'il leur arrive malheur dans la rue. Elle en perd le sommeil et craint aussi d'en perdre la raison.

Cette attitude m'ayant paru des plus suspectes, chez une femme qui pouvait se montrer si indulgente et si compréhensive, puisque, loin de détester son mari, elle ne l'en aimait que plus, je commençai par lui faire remarquer combien elle prenait plaisir à se faire souffrir tout en tourmentant son mari. Après quoi je lui demandai si elle n'avait pas quelque reproche de même nature à se faire. Je ne fus donc pas surpris de l'entendre dire que, huit ans auparavant, elle avait été très recherchée par un collègue, dans le magasin où elle travaillait. Après beaucoup d'hésitations et de luttes avec elle-même, elle avait fini par lui accorder trois rendez-vous. Elle en fut pour sa courte honte et sa déception : ces rencontres, où elle avait été de glace, ne lui avaient laissé que des souvenirs nauséeux. Aussi, après la troisième tentative, avait-elle prononcé un non-lieu sans appel.

C'est à cette époque qu'elle devint enceinte. Durant sa grossesse, et surtout à la naissance de sa fillette, elle fut prise de doutes : « Si cette enfant n'était pas de mon mari ! » (C'est exactement le même doute qu'elle nourrit à l'égard du bébé de la morte.) A l'âge de deux ans, sa fille s'avère copie conforme de son père légitime. Les doutes tombent alors, l'incident est enterré, elle n'y pense plus jamais.

Il n'a pas été possible, au cours de deux consultations entrecoupées de larmes, ni d'une troisième déjà très paisible, d'élucider le pourquoi et le comment du doute quant au père des enfants. On peut deviner ce qu'il signifie, si l'on aime les devinettes. En l'absence de tout contexte spontané, il est plus sage de laisser ce point dans l'ombre.

En revanche, il était indiqué d'explorer le côté frigide chez cette

jeune femme par ailleurs très bien adaptée, qui parlait si ouvertement, dès la première rencontre, de toutes ces choses si pénibles. Et cela l'a amenée à une découverte. Enfant, elle a dormi, jusque vers cinq ans, dans la chambre même de ses parents. Elle y a sans doute entendu des choses dont on ne dira jamais assez combien il est criminel de les faire entendre aux petits enfants. Naturellement, là-dessus, nul souvenir conscient. En revanche, elle se souvient très nettement d'avoir entendu ses parents se disputer, et, plus précisément, sa mère se défendre en protestant contre son père. Disputes discrètes, mais assez prolongées, et souvent répétées, d'une femme frigide qui se refuse à son mari. C'est la patiente elle-même qui a plus tard interprété de cette façon ce qu'elle avait entendu, disant avoir toujours eu la certitude, ou tout au moins l'impression, que sa mère se révoltait contre cela.

Ses sentiments envers sa mère ont longtemps été ambivalents. Elle a toujours cru que sa mère ne l'aimait pas et lui préférait sa sœur aînée. Jusqu'à dix ans, elle a cependant aimé et recherché sa mère. Après quoi, sa tendresse s'est muée en rancune, puis en révolte ouverte, colorée de répulsion physique.

Il était sage de ne pas pousser plus loin l'investigation. Elle conduisait au delà de ce qu'il était indispensable de connaître pour remédier à la situation. Une femme jeune, très droite, d'une grande noblesse de caractère, riche de ressources en elle-même, n'a pas besoin d'un traitement psychanalytique. Quelques explications ont suffi pour détendre l'angoisse, rendre l'obsession anodine. Le temps, la droiture des deux époux, la présence d'une fillette qu'ils chérissent achèveront de pacifier ce conflit.

Je trouve cette histoire intéressante en ce qu'elle montre comment, dans des conditions favorables, un noyau de névrose familiale (frigidité de la mère) peut demeurer inoffensif et totalement ignoré, et comment il peut tout à coup cristalliser, une fois ou deux au cours de la vie, des difficultés affectives. Sans l'incident de la lettre recommandée, cette jeune femme aurait continué de couler une vie heureuse entre son mari et sa fille. La naissance de l'enfant lui avait fait accepter sa féminité, qu'elle avait répudiée à son insu durant les sept premièers années de son mariage. En effet, elle avait tenu, mariée, à conserver sa propre situation, bien que son mari gagnât très largement sa vie, faisant chaque année de grosses économies. Elle voulait, disait-elle, être sur un pied d'égalité avec

lui. Son obsession actuelle traduisait, entre autres choses, son agressivité contre l'homme. Elle s'en défend en l'aimant davantage. Tout est pour le mieux.

Il se trouve que les exemples cités jusqu'ici nous ramènent toujours soit à un couple mal apparié, soit à une femme frigide. Je ne l'ai pas fait exprès, on peut m'en croire. Les exemples ont été notés tels qu'ils se présentaient au bout de la plume. Naturellement cela pose tout de suite la question de savoir si la femme virile doit vraiment être promue au rang de bouc émissaire, si la névrose du père ne pourrait pas conditionner, elle aussi, une névrose familiale sans que la mère y eût une part de responsabilité prépondérante (pour autant que l'on ait le droit de parler de responsabilité quand il s'agit de méfaits dus à des mobiles totalement ignorés des individus). Bien entendu, ces cas sont aussi très nombreux, et je me propose d'en décrire quelques-uns.

II. — De la transmission des névroses familiales.

Auparavant, je voudrais montrer comment la névrose familiale peut se transmettre de génération en génération, pour le moindre bonheur des individus et de la société. J'ai fait allusion, précédemment, à l'ascendance et à la descendance névrotique d'une obsédée. Déjà l'arrière-grand'mère se barricadait dans sa chambre, regardait sous les lits et sous les armoires avant de se coucher. Le mère de cette obsédée avait des rituels particuliers dans son ménage. Il fallait que les meubles fussent disposés d'une certaine façon, et il était interdit, à peine des pires catastrophes, à tout le moins de scènes violentes, de les déplacer. En outre, elle s'empoisonnait l'existence et empoisonnait celle des siens en la parsemant de mille et une superstitions, car c'est la caractéristique de l'obsédé de tourmenter tout le monde en se tourmentant. Notre obsédée en faisait autant. Il lui fallait, au début des séances d'analyse, cinq bonnes minutes pour disposer ses effets sur le meuble *ad hoc :* son manteau faisait un pli où il ne fallait pas, ses gants prenaient soudain l'aspect effrayant d'une main coupée, crispée dans la mort ; elle les repassait longuement en les étirant sur le plat de la main (ce geste avait encore une autre signification). S'allonger sur le divan comportait tout un cérémonial. Tous ces gestes avaient une signification symbolique particulière. Inutile de nous égarer dans ces détails.

Il suffira de savoir que, dans l'ensemble, ce temps perdu s'expliquait par une réflexion ironique jaillie spontanément un jour de mauvaise humeur : « Ce que je dois vous agacer avec toutes mes manies. »

Sa fille accomplit chaque nuit le sacro-saint rituel du coucher (sacro-saint, car personne n'y touche). Il consiste en perquisitions derrière les rideaux et les meubles, et jusque dans les tiroirs. Elle explore tous les espaces libres sous les meubles au moyen d'une canne, barricade ensuite la pièce explorée et passe à la pièce d'à-côté où elle recommence le même jeu.

Nous voilà nantis de renseignements précis qui portent sur une obsession étendue à quatre générations. J'ajoute que l'habitude de toutes ces femmes était de coucher en cachette entre elles. La malade couchait avec sa fille, laquelle se sauvait, au matin, à l'insu de son père qui le lui interdisait, pour s'en aller coucher dans le lit de sa grand'mère. Celle-ci couchait déjà avec sa propre mère et avec sa fille à tour de rôle. Entre tous ces couchages, les maris ne s'y reconnaissaient plus. Alors, ils finissaient par découcher de leur côté, après avoir vainement tempêté contre ces mœurs dont ils ignoraient d'ailleurs totalement qu'elles fussent quotidiennes.

La toxicité familiale et aussi sociale de ce genre de femmes réside surtout dans leur haine de l'homme. Dans le cas qui nous occupe, la malade ne cessait, depuis leur tendre enfance, de dresser ses enfants contre son mari, lequel était au fond un brave butor, des mieux intentionnés, et dont les efforts pour maintenir la cohésion de sa famille méritaient mieux que ce qui lui échut. Il s'ingéniait, le pauvre, à se faire valoir en se donnant comme omniscient, omnipotent, et le Parangon de toutes les vertus maritales, heurtant ainsi à toutes les minutes du jour le sentiment d'infériorité de sa femme. Pour celle-ci, ses enfants étaient l'exacte représentation de l'équivalent pénis-enfant. On en peut voir la preuve dans le fait que l'aînée ne fut sevrée qu'à l'âge de deux ans et demi, ce qui l'a réduite, jusqu'à présent, à ne supporter aucun autre aliment que des bouillies, et dans des rêves où son fils, plus jeune, est directement identifié à un pénis sur lequel elle se venge en l'étranglant. (L'obsession de cette malade consistait en une pensée térébrante qui la poignait devant toute personne rencontrée dans la rue, mais surtout devant les siens : « Si je l'étranglais. »)

Afin de garder en sa possession exclusive ses enfants priapoïdes,

elle les dressait donc contre son mari, les incitant à lui mentir, à le duper, se faisant leur complice contre lui en les autorisant à faire ce qu'il interdisait. Le père voyait d'assez mauvais œil son fils manifester une tendresse délirante à sa mère, alors qu'il était devant lui buté et hermétique. Elle avait réussi à leur inculquer un tel mépris de leur père qu'ils ne lui adressaient plus la parole, ne se donnant même plus la peine de répondre à ce qu'il leur disait. Ils en étaient arrivés à souhaiter très ouvertement sa mort. Un petit jeu qui leur paraissait particulièrement affriolant, c'était, lorsque leur père était en voyage, d'imaginer ce que chacun d'eux ferait ou ressentirait si un télégramme venait leur annoncer qu'il avait été tué dans un accident de chemin de fer. Du coup, ils allaient acheter des journaux pour se rassurer, mais aussi pour voir si par bonheur ce n'était pas arrivé. Le cynisme avec lequel ces enfants parlaient avec leur mère de cette éventualité donnait la mesure de la haine qu'elle avait réussi à leur infuser.

Tout cela se soldait, chez tous trois, par une angoisse telle qu'ils en étaient arrivés à ne plus pouvoir se supporter seuls à la maison, en présence d'eux-mêmes. Tous, sauf le père, avaient un besoin frénétique d'agitation qui se poursuivait jusqu'à des heures avancées de la nuit. Le père ignorait d'ailleurs tout de ce qui se passait la nuit dans sa maison. Les trois complices gardaient bien le secret, encore que le frère et la sœur se détestassent cordialement, à raison d'un attachement incestueux très refoulé, et à raison du complexe de virilité de la fille, d'une jalousie de tigresse à l'égard de son frère. Las de lutter contre cette coalition, le père finit, lui aussi, par découcher. Avec cette intuition pathologique qui caractérise ce genre de femmes, l'infidélité fut immédiatement découverte, la maîtresse repérée. Aussitôt, la mère de prendre le monde entier à témoin de ses malheurs et ses enfants à témoin de l'indignité de leur père.

Que faire en pareil cas ? La guérison d'une mère plus que quadragénaire est bien aléatoire, avec une obsession aussi grave. Pour sauver les enfants, que jamais leur mère ne consentira, malade, à faire traiter, il faut s'armer d'une patience « exaspérante », ainsi qu'elle dit, poursuivre l'analyse de la mère pendant six ans si c'est nécessaire, et liquider l'obsession. C'est à cette seule condition que l'analyse des enfants sera possible.

Voici une autre famille où, sur quatre générations faisant un

total de vingt-huit personnes, on trouve en tout et pour tout quatre individus dont on ne peut pas dire qu'ils aient été vraiment névrosés. Entendons par là qu'ils ont traversé la vie sans de graves à-coups, ni souffrir outre mesure de troubles plus ou moins prononcés du caractère.

Que l'on se rassure, je ne vais pas expliquer en détail le caractère de tous ces personnages. Nous pouvons nous limiter à un catalogue pour les premières générations, afin de pouvoir regarder de plus près les derniers venus.

Ainsi, partons des aïeux. Ils sont deux : le frère et la sœur. Le traitement psychanalytique d'un des descendants, de qui je tiens cette histoire instructive, me fait un devoir de laisser flotter les détails généalogiques et personnels dans une certaine imprécision. Disons donc simplement que les deux aïeux ont été mariés et ont eu, l'un deux fils et une fille, l'autre deux fils et deux filles. Dans la première branche, l'un des fils était un homme exquis, d'une aménité et d'une indulgence qui ressemblaient un peu à de la faiblesse, mais n'excluaient pas la qualité virile par excellence : le courage des opinions. Sa femme était regardée comme une sainte. De fait, elle semble avoir été une femme accomplie. Elle retenait la sympathie et même la vénération de tous ceux qui l'approchaient. Il est probable que la pureté angélique de cette femme remarquable devait être poussée très loin et que la chaste limpidité de son regard devait constituer pour les enfants un vivant miroir de la conscience. Pourquoi, ou plutôt comment, avec des parents aussi indulgents et aussi compréhensifs, quoique surmoraux, les deux enfants sont-ils devenus névrosés ? Je ne sais. Toujours est-il que le fils est devenu le dernier des chenapans, frisant à maintes reprises la correctionnelle, et la fille une grande névropathe, cachectique, réfugiée dans ses viscères. Je n'ai pas de renseignements sur les enfants de cette fille.

Le second des fils a roulé sa bosse sur tous les continents. Il est venu mourir au bercail, pauvre comme Job et alcoolique. Il doit avoir été vaguement marié.

Quant à leur sœur, elle était affligée de vaginisme. Son mari, homme très débonnaire, ne paraît pas en avoir souffert. En revanche, leurs deux enfants ont écopé. La fille, par je ne sais quel mécanisme d'identification, était aussi atteinte de vaginisme et n'a pas pu avoir d'enfants. Elle a cependant fort bien réussi à sublimer sa

névrose, non sans quelques durs cahots dans ses premières années de mariage. Elle s'est répandue dans des activités extérieures où elle déploie un zèle très apprécié et qui lui constituent une espèce de bonheur et de réussite. Le fils était un sympathique petit plaisantin, très séduisant, et même charmeur, mais totalement incapable de se conduire dans la vie, obéissant à toutes les suggestions, même malhonnêtes.

Dans l'autre branche, celle qui comptait deux enfants et deux filles, comme disent les paysans savoyards qui regardent les filles comme des non-valeurs, on trouve un matuvu, qui voyait grand avec l'argent des autres, montait une affaire qu'il se présentait à lui-même comme mirobolante, jusqu'au jour où tout s'effondrait dans l'absinthe. Ses enfants se sont tirés d'affaire comme ils ont pu. Le dernier, gâté à l'excès, après avoir traîné aux crochets de ses sœurs ses goûts de parasite, a subitement redressé la situation après la mort du père. Fort bien doué, il a acquis une position solide, mais il est demeuré fixé à sa mère. Jusqu'à ce moment-là, les deux sœurs ont vivoté quelque peu en marge, sans toutefois descendre jusqu'à une vie professionnelle inavouable.

Le second des fils, j'entends le frère du matuvu, était un petit énervé dont tout le monde se gaussait. Toute sa vie, il n'a cessé de se faire rouler, en se racontant de belles histoires et croyant que c'était arrivé. Il a eu quatre enfants sur lesquels je reviendrai plus loin.

Les deux sœurs du matuvu et du petit énervé étaient frigides, ainsi que l'étaient à peu près toutes les femmes de cette époque, dans cette région. La plus jeune faisait accepter la sévérité de sa morale grâce à son caractère enjoué, demeuré, à travers les vicissitudes d'une vie conjugale infernale, d'une exquise jeunesse. Ce fut le salut de ses deux fils, non celui de sa fille. Ces deux fils sont du très petit nombre de ceux qui, dans les quatre générations, font figure de gens bien adaptés. Encore faudrait-il ne pas y regarder de trop près chez l'un d'eux : il dissimule probablement une angoisse inconsciente quand il déploie publiquement, à côté de son activité habituelle, un zèle de prosélyte, teinté de fanatisme habilement rationalisé, dans la lutte contre le régime carné. A noter que les enfants de ces deux fils, élevés fort libéralement, sont, à deux exceptions près, tout à fait sains.

Ainsi, les deux fils ont échappé, grâce à l'heureux caractère de

leur mère, à la névrose d'angoisse qui eût pu se développer en réponse aux sévérités d'un père impossible, qui terrorisait la famille. Mais la fille a écopé. Sa fureur contre son père et ses frères avantagés n'a pas désarmé depuis son enfance. Fureur, rancune, haine très refoulées, certes, ainsi qu'il appert de son aspect : elle réalise le type accompli de l'hoministe en révolte. Dans son désir frénétique de jouer un rôle, elle déploie une activité débordante, dirigée vers des buts sociaux. Elle ambitionne d'émanciper la femme de sa « servitude », les prostituées de leur « esclavage », les ouvriers de leur « bagne », les soldats de la « tyrannie des traîne-sabre ». Elle affiche un communisme militant et fonce tout droit devant elle, ne discutant jamais, repoussant tout essai d'objection d'un Pff... de chatte outragée. Elle traversera toute la vie sans se douter une seconde de sa toxicité.

J'ai gardé pour la bonne bouche la dernière famille, que j'ai connue de très près à travers le traitement psychanalytique d'un des fils. Ils étaient quatre, et tous quatre doués comme des fils des dieux. Pas un qui pût donner sa mesure, chacun d'eux portant à soi seul tout le poids du péché originel. A un âge très avancé, — dans cette famille on meurt nonagénaire, — leur mère ruminait encore l'humiliation qu'elle avait dû subir dans le mariage et se plaignait à ses fils du tempérament fougueux de son mari, lequel avait été, en effet, un géant impétueux, mais parfaitement bon. Cette attitude d'une vieille mère plus qu'octogénaire expliquerait déjà bien des choses si l'on n'avait, de surcroît, des renseignements très précis par l'analyse.

Je suis obligé, par discrétion, de camoufler les faits et de taire force détails de circonstances qui montrent en clair le mécanisme mis en jeu par l'inconscient révolté de cette mère frigide pour châtrer ses fils. Mettons que ce soient des protestants cévenoles. La grand'mère, qui, pour les enfants, avait toujours été nonagénaire, ne badinait pas sur la question du travail. Son père lui avait appris qu'il faut être « ferme et résigné », et, en outre, que l'on doit travailler dans la gravité. Ses enfants travaillaient donc avec gravité, mais ses petits-enfants, espiègles et d'une inépuisable vitalité, ne se laissaient pas impressionner par l'air sévère qu'elle prenait quand elle voulait être ferme. Le moyen de résister à quatre farceurs qui la chérissaient pour la faiblesse de sa fermeté ? Ils la débordaient d'autant plus facilement que leur mère, ne cessant de récriminer

contre les besognes subalternes du ménage, se substituait de plus en plus à son mari dans la direction des affaires. Elle avait réussi à le persuader que sa place, à elle, était auprès de lui. Et elle avait persuadé tout le monde de cette nécessité, qu'elle expliquait par le manque de minutie de son artiste de mari. En réalité, celui-ci se laissait faire parce qu'il trouvait dans des arts accessoires un refuge contre la mauvaise humeur constante de sa femme.

Le père n'était pas avare de démonstrations de tendresse à l'égard de ses enfants. Il les aimait même avec assez de véhémence, quitte à les assommer quand, à l'occasion d'un chahut des quatre galopins déchaînés, sa femme lui demandait combien de temps il allait tolérer ça. Ces colères étaient soudaines et avaient un caractère d'ouragan. Le patient représentait toujours, dans ses rêves, son père sous l'aspect d'un lion rugissant. De fait, il rugissait quand il s'apprêtait à sévir. Les enfants en étaient terrifiés. Tout petits, ils n'étaient pas épargnés. Il fallait que leur mère les lui arrachât des mains. Ce père redoutable était aussi adoré que redouté, à cause des tendres réconciliations qui suivaient ces tempêtes, de la force tranquille et de la sécurité qui émanaient de lui. Ces emportements étaient d'ailleurs fort rares. Ils ont cependant tous été marquants dans le souvenir du patient.

Mais la mère n'était pas exclusivement négativiste. Elle avait été aussi tendre pour ses enfants tout petits qu'elle fut impitoyable dès qu'ils furent en âge de prendre des initiatives malencontreuses. Elle ne retrouvait ses trésors de tendresse que lorsqu'ils étaient malades. Le dernier n'y a pas résisté ; il est devenu un grand névropathe qui solde ses déceptions, ses ennuis et même ses succès par des symptômes bruyants.

Le moyen le plus efficace pour châtrer un enfant, ce n'est pas de le menacer de lui couper son robinet, c'est de suspendre sur sa tête une punition à échéance. Tout petits, leur mère leur promettait la fessée pour le soir, quand ils avaient quelque peccadille à payer. Le restant de la journée, ils filaient doux pour se faire pardonner. Il n'y avait jamais de pardon, parce qu'il faut être ferme. Le soir venu, la mère, émue malgré elle de tant de bonne volonté, rejoignait le condamné dans sa chambre. Il prenait pour le masque de la justice immanente le visage crispé de sa mère, partagée entre la crainte de donner son pardon en dérogeant à la fermeté, et son attendrissement devant l'air résigné du flagellé.

Quand les fesses tannées de ses fils devinrent trop dures à sa main qui s'y meurtrissait, elle renonça aux sanctions manuelles pour recourir à un petit supplice encore plus efficace. Si le lundi un des fils avait commis quelque miracle, il s'entendait dire : « Tu iras coucher jeudi après-midi ». Jusqu'au jeudi, tout le monde filait le parfait amour. Bien que jamais, au grand jamais, une peine de ce genre eût été levée, le condamné se faisait tout humble, retenait son souffle, se minimisait jusqu'à se résorber, afin de se faire pardonner d'exister. Jusqu'à la dernière bouchée du repas de midi, le jeudi, il appelait de toute son âme le miracle, car c'eût bien été un prodige que la mère oubliât la peine prononcée. Au moment où il se levait de table, le malheureux s'entendait dire : « Tu sais ce que je t'ai dit. » Cette attitude maternelle faisait du milieu familial un bouillon de culture de névroses d'une fertilité inégalable. Les quatre fils ont continué, dans la vie, à se faire pardonner leur existence en se mettant en quatre pour les autres et en négligeant leurs propres affaires. Le dernier, cependant, régressé au stade anal de la libido, fait une heureuse exception à la règle et mourra dans la peau d'un homme riche. Mais son avoir aura été acquis au prix d'un gaspillage sans mesure de forces vives et payé de malaises corporels subintrants. Ce garçon, bâti à chaux et à sable, est constamment malade.

Ce qui caractérise la névrose de ces garçons, c'est un complexe de castration grave, avec de fortes composantes homosexuelles totalement ignorées, jouant incestueusement entre eux, le tout se traduisant par ce que Laforgue a appelé le complexe d'échec.

Là encore, c'est la frigidité de la mère qui est à la base de la névrose familiale. D'après les dires du patient, son père était un homme très prude et qui vivait, comme beaucoup d'hommes de cette époque, de la fausse idée que la femme remplit des *devoirs* conjugaux et demeure étrangère au plaisir qu'ils comportent. Il ignorait les préceptes fondamentaux de ce fin polisson d'Ovide et que *tum plena voluptas, cum pariter victi femina virque jacent.* Il expédiait prestement sa petite affaire et puis se tournait de l'autre côté pour dormir aussitôt, ce qui faisait dire à sa femme, parlant au patient, qu'elle n'avait été qu'un dépotoir d'immondices. On ne sait pas ce qu'il serait advenu si, moins ignorant des besoins féminins, le mari en eût pris plus de soin.

Il importe de souligner ici l'influence de l'ambiance sur cette famille et la conception que l'on se faisait alors de la vie. Jusqu'à

la génération actuelle, qui bénéficie certainement de beaucoup plus de libertés que sa devancière, tous ces gens vivaient en une province reculée, où tout le monde se connaissait et où la simplicité des mœurs allait de pair avec un refoulement très énergique de la sexualité. Chez les femmes, il faut donc faire la part des idées fausses qui étaient courantes, quant à leur participation au coït. En outre, c'est une région où les contraintes religieuses sont d'autant plus pesantes qu'elles émanent d'un système religieux où il n'y a pas d'hiérarchie des péchés, encore moins d'hiérarchie des sanctions. Il y a le Péché, avec un P jusqu'aux étoiles, et une seule ressource : la divinisation du refoulement, seule manière d'accepter une morale qui réprime trop rigoureusement les pulsions normales. On y réussissait ou l'on n'y réussissait pas. Dans le premier cas, on était confit en dévotion et en gravité, vivant dans la crainte de Dieu ; dans le second cas, on adoptait une attitude de révolte contre la divinité, compromis inefficace parce qu'il oblige à rattraper la culpabilité. Dans le premier cas, la libido était incarcérée à des degrés divers, dans le second, son économie était mal dirigée, le compromis n'aboutissant qu'à faire des obéissants révoltés, selon le mécanisme décrit par de Saussure. De quelque façon que s'y prissent les parents, ils ne pouvaient donc que nuire à leurs enfants.

C'est qu'en effet le problème de la névrose familiale pose tout le problème de l'éducation en rapport avec la morale religieuse. Mais ceci est une autre histoire, et nous la reprendrons en temps opportun. Car un autre problème se pose, plus immédiat : celui de l'hérédité névrotique, ou tout au moins de ce que l'on appelle, d'un terme indéfinissable, la constitution héréditaire que l'on suppose, sans trop savoir en quoi elle consiste, être susceptible de favoriser le développement d'une névrose.

Avant d'aborder ce chapitre, je ne puis résister au désir de narrer un mode de transmission qui me paraît inédit : par testament. Voici les faits.

C'est une famille de quatre enfants. Le fils aîné, âgé de quelque quarante-cinq ans, s'est marié du vivant de son père. Il fait sa vie à part, ayant réussi à rompre avec sa famille et à sauvegarder son autonomie. Ce n'était pas une mince prouesse, ainsi qu'on va le voir.

La mère, petite femme fluette, mélange de douceur angélique et

de volonté tyrannique, a agglutiné autour d'elle, à la mort de son mari, ses trois autres enfants : un fils, une fille et un benjamin, respectivement âgés de quarante et un, trente-cinq et trente et un ans. Elle ne leur laisse prendre aucune initiative. Ils ne se permettraient pas de sortir sans son consentement formel, ni d'accepter une invitation qui n'aurait pas été préalablement agréée par le « gouvernement » (c'est ainsi, dans les populations campagnardes, notamment en Suisse, que les hommes « sous la pantoufle » désignent leur femme virile, « la femme qui porte la culotte »).

Sentant sa fin prochaine et que ses fils allaient lui échapper, elle leur fit prêter serment, sur ses cheveux blancs, de ne point se séparer de leur sœur et de lui obéir en toutes choses. Ils ne devaient pas suivre l'exemple funeste de leur aîné, ce paria, cet égaré, qui avait eu l'audace de prendre femme et de se priver des conseils de sa mère.

Les fils ont prêté et tenu serment. Ils ont transféré sur cette petite sœur malingre, avorton céleste dont la vie paraît tenir à un fil (ce n'est pas par hasard qu'elle a subi l'ablation de ses organes génitaux internes), toutes les abdications qu'ils avaient faites entre les mains de leur mère. Tous deux ont une très belle situation. Le plus âgé est directeur d'un journal politique très important. Il n'a pas la vie extérieure que commande sa situation, ne pouvant accepter ni rendre des invitations adéquates à ses fonctions. A chaque fin de mois, les deux frères déposent bien sagement leur « puissance » entre les mains de leur sœur : ils lui remettent intégralement leur traitement, sur lequel elle prélève leur petit argent de poche mensuel.

Inutile de spécifier que ce n'est pas la transmission orale des pouvoirs maternels à la sœur qui a déterminé la névrose des deux frères. Leur castration avait été le fait d'une mère virile qui, telle Thérèse Desqueyroux, n'a pas atteint « La fin de la nuit », n'en déplaise à M. Mauriac. Le testament n'a fait qu'assurer dans l'esprit de la mère, mais aussi dans celui des fils, la continuité de la castration. Ils ne se sont pas mariés. Pour le reste, j'ignore comment les choses se passent dans l'intimité du trio.

III. — De l'hérédité des névroses.

C'est un fait que tout individu, dans nos sociétés, doit parvenir au psychisme adulte à travers mille avatars qui sont, aux détails

près, les mêmes pour tout le monde. Il est bien rare, en effet, que l'on échappe au complexe d'Œdipe par lequel doit se constituer la sexualité normale. Et, même si l'on y échappe, cela n'exclut pas la possibilité de « faire » des névroses, puisque notre collègue Odier a décrit des « névroses sans Œdipe ».

On peut donc se demander pourquoi, les difficultés étant en moyenne les mêmes pour tout le monde, les névroses et les troubles du caractère sont si fréquents dans telle famille, si peu marqués dans telle autre, placée dans des conditions semblables. Si l'on inclinait à imputer à la seule névrose des parents les déviations ou l'arrêt de l'évolution psychique des enfants, on devrait trouver, dans une lignée de familles névrotiques, des enfants tout à fait sains quand les conditions familiales sont favorables. Ce n'est pas précisément le cas, et je serais porté à en voir la preuve dans ces enfants du petit énervé sur lesquels j'avais dit que je reviendrais. Ces enfants sont au nombre de quatre : deux filles et deux garçons, qui vérifient, par hasard, comme la lignée de leurs parents, la loi de la proportion mécanique des sexes. Leur père était pour eux un très gentil copain et leur mère une femme aussi « normale » qu'on peut la concevoir, d'humeur égale et enjouée, admirablement adaptée à son rôle de mère et de ménagère. C'étaient là des conditions idéales. Malgré cela, les enfants n'ont pas eu une évolution tout à fait normale. Les deux fils sont demeurés fixés à leur mère, se mariant sur le tard. L'un d'eux a eu beaucoup de mal à sortir de l'état de nourrisson où il se complaisait. Des deux filles, l'une est une grande hystérique, l'autre une jolie célibataire. Celle-ci s'est trouvée dans la situation de ce condamné à la pendaison à qui l'on avait laissé le choix de l'arbre où il devait être pendu : il n'en trouvait aucun à sa convenance. Ici, il est probable que la faiblesse du père a permis le renforcement de l'attachement à la mère, facteur constant de l'homosexualité.

On peut supposer que certaines virtualités psychiques sont transmissibles, de la même manière qu'un caractère dominant ou qu'un caractère récessif, par des gènes particuliers. L'idée d'un caractère dominant conditionnant les virtualités névrotiques peut se défendre, dans le cas de la famille décrite en dernier lieu, du fait de la remarquable ressemblance physique des descendants avec les deux aïeux, tout au long des quatre générations. Il est impossible de démontrer cette hérédité névrotique. Ce ne peut être qu'une simple infé-

rence. On aurait un commencement de preuve si la névrose y avait l'aspect d'un caractère lié au sexe. Tel n'est pas le cas dans cette famille. Cela n'ôte rien à la légitimité de l'hypothèse générale. Elle reçoit un commencement de vérification dans le cas de cette jeune homosexuelle dont, à vingt ans, la lèvre s'orne d'une moustache qui fait tout ensemble sa joie et son désespoir. La mère de cette jeune fille, ses grand'mères et arrière-grand'mères maternelles présentaient ce même caractère, et toutes trois apparaissent, à travers les dires de la malade, comme des homosexuelles sub-conscientes, teintées d'érotomanie. Dans le cas de cette famille, la disposition à une même forme de névrose apparaît liée à un caractère somatique héréditaire.

D'une manière générale et tout à fait théorique, on peut dire que tous les mécanismes héréditaires peuvent se rencontrer, ce qui ne facilite pas précisément l'étude de cette hérédité. Car il ne faut pas oublier que la fécondité de l'espèce humaine est trop faible pour permettre l'étude de l'hérédité, l'interprétation des lois mendéliennes ne pouvant se faire que sur un très grand nombre de descendants. Il faut nous y résigner : l'étude de l'hérédité mendélienne est quasi-impossible chez l'homme. Dès lors, nous devons nous borner à n'en dire, d'une façon toute théorique, que ce qui est strictement nécessaire pour donner à entendre que nous ne négligeons pas ce côté de la question ; il est impossible de préciser le rôle de l'hérédité dans les névroses familiales.

Soulignons cependant ceci, que les maladies héréditaires ayant le caractère d'une *anomalie dominante* (telles les malformations des membres, la neurofibromatose, certaines myopathies, certaines formes de diabète, etc.) se transmettent de telle façon que les descendants sains sont absolument sains, tandis que les descendants malades transmettent l'anomalie à tout ou partie de leurs descendants. Il n'est pas utile d'insister ici sur les diverses modalités possibles de transmission ; car si nous parlons volontiers d'hérédité de tendances, d'hérédité de constitution, ces vocables ne signifient rien de précis : c'est la seule chose dont nous soyons tout à fait sûr.

Ce que l'on est fondé à dire, c'est que certaines psychoses semblent se transmettre, soit comme un caractère dominant, soit comme un caractère récessif. Dans le premier cas, elles se transmettent à tout ou partie de la descendance ; dans le second cas, elles peuvent

demeurer à l'état latent pendant deux, trois générations ou plus, pour réapparaître à l'occasion d'un mariage avec un individu porteur du même gène récessif. C'est dans un mariage consanguin que cette rencontre a le plus de chances de se produire. De là l'idée, totalement dénuée de fondement en dehors de ce cas spécial, de la nocivité des mariages consanguins. En effet, des individus sains peuvent se reproduire indéfiniment entre eux sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour les individus ni pour l'espèce. Les millions de descendances obtenues expérimentalement par les généticiens chez de nombreuses espèces animales en sont un sûr garant.

Si donc des psychoses peuvent se transmettre dans les conditions que nous venons de dire, rien ne s'oppose à ce que nous admettions les mêmes possibilités de transmission pour les névroses. Pour ma part, tout en admettant ces possibilités et en leur accordant une responsabilité aussi étendue qu'on la voudra, je préfère m'en tenir aux mécanismes tangibles que la psychanalyse nous a révélés, et donc regarder, jusqu'à plus ample informé, les familles névrotiques comme des produits d'une éducation névrosante. Nous en avons autant de preuves que d'individus et de familles que nous explorons, tandis que nous n'avons aucune preuve scientifique rigoureuse de l'hérédité des névroses.

Je tiens à bien préciser : cela ne revient pas à nier tout rapport entre la constitution physique et les virtualités psychiques. Mais nous devons nous rappeler qu'en étudiant l'homme, nous étudions des phénotypes, et non pas, comme les généticiens, des génotypes. Chaque individu naît sans rien apporter que ses chromosomes, qui n'apprennent rien du tout, dit très justement M. Jean Rostand (1). C'est l'individu qui apprend, dès sa naissance, à se modeler sur les circonstances extérieures. Ces circonstances étant des plus variables, il y a autant de phénotypes que d'individus. Autrement dit, nous apprenons tout de nos rapports avec le milieu familial et avec le milieu social ; il n'en faut pas plus pour expliquer la part prépondérante de cette éducation dans la formation du psychisme. Peut-on concevoir ce que serait le psychisme de génotypes humains qui seraient sélectionnés comme des Drosophiles dans des bocaux ? Tout ce que l'on pourrait dire de plus sur l'hérédité des névroses

(1) Cf. Cuénot et Jean Rostand : *Introduction à la génétique*. Chez Tournier et Constans, Paris. Et E. Guyénot : *L'Hérédité*. Chez Doin, Paris.

serait, en l'état rudimentaire de nos connaissances génétiques sur l'espèce humaine, pur verbiage. Ainsi, restons-en-là et revenons aux faits tangibles.

IV. — Le rôle du surmoi paternel.

Nous avons vu jusqu'à présent des névroses familiales conditionnées par le complexe de virilité de la mère, avec ou sans l'appoint d'un père effacé, affligé d'un complexe de castration. Est-ce à dire que toutes les névroses familiales soient imputables à cette situation ? Bien loin de là. Nous connaissons nombre de cas où la situation inverse cause des désastres aussi difficilement réparables. Entendons par inverse une situation de famille où un père très sévère, distant, écrase de sa supériorité et de sa tyrannie une épouse effacée et pleurnicheuse. Entre les deux, la position des enfants est intenable.

Les effets de cette situation sont si bien connus que nous pouvons nous offrir, lors de la première rencontre avec un impuissant, fruit de ce couple mal apparié, le luxe de préciser, avant qu'il en ait parlé, les traits généraux du caractère de ses parents. Il s'en montre généralement fort surpris et se trouve volontiers porté à nous attribuer un don de double vue. On pourrait mettre ces familles en intégration : somme de : en haut, père à surmoi très sévère ; en bas, femme écrasée, triste, égale enfants homosexuels, avec agressivité plus ou moins incarcérée, souvent avec Œdipe complété.

Je voudrais pouvoir citer, à l'appui de ce fait général, le cas d'un homosexuel manifeste en cours de traitement. Il donnerait de cette intégration une démonstration émouvante. Il m'est malheureusement interdit de faire des allusions trop précises à cette famille. La seule chose que j'en puisse dire, c'est que le père, le grand-père et l'arrière-grand-père paternels étaient regardés comme des fous, tant ils se faisaient de la vie une conception atroce. Leur surmoi féroce, transmis de père en fils, a abouti, à la quatrième génération, à une déviation des pulsions normales qui s'avère tout ensemble un acte de désespoir et de révolte.

Je tiens à faire ici une remarque qui me paraît importante. C'est que, dans ce cas, l'enfant, déçu par sa mère, déçu de même, et, de plus, terrorisé par son père, régresse à la forme enfantine de pensée égocentrique, ne parvient plus à dissocier ses sentiments (cela apparaît en clair dans la politesse tout ensemble obséquieuse et

agressive du malade), se réfugie dans son autisme et prend ainsi une *attitude* schizophrène qui peut en imposer pour une vraie schizophrénie. Inutile de dire, n'est-ce pas, quelle somme de souffrances représente une attitude pareille.

Il n'est nullement nécessaire que le père soit un énergumène pour aboutir à ce résultat. Il suffit qu'il se fasse de la gravité de la vie une idée quasi-divine. Un père ennuyeux, tâtillon, qui apporte dans tous les actes de la vie la minutie d'un tabellion de village, ne s'accordant jamais aucun délassement ; dont le conformisme étouffe toute spontanéité chez les enfants et chez leur mère ; dégoulinant de blâmes, de sentences morales, et n'entendant pas la plaisanterie ; rempli de petites manières ridicules et d'obsessions : un père de ce genre châtre ses fils à des degrés divers. L'un est un impuissant sexuel dont toute la libido est incarcérée ; régressé à l'état de nourrisson, il tient à demeurer nourrisson. Toutes ses pauvres aspirations à vivre sa vie s'arrêtent à un « à quoi bon » désespéré et à une lutte perpétuelle entre la masturbation à laquelle il succombe et les nombreux rituels pour la conjurer. L'autre oppose à cette morale rigide un pénis non moins rigide, n'ayant pas renoncé d'emblée à sa virilité. Il a une vie sexuelle assez mouvementée, mais il est inapte à gagner sa vie ; ou bien, quand il gagne quelque argent, il est incapable de le conserver. Il proteste contre les sordides économies de son père par d'éblouissantes prodigalités. Le troisième fait une carrière à peu près normale, encore que fort timide. Tous trois sont d'une agressivité sans mesure, manifestée chez l'un par des obsessions et une politesse excessive, chez le second par la véhémence de ce qu'il appelle ses « coups de gueule » et un esprit de contradiction poussé à un degré tel qu'il se ménage toujours, dans les discussions, une porte de sortie pour le cas où, par malheur, son interlocuteur risquerait d'être d'accord avec lui ; chez le troisième par une ironie au picrate de soude. Tous trois ont bien du mal à se tirer d'affaire, bien qu'ornés de tous les dons. Tous trois sont des obsédés, comme leur père.

On peut voir cette même castration dans les cas où les parents se sont séparés alors que les enfants étaient en bas-âge. J'ai en traitement un impuissant anxieux dont le père, homme fort doux, très aimant, bon garçon jovial, a gaspillé son avoir au jeu. Alors que son petit garçon nageait en plein complexe œdipien, à l'âge de cinq ans, sa mère, ne pouvant continuer à entretenir son guilleret

parieur, se sépara de lui (elle était fort probablement frigide). Résultat : une névrose d'angoisse chez l'enfant, de fortes tendances homosexuelles tout à fait ignorées, un désir constant de rétablir la trinité, une agressivité inconsciente contre sa mère. A la mort de celle-ci, il tombe dans une dépression anxieuse très grave, avec tentatives de suicide. Peu avant la mort de sa mère, il a épousé une femme virile sur laquelle il a transféré les sentiments hostiles à l'égard de sa mère, tout en lui abandonnant les rênes du gouvernement. Je ne connais pas sa fillette. A travers les dires du malade on la voit très inhibée, travaillant irrégulièrement à l'école, et assez malingre physiquement. Espérons que la guérison du père, puis le traitement de la mère, mettront le point final à cette lignée de névroses.

Il est un aspect des névroses produites en réaction contre un père sursévère qu'il importe de mettre en relief : c'est la remarquable constance de l'homosexualité, soit entièrement refoulée, soit manifeste, des descendants.

Cette homosexualité ne se traduit pas de la même façon chez la fille et chez le garçon. Chez ce dernier, elle prend tous les aspects de l'impuissance sexuelle, de l'état anorgastique à la pédérastie, en passant par la masturbation prolongée jusque dans l'âge adulte et par les diverses défaillances on inhibitions sexuelles que nous embrassons dans le terme d'impuissance. Chez la fille, cette homosexualité va de pair avec une révolte et un désir de vengeance contre le père sévère. Le complexe de virilité peut alors atteindre une intensité monstrueuse. Les femmes de ce genre châtrent en rêve les hommes par tombereaux entiers, elles amoncellent symboliquement des pénis larmoyants, arrachés de leurs orbites, elles s'attribuent un vagin denté dans lequel l'analyste, travesti en gynécologue à grand sarreau, perd le doigt du milieu en faisant son examen.

Je voudrais aussi souligner brièvement le remarquable pouvoir agglutinant de ces sortes de névroses féminines. On voit graviter autour de ces femmes virilisées tout un cénacle de Minerves (notamment dans les milieux intellectuels), homosexuelles plus ou moins conscientes qui forment une véritable famille névrotique, unie par la jalousie, mais aussi par les substantiels avantages que lui procure la situation matérielle de la fécondatrice. Unie bien souvent aussi par le souvenir amer de leurs drames conjugaux.

Quand l'enfant, notamment le garçon, n'a pas connu son père dans les premières années de sa vie et a été entièrement livré aux soins féminins, les choses se passent de la même façon. Et le résultat est encore identique, non sans quelques nuances, quand le père disparaît ou s'éloigne alors que l'enfant est engagé dans le complexe œdipien. Dans les deux cas, le violent attachement érotique du garçon à la mère qui le soigne est encore renforcé par le fait de l'absence de son père ou par son effacement.

Freud a précisément expliqué, dans « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » (1), l'homosexualité du génial artiste par le fait qu'il n'a connu son père que tardivement. Il en concluait : « Il semblerait presque que la présence d'un père énergique assurât au fils le choix correct d'un objet de sexe opposé. » En ce cas, surtout si la mère est virile, la sexualité subit un étiolement décisif, qui se traduit par une certaine impuissance et des tendances homosexuelles à des degrés divers. Je n'insiste pas sur ce cas. Tout le monde le connaît.

Dans l'autre occurence, c'est-à-dire quand le père disparaît tandis que l'enfant est dans son complexe œdipien, la fixation érotique à sa mère est aussi renforcée, mais avec une forte ambivalence, parce que la disparition du père crée de l'angoisse, l'enfant se trouvant réaliser son complexe œdipien alors que la culpabilité née du complexe était déjà développée.

C'est à cette situation que n'a pu faire face le malade dont il a été question un peu plus haut, et dont l'inhibition anxieuse était incompatible avec une activité normale. Appelons ce malade Petit, pour pouvoir le rappeler tout à l'heure.

La seule ressource devant le danger de la castration, nous la connaissons bien : c'est la régression à des phases de plus en plus primitives de la libido. Quand le père est d'une sévérité anormale, le renforcement de l'attachement érotique à la mère ne se peut faire qu'au prix d'une régression au sein maternel. Ce mécanisme apparaît en clair dans le rêve d'un homosexuel manifeste qui voyait, dans une très belle pièce bizarrement tapissée de gazon vert, des meubles de forme étrange et se faufilait, nu, dans une commode ventrue où il se trouvait fort à l'étroit. La présence de sa mère dans la pièce, d'un homme redoutable à l'entrée, ne laisse aucun doute

(1) Trad. de Mme Marie Bonaparte, *N. R. F.*, Paris.

sur la signification du rêve. La libido demeure cependant accrochée en partie à la phase phallique, puisque l'activité homosexuelle est possible. Mais, dans l'ensemble, la fixation à la mère prend un aspect nettement prégénital, avec prédominance de l'érotisme oral.

Quand le père est inconnu de l'enfant durant ses premières années, nous tombons dans le cas de Léonard de Vinci.

Quand il disparaît ou s'efface au cours du complexe œdipien, l'angoisse est aggravée, et il y a bien des chances pour que le complexe d'Œdipe soit complété, si la mère est virile. C'est le cas du susnommé Petit. Chez lui, les conditions étaient particulièrement difficiles, car un peu avant l'âge de cinq ans, sa mère, lasse de voir son mari dilapider tout l'avoir en paris frénétiques, le somme de s'en aller. Le ménage se sépare, mais ne divorce pas.

Ce malade n'est en analyse que depuis quatre mois. Durant les deux premiers mois, il n'a parlé absolument de rien d'autre que de ses malaises : épreintes, maux de tête, sensation de vide, vertiges, insomnie, angoisse, adynamie. A partir de la ceinture, il ne sentait plus son corps et ses jambes ne le portaient plus. Son inhibition était telle qu'il lui fallait plusieurs minutes pour enlever son manteau. Toute son activité somatique était freinée. Il avait naturellement dissipé ses économies en allant de médecins en guérisseurs, d'hypnotiseurs en rééducateurs des sens et en dispensateurs (à haut prix) des « sérums scientifiques les plus récents appliqués par le médecin lui-même ». En fait, il s'opposait anxieusement à sa guérison et avait une attitude franchement négative.

Cela se comprend : pour rien au monde, il ne devait savoir comment il se faisait que, dans des rêves qui se répétaient à tout instant, sous des formes stéréotypées, il commençât une promenade avec sa femme et la terminât avec sa mère ; qu'il pût, dans un paysage idyllique, prendre un bain de rivière avec sa femme et s'apercevoir que l'image de sa mère se substituait à celle de sa femme.

Sa mère était morte d'un cancer de l'utérus. Il l'avait soignée avec un dévouement extraordinaire, s'infligeant deux fois par jour un trajet très long pour aller lui faire lui-même ses piqûres de morphine. (Dans la suite, il se fit aussi des piqûres de morphine et de pantopon, pour des raisons qui n'ont pas encore été abordées.) Il ne devait pour rien au monde savoir qu'il n'avait pas eu pour elle des sentiments sans mélange, qu'il lui en voulait inconsciemment d'avoir éloigné son père. Son complexe d'Œdipe a joué sur les deux

tableaux, avec une forte ambivalence pour ses deux parents. Aussi cherchait-il à renouer avec son père, allant le voir, tout d'abord clandestinement, puis ouvertement, fort bien accueilli par la femme avec laquelle il vivait maritalement, et à qui il témoignait d'autant plus d'affection que, sur le plan homosexuel, il la détestait.

On ne peut qu'entrevoir pour le moment comment tout cela joue, l'analyse n'en étant qu'à ses débuts. Ce qui est clair, c'est que son ambivalence affective comportait une charge agressive énorme, puisqu'à la mort de sa mère il tombe dans une dépression anxieuse de couleur nettement hypochondriaque. Il ne peut échapper à son angoisse que par une tentative de retour à sa mère et donc fait le plongeon dans la Seine du haut d'un pont (1). Miraculeusement repêché, il renonce momentanément à sa tentative, qui l'avait efficacement déchargé. Il se borne à se détruire par des symptômes corporels variés qui vont en s'aggravant. Par une guigne vraiment diabolique, peu d'années après cette tentative de suicide, il provoque deux morts accidentelles qui équivalent pour lui à tuer et son père et sa mère.

Il avait été tout à fait étranger au premier accident. Il bricolait alors dans un garage où on l'avait accepté par compassion, et conduisait parfois des voitures. A un croisement de rue, dans Paris, un chauffard venant à toute vitesse sur sa droite accroche l'arrière de sa voiture sans qu'il eût eu le temps de se rendre compte de rien, et l'envoie violemment contre un candélabre. Celui-ci se rompt, sa lanterne va coiffer, sur le trottoir, une vieille femme qui tout aussitôt rendit l'âme. Il fut naturellement acquitté, indemnisé et momentanément apaisé par les blessures et la commotion qu'il avait reçues, et par la peine que l'on prit, à l'hôpital, de calmer ses scrupules.

L'autre victime était un mutilé de guerre, trépané, beaucoup plus âgé que lui, qui faisait des scènes violentes dans son ménage, ainsi qu'il arrive aux trépanés. Ils habitaient sur le même palier. Un jour, entendant des cris d'épouvante et des appels au secours, il enfonce la porte de ses voisins. La femme du mutilé manque de le renver-

(1) Dans ses rêves, sa mère était en effet symbolisée par la Seine. Mais la noyade représentait aussi le mode de disparition qu'il avait souhaité pour son père : lors d'une inondation, il avait vu, tout petit, son père avec de l'eau jusqu'au ventre et il avait pensé : s'il se noyait, ce qui, dans sa pensée magique, équivalait à le faire disparaître.

ser en s'enfuyant devant son mari qui lui lardait la nuque de coups de rasoir. Il saisit par les poignets le malheureux déchaîné, sans voir qu'il tenait un rasoir. Il le maîtrise, le calme, et s'aperçoit tout à coup qu'il saigne. Il a deux doigts très entamés par un coup de rasoir qu'il n'a pas senti, dans l'émotion de la lutte. Il rentre chez lui, lave ses plaies, les panse et se sent subitement pris d'une fureur assassine à la vue de sa main sanglante (de sa castration). Il s'empare d'une chaise pour aller assommer l'énergumène, sort sur le palier et bute sur le corps du malheureux, mutilé d'une façon décisive : n'ayant pas pu couper la tête à sa femme, il s'était tranché la gorge. Son angoisse, à raison de l'intention assassine qu'il avait eue, devenait ainsi intolérable, s'ajoutant à la culpabilité inconsciente née de la joie qu'il avait eue, enfant, de voir son père s'en aller, mais aussi de la déception qu'il avait eue de ce départ. Il en voulait inconsciemment beaucoup à son père de l'avoir quitté.

Je n'en sais pas assez sur la période antérieure au départ du père pour être à même d'élucider les mécanismes très complexes qui ont abouti, chez ce malade si intéressant, à ce double complexe d'Œdipe et à un état hypochondriaque. Je signale en passant que le seul fait d'avoir mis au jour l'homosexualité en analysant le transfert homosexuel a fait jaillir l'ambivalence envers sa mère et les raisons de son mariage avec une femme virile devant laquelle il se diminue par la maladie. D'une part il recherche ainsi des soins maternels et des cajoleries ; d'autre part la sollicitude de sa femme le met en fureur. Ainsi en était-il avec sa mère, qui restreignait ses jeux, le gardait dans ses jupons, barrant constamment la route à ses intrépidités. Son ambivalence était arrivée à un tel degré qu'il passait des journées entières sur une chaise, au milieu d'une chambre, à se délecter de sa souffrance, Ses rares rapports sexuels avec sa femme le laissaient brisé, anéanti, mécontent et, souventes fois, plein de rage contre son pénis qui ne se résorbait pas assez vite dans son prépuce, à son gré. Il lui arrivait de le frapper avec colère (1).

La mise au jour de l'homosexualité et de l'ambivalence envers sa mère et envers sa femme ont opéré une métamorphose. Son entourage ne le reconnaît déjà plus. Il vient maintenant à bicyclette aux séances, dort très bien et a augmenté de cinq kilos. En outre, les rap-

(1) Il rêvait tout ouvertement qu'il perdait ses organes ; il les ramassait à terre, cherchait à les remettre. Mais « ça ne tenait pas ».

ports familiaux, fort tendus, sont devenus plus confortables. Plus de disputes ni de bouderies. (Il ne me paraît pas déplacé, dans nos dissertations théoriques, de faire, à l'usage de ceux qui ont tendance à nous regarder comme des pourfendeurs de cheveux en quatre, de discrètes allusions aux effets thérapeutiques des explications que nous donnons à nos malades.)

V. — La névrose familiale.

Nous voici revenus à nos prémisses. En débutant, je disais, sous une forme apparemment paradoxale, que la famille névrotique c'est la famille tout court. Corollaire : la névrose familiale, c'est la névrose tout court. Cette manière de voir n'exclut nullement la possibilité d'une adaptation complète de certaines familles à la vie sociale. On voit nombre de familles où les enfants sont fort libres envers leurs parents. On les destine, ou ils se destinent par inclination, à une carrière déterminée, font leur apprentissage ou leurs études dans ce but, se traçant une ligne de conduite et la suivant jusqu'au bout sans bavures. Ils abordent dans les temps normaux la situation à laquelle ils aspiraient et font leur carrière sans accrocs, sans bruit, qui brillamment, qui dans une médiocrité plus au moins dorée. Ils se marient, ont des enfants, les élèvent comme ils l'ont été, et puis les générations se suivent sans histoire, jusqu'au jour où une grave névrose éclate accidentellement à la suite d'un traumatisme psychique important. Commence alors une suite de familles qui sont à proprement parler névrotiques.

A ne regarder que le comportement social, on peut donc dire qu'il y a des familles vraiment bien adaptées, susceptibles d'être opposées à des familles névrotiques. A scruter de plus près ces modèles pour bibliothèque rose, on y découvre, à des degrés divers, les mêmes difficultés que dans les familles névrotiques. Simple question de degré.

Si donc la névrose familiale est la névrose tout court, quoi dire de ses causes ? Ce sont celles-là mêmes qui engendrent les névroses individuelles, celles-ci étant fonction du milieu familial et social. Impossible, dès lors, de faire la synthèse, du moins pour le moment. Impossible non plus de tout embrasser : à vouloir tout dire on finit par ne rien dire du tout. On peut évidemment comprendre toutes les névroses dans un seul concept en disant : il n'y a pas de névroses

individuelles, il n'y a que des névroses familiales. Il est d'ailleurs tout à fait impropre de dire : la névrose familiale. Il est plus juste de dire : les névroses familiales, parce qu'il y a autant de névroses que de familles, tout de même qu'il y a autant de cancers que de cancéreux.

Dès lors, il est difficile de mettre en relief des mécanismes généraux qui puissent perpétuer, de génération en génération, les conflits fauteurs de névroses chez les individus. Ces mécanismes collectifs se confondent avec ceux qui nous sont déjà connus. Ils ne sont que la somme des interréactions individuelles. Ainsi, un complexe d'Œdipe positif chez un petit garçon peut être renforcé par un complexe identique, mais renversé, jouant de la mère à l'enfant. Cette situation est des plus fréquentes. Toutes les fois que dans une famille un des parents ne cesse de répéter à ses enfants qu'il ne fait aucune distinction entre eux, qu'il a pour tous même poids et même mesure, on peut être sûr qu'il se défend contre une préférence qui n'échappe à personne. La moindre partialité est ressentie par l'enfant lésé comme une injustice sans nom.

J'ai vu, au cours d'une analyse de troubles du caractère chez une jeune femme de ving-sept ans, éclater une névrose paranoïaque épisodique, avec des revendications spasmodiques d'une indicible véhémence. Ce n'était que l'abréaction d'une jalousie forcenée à l'égard d'un jeune frère, né deux ans après elle, que ses parents, à l'entendre, ne cessaient d'avantager, l'admirant, lui accordant toutes sortes de faveurs qui prenaient à ses yeux des dimensions démesurées, parce que tout cela s'accrochait à son complexe de virilité. L'interprétation d'un rêve opportunément survenu mit toutes choses en place, à un moment où je commençais à me demander avec inquiétude quand cette rancune allait s'épuiser, tant il semblait que la malade ne pût jamais toucher le fond de son malheur. Elle se gargarisait d'illusoires déceptions actuelles, comme si elle eût eu droit même à toute sa souffrance et qu'elle n'en voulût rien perdre.

Il apparut par la suite qu'elle avait été très choyée, elle aussi, par ses parents. Un rêve dans lequel elle avait ficelé son frère, le tenant rageusement à sa merci par son robinet, donnait l'explication de ces revendications.

Cela est de nature à rassurer les parents soucieux d'épargner de

graves conflits à leurs enfants : quoi qu'ils fassent, ils feront mal, ils seront nuisibles. C'est dans la nature des choses.

Je ne termine pas sur cette conclusion, qui n'est ni optimiste ni pessimiste ; elle n'a que la valeur d'une constatation objective. Mais il ne suffit pas de constater, nous pouvons ambitionner davantage, parce que nous savons qu'il y a des degrés dans le mal.

Il ressort des divers exemples donnés ici qu'une des causes les plus fréquentes et les plus graves de névroses familiales est la frigidité de la femme, en rapport avec son complexe de virilité. Je n'éprouve aucune gêne à renvoyer, sur ce point, à la lecture de l'étude, bien faite dans le détail, de MM. Hitschmann et Bergler (1) sur la frigidité de la femme.

C'est le refus de la féminité qui a, je le crois très fortement, les plus graves conséquences sociales. Ce refus affecte toutes sortes d'aspects, depuis celui de la femme révoltée, qui se dit féministe et n'est, selon l'heureuse expression de Pichon, qu'une hoministe, singeant l'homme, cherchant à le supplanter dans tous les domaines et inculquant aux autres femmes le mépris de l'homme, jusqu'à celui de la femme masochiste, effacée, tendre, dévouée aux soins du ménage, mais frigide, qui châtre ses enfants par une tendresse excessive et qui développe chez eux la culpabilité. La prédilection de ces femmes pour des hommes non virils favorise les ménages mal appariés, désastre pour les enfants.

L'inacceptation de la virilité, chez l'homme, a des conséquences qui me paraissent moins graves. Par contre, la sévérité excessive des pères est une source de névroses aussi graves que celles qui sont engendrées par la virilité des mères.

Les mécanismes qui jouent dans la genèse des névroses nées de ces couples mal appariés sont ceux qui conditionnent le complexe de castration, l'impuissance masculine, la frigidité féminine et l'homosexualité qui va de pair avec l'une et l'autre.

Il faut avoir analysé un père et une mère névrosés, ainsi que l'un ou l'autre des enfants, pour disséquer minutieusement les mécanismes névrotiques réciproques. Je n'ai jamais eu la chance, jusqu'ici, de faire une analyse familiale de ce genre.

(1) Traduit de l'allemand. *Revue française de psychanalyse*. Tome VIII, n° 2, 1935. Chez Denoël et Steele, Paris.

Il est un aspect général des névroses familiales qu'il convient encore d'examiner : c'est celui qui est en rapport avec la confession.

VI. — Y a-t-il des névroses catholiques, des névroses protestantes, des névroses juives ?

Voici un domaine où l'on ne doit pénétrer que sur la pointe des pieds, afin de ne déranger personne, et oint de toutes les saintes huiles. Il n'a jamais, que je sache, été ouvertement abordé. Nous avons tous une opinion sur l'aspect des névroses en rapport avec la latitude, la longitude et avec la couleur de la peau. Nous ne nous privons pas de la formuler. Nous avons aussi, par devers nous, des idées sur leurs rapports avec la morale religieuse, et cependant nous n'abordons jamais publiquement ce domaine, demeuré quasi tabou jusqu'ici. Nous avons sans doute pour cela de fortes raisons, plus ou moins obscures. Aussi ne m'aventurerai-je pas à les rechercher, parce que ce n'est pas là le problème essentiel.

Dire névroses catholiques, névroses protestantes, névroses juives implique déjà l'idée de modes réactionnels différents aux contraintes sociales, selon la forme de la religion dominante. On objectera tout de suite, bien sûr, que les formes des névroses n'ont rien à voir avec les religions : les mécanismes qui les engendrent (les névroses, s'entend) sont identiques, et, les mêmes causes produisant les mêmes effets, une névrose obsessionnelle ou une névrose d'angoisse est toujours semblable à elle-même, que le sujet soit mahométan, boudhiste ou anabaptiste.

Je dirai tout nettement que si cette manière de voir est indiscutable en son principe, elle me paraît cependant un peu simpliste, parce qu'elle ne tient compte que des mécanismes, en négligeant le contenu. Si l'ethnologie nous apprend que l'universalité du complexe œdipien entraîne l'universalité du complexe de castration, elle nous apprend aussi qu'il y a de grandes différences entre les manifestations de ce dernier complexe. Ces différences sont non seulement quantitatives, elles sont aussi qualitatives.

Il apparaît évident que, si nous comparons entre eux des névrosés appartenant à des confessions différentes, nous ne discernons que des mécanismes identiques. C'est pour cette raison que nous sommes portés à mettre, du point de vue psychanalytique, toutes les

religions sur le même plan. Cependant, il existe des différences portant sur les contenus et la structure de ces névroses. Une obsédée juive ou protestante ne se présente pas tout à fait de la même façon ni n'aborde l'examen de son obsession dans le même esprit qu'une obsédée catholique.

Au surplus, il ne s'agit pas ici de rechercher des différences individuelles, il s'agit de rechercher si l'aspect des névroses familiales varie avec la confession dominante, et comment on peut expliquer ces variations dans les attitudes. J'insiste sur cette condition de dominante. On voit, en effet, le surmoi protestant dominer, en Suisse, l'élément catholique en minorité. (Il est d'ailleurs assez fort pour ne pas se laisser entamer, en France, par une ambiance catholique majoritaire. C'est pour cette raison que, même dans les familles areligieuses, on reconnaît l'empreinte de la confession ambiante.)

Je m'attaque ici à un sujet dont je ne sous-estime pas la difficulté. Il est facile de glisser, de la notion des névroses familiales, à celle de la névrose universelle, et, de là, à des considérations générales un peu en dehors du terrain médical.

J'ajouterai que je n'ai pas l'ambition de rien prouver. Bien que la forme donnée au titre de ce chapitre ait un petit air péremptoire, je ne l'ai transcrit qu'avec hésitation, parce que je sais bien qu'il n'y a pas de névroses spécifiquement juives ou catholiques. J'en abandonne la responsabilité aux bruits qui courent. Ces bruits sont des faits, et aucun fait ne peut nous paraître indifférent, ni indigne de notre examen. Nous voyons en effet de plus en plus souvent, sous la plume d'écrivains divers, revenir les termes de « névrose juive », de « névrose protestante », d' « inhibition protestante ». Ces termes mêmes prouvent que beaucoup de gens sont sensibles à des différences de comportement qu'ils mettent en rapport avec la confession, et que ces comportements ne semblent pas traduire une adaptation parfaite à la vie sociale.

Il y a donc, aux yeux d'observateurs non médecins, des comportements collectifs mal adaptés aux échanges sociaux, et l'opinion courante, dans les milieux cultivés, est que ces inadaptations ont un caractère névrotique. Il faudrait, pour préciser tout cela, disposer de statistiques nombreuses et de plus de renseignements circonstanciés que nous n'en possédons sur les névroses familiales. On

peut toujours essayer de poser correctement les données du problème. Ce n'est pas interdit, pourvu qu'on les pose correctement. Mon ambition ne va pas plus loin.

Nous connaissons le rôle décisif du surmoi névrotique dans la répression des pulsions. Ce surmoi, introjection du surmoi parental, est d'autant plus sévère que les parents sont aussi plus sévères, encore qu'il puisse l'être, pour des raisons que nous connaissons bien, même si les parents sont très indulgents. Le surmoi des parents est à son tour conditionné par le surmoi collectif, dont la divinité n'est que l'introjection. L'attitude d'une collectivité envers Dieu-le-Père varie ainsi dans une sensible mesure, selon la sévérité des contraintes sociales.

Ne chicanons pas sur la question de savoir lequel des deux a commencé. Bornons-nous à constater que le surmoi collectif se fait plus pesant ou plus indulgent selon les époques ou les pays, tandis que la divinité se fait, parallèlement, plus redoutable ou plus humaine. « On prétend que Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu », disait le vieux grigou de Ferney.

Cela ne joue peut-être pas un rôle bien important chez l'enfant, dont la névrose est constituée, sur la base du complexe d'Œdipe, bien avant qu'il ait la moindre aptitude à introjeter Dieu-le-Père. Mais cela joue un très grand rôle chez l'adulte, sur le surmoi duquel l'enfant conforme son propre surmoi. Et cela acquiert une réelle importance, déjà au cours de la période de latence probablement, en allégeant ou en aggravant la culpabilité.

On discerne nettement, dans chacune des religions catholique, protestante et juive, des conditions particulières qui ne sont pas indifférentes quant à l'attitude devant la culpabilité née du complexe d'Œdipe et des pulsions sexuelles.

Pour le catholique, Dieu-le-Père, autant que j'en puisse juger, est en somme assez inexistant. C'est son fils qu'il adore, beaucoup plus proche de lui et plus fraternel. C'est pour la fille un privilège inestimable de pouvoir ainsi sublimer en partie son complexe œdipien dans l'adoration du Christ, tandis que le fils peut sublimer son attachement incestueux à sa mère dans la vénération de la Sainte Mère. Ce disant, je ne fais que généraliser des faits analytiques observés chez des patients catholiques.

Et puis, il y a la confession. De l'avis de quelques prêtres et docteurs en théologie de mes amis, elle est trop souvent inefficace et

même nuisible, parce que les confesseurs, disent-ils, appliquent les préceptes très indulgents, très humains, largement compréhensifs de la *bona mater ecclesia* à travers un surmoi rigoureux et beaucoup trop souvent névrotique, de sorte qu'ils sont mal armés pour protéger le pécheur contre les exigences tyranniques de son propre surmoi. Je pense que ces prêtres sont un peu trop sévères. Ils négligent la résistance névrotique à la libération, celle-là même contre laquelle nous devons lutter tout au long de l'analyse. Cette résistance fait que, bien souvent, plus le pénitent se confesse, moins il se confesse. Ainsi s'accusera-t-il à réitérées fois d'avoir péché contre le sixième commandement, sans préciser ni les faits matériels, ni surtout les fantasmes utilisés dans les débauches solitaires. La confession n'aura aucune efficience.

Et ces prêtres oublient aussi qu'un seul fait importe, au fond : c'est que les choses soient mises à leur place. La confession tend constamment vers ce but. L'enfant y apprend de bonne heure qu'il y a une hiérarchie des péchés et une hiérarchie des sanctions. La justice rétributive qui en découle fait que le catholique peut rester accroché toute sa vie au réalisme moral de l'enfant, qui lui fait solder au plus bas prix les peccadilles et à un prix plus élevé les péchés plus importants. Ainsi, la culpabilité ne s'accumule pas, et il est loisible de prendre, sans de graves inconvénients, de petits détours avec soi-même. Aussi les catholiques sont-ils, en général, très ouverts. Quant il leur arrive de mentir, ils mentent franchement et sciemment. Le protestant, lui, ment par ignorance de ses propres mobiles.

Le protestant ne jouit pas de ces privilèges. Chez lui, pas d'hiérarchie des péchés, pas de confession ni donc d'hiérarchie des sanctions. Une censure autonome devant Le PÉCHÉ, quel qu'il soit L'accumulation de la culpabilité fait qu'il est obligé de diviniser le refoulement. Cette divinisation du refoulement ne va pas sans de graves inconvénients. Elle développe à un haut degré le masochisme, le sentiment d'indignité et de moindre valeur, et réprime l'agressivité. Il en résulte une forme de pensée scrupuleuse, disons le mot : obsessionnelle, qui a certes son haut prix dans les rapports sociaux. Mais il en résulte aussi, à raison de l'agressivité refoulée, une très forte inhibition et l'impossibilité de se raconter, même et surtout à soi-même, avec sincérité. Le pécheur protestant est hermétique et pharisien. Il ne manifeste son agressivité que par abstention ou par

son esprit caustique. La divinisation de son refoulement lui permet de pécher en état de grâce. D'une réunion du Consistoire, il passera avec la même ferveur à une fructueuse opération de traite des blanches. (Ceci n'est pas une vue de l'esprit, c'est un exemple vécu.) Son inépuisable sentiment de culpabilité le fait se répandre dans de multiples activités altruistes :

> Aux petits des oiseaux il donne la pâture
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

J'ai l'impression, autant que je puisse me fonder sur ma seule expérience clinique, que les névroses des protestants sont caractérisées par une structure obsessionnelle. Je dirai même que cette structure est caractéristique de l'attitude protestante en général.

Cette attitude ressemble beaucoup à celle des Juifs, avec des différences assez marquées dans le détail. (Encore un coup, ce sont là des généralités étayées plus sur des impressions que sur des statistiques. Si l'on examine des collectivités isolément, il est aisé de voir qu'en Allemagne, par exemple, ce sont les catholiques, en minorité, qui font figure de protestants, et que, dans certains centres catholiques, on a l'impression d'être baigné dans un calvinisme renforcé. J'ignore le pourquoi et le comment de ces nuances et me borne à les souligner. Ce sont des éléments dont il faut tenir compte dans l'appréciation des coloris des névroses.)

Chez les Juifs, le complexe de castration né du complexe d'Œdipe prend une gravité particulière du fait de la circoncision rituelle, ressentie dans le psychisme comme une castration effective. Nous savons les traces profondes que laisse à tous les âges ce trauma, semence d'un grave sentiment d'infériorité. En outre, et quelles que soient les réticences de ceux qui abordent ce sujet, il faut bien dire que toute l'histoire du judéo-christianisme, puis du judaïsme, montre une suite rarement interrompue de persécutions ou de demi-tolérances. Le sentiment d'infériorité en est aggravé dans une mesure dont nous pouvons tous témoigner, d'après les traitements que nous faisons. Le sentiment si pesant de cette persécution millénaire fait que le complexe d'infériorité prend, dans les névroses des Juifs, une coloration anxieuse particulière. Cette angoisse n'est pas de même qualité que celle créée, chez le catholique, par la néfaste croyance en l'enfer. Je ne suis malheureusement pas en mesure de montrer, par des faits psychanalytiques précis, le rôle de cette dif-

férence dans la structure des névroses familiales. L'angoisse liée à la crainte de l'enfer ressemble évidemment beaucoup à celle du Juif devant un Javeh vindicatif et impitoyable. Pourtant, le Juif compose avec ce Javeh, image terrorisante du surmoi paternel, par un pharisaïsme qu'il a en commun avec le protestant, non avec le catholique.

En revanche, il est d'autres faits sur lesquels nous avons des renseignements précis intéressant la généralité. Ces faits sont relatifs à l'attitude respective du père et de la mère envers les enfants. Afin de ne pas me limiter à ma seule expérience, beaucoup trop restreinte dans un domaine où il faudrait des données statistiques innombrables, j'ai interrogé diverses personnalités juives, très cultivées, et des psychanalystes. Toutes ces personnes ont été d'accord pour dire que, dans l'ensemble, compte tenu des différences de traitement que l'on observe, d'une famille à l'autre, dans tout l'Occident, le père est en général sévère, surtout chez les Juifs pratiquants, et la mère très démonstrative. Cette sévérité du père, ou au contraire son excessive douceur, expliquerait la si grande fréquence des troubles de la puissance chez les Juifs et la difficulté que l'on éprouve à les faire renoncer à leur castration.

L'agressivité refoulée leur confère aussi une forme de pensée obsessionnelle, comme chez les protestants. Mais cette agressivité est surtout dirigée contre eux-mêmes. L'habitude de rire de soi, de se tourner en bourrique, de moquer ses propres travers, en bref de se prendre pour cible de sa propre agressivité, est spéciale aux Juifs.

Cette attitude est remarquablement illustrée par les savoureuses « histoires juives », dont le tour elliptique est spécifiquement juif, ou par les films de Charlot, par exemple. La donnée de ces films précise mieux que n'importe quelle dissertation théorique la forme particulière des névroses juives et le retournement du sadisme refoulé en masochisme. Charlot est sur le trimard, crevant la faim, repoussé de partout. Il trouve une situation inespérée, s'éprend d'une femme. Survient un rival qui lui prend sa femme, le bafoue et l'humilie. Et Charlot reste seul, assis sur ses hardes, au milieu de la piste du cirque évanoui. Et puis il repart vers de nouveaux avatars avec un courage moral inoxydable, qui ressemble au masochisme comme deux gouttes d'eau se ressemblent.

La libération de l'agressivité par cette soupape de sûreté, proba-

blement aussi le fait que les mères juives sont moins retenues que les mères protestantes dans leurs démonstrations de tendresse envers leurs enfants, et enfin les habitudes de négoce sur la place publique dans les communautés font qu'à névrose égale le Juif est, dans la généralité des cas, beaucoup moins inhibé que le protestant dans ses rapports avec l'extérieur. Le Juif vit beaucoup au dehors. Le Juif participe.

Le protestant, plus fixé à sa mère, souvent d'une façon négative et agressive, à raison des déceptions qu'elle lui a causées dans son attente de la tendresse, demeure par là même fixé à la maison, symbole maternel. Il ne la quitte qu'à regret, en demandant la permission.

Cela est si vrai qu'on en voit la vérification dans telles familles où trois, quatre, cinq frères sont demeurés célibataires, rivés l'un à l'autre homosexuellement et à leur mère castatrice par une haine très refoulée, magma de névrosés vivant ou vivotant sur le patrimoine exploité en commun, et réussissant plus ou moins bien — souvent de façon heureuse — à sublimer cette situation dans des activités accessoires désintéressées. La sollicitude que, dans les pays protestants, on porte aux petits oiseaux, l'attrait qu'y exercent la botanique et les sciences naturelles en général, procèdent en droite ligne de la sublimation du sadisme et des curiosités sexuelles de l'enfance, réprimées non pas tant par des blâmes que par des silences accablés qui équivalent à un retrait de la tendresse.

On ne peut guère établir de comparaisons entre les comportements paternels dans les différentes confessions. Il y a partout des pères trop sévères et des pères trop doux. Si paradoxal que cela paraisse au profane, une douceur exagérée est aussi nocive qu'une sévérité excessive. Dans les deux cas, le garçon sera affligé d'un complexe de castration plus ou moins grave. Il souffrira de troubles de la puissance génitale, ou même, selon les autres circonstances familiales, il deviendra homosexuel.

Que peut-on dire en conclusion de cet essai de systématisation ? Que c'est une généralisation hâtive ? Evidemment, car les généralisations sont toujours hâtives, le romantisme toujours échevelé et la constipation toujours opiniâtre. A part cette critique que je suis le premier à m'adresser, je crois indéniable que la forme de la confession confère un coloris particulier aux névroses, considérées non pas en elles-mêmes, mais dans le cadre social qui les a engendrées.

Ce coloris est dû non pas aux religions elles-mêmes, mais aux *attitudes* sociales que nous appelons le catholicisme, le protestantisme, le judaïsme. Ce n'est pas moquer les religions, quelles qu'elles soient, de dire, comme un savant prêtre de mes amis : « Le catholicisme n'est pas une religion, c'est une maladie morale » ; ni de résumer la névrose familiale des protestants en disant que le protestantisme n'est pas une religion, mais une maladie mentale, alors qu'Henri Heine ne craignait pas de dire du judaïsme : « Ce n'est pas une religion, c'est un désastre. »

VII. — Traitement et prophylaxie des névroses familiales.

Que pouvons-nous faire pour prévenir les névroses familiales ? C'est bien simple, il faut réformer l'humanité. Cette prétention conduit tout droit aux petites maisons. C'est peut-être parce que nous le savons bien que nous ne faisons pas tout ce que nous devrions et pourrions faire. Ce travail de redressement est écrasant pour le petit nombre que nous sommes. La résistance qu'oppose le névrosé à l'abandon de l'illusoire bénéfice de sa névrose, les obstacles qu'y ajoute presque toujours son entourage nous donnent la mesure de la résistance collective et, par là, du temps qui sera nécessaire pour modifier les rapports de parents à enfants. Il y faudra des siècles.

Nous avons encore une autre excuse : nos traitements psychanalytiques nous prennent, à raison de leur durée, le meilleur de notre temps. Quand nous avons passé huit à dix heures dans un fauteuil, en séances subintrantes, il ne nous reste que les nuits pour dégager les enseignements que nous recevons de nos malades. Nous ne pouvons mener de front qu'un petit nombre de traitements. Les conditions de la technique psychanalytique nous interdisent d'intervenir activement dans les familles des malades que nous traitons. Mais nous voyons les redressements heureux qui s'opèrent, dans une famille déchirée, à la suite de la guérison d'un père ou d'une mère névrosée, ou de celle d'un enfant dont le *daimôn* est déchaîné contre toute sa famille.

Il nous faut donc travailler à diffuser la psychanalyse plus que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Nous traitons surtout des adultes, avec des succès divers. Bien souvent le résultat n'est pas à la me-

sure de nos efforts, ni des efforts du patient, parce que l'âge de ce dernier est un élément pronostique que nous ne pouvons pas toujours apprécier au début d'une analyse. Nous savons en revanche que plus le sujet est jeune, moins sont fixés ses investissements libidinaux et les automatismes qui en découlent. Il nous faut donc faire porter notre effort sur les jeunes générations. Plusieurs moyens s'offrent à nous : éduquer les éducateurs, leur enseigner par le livre, par des conférences, bref par une action publique, comment ils nuiront à coup sûr à leurs enfants et ce qu'ils doivent éviter de faire pour entraver au minimum l'épanouissement de leur personnalité.

Instruire ceux qui sont chargés d'instruire. Ceci est plus délicat. Certains maîtres ont si vite fait de se croire des « Je sais tout » ; non certes par suffisance, mais par déformation professionnelle, étant habitués à n'être pas discutés par leurs jeunes élèves, et donc à croire vigoureusement à ce qu'ils enseignent. Il nous faut donc prendre contact avec les pédagogues. Ce contact est des plus faciles, en France, dans le corps enseignant primaire. On y rencontre nombre de maîtres et de maîtresses passionnés par leur enseignement et avides de savoir. Il arrivera que parfois nous soyons compris de travers ? Peut-être. Il n'empêchera que nous aurons souvent facilité la tâche et des maîtres et des élèves. Dans l'enseignement secondaire, c'est plus difficile, parce que les esprits y sont souvent faussés par le moule des concours. Que ceux qui en pourraient prendre ombrage se consolent : les concours qui jalonnent la filière médicale sont encore plus malfaisants.

Il nous faut aussi former le plus grand nombre possible de psychanalystes spécialisés dans le traitement des enfants, seul traitement vraiment rationnel, à tout prendre.

Enfin, il nous faut multiplier les efforts auprès de nos confrères médecins. Beaucoup d'entre eux nous accusent de former une chapelle, où il y a des initiés et des non-initiés, des orthodoxes et des non-orthodoxes, prenant pour soumission à un dogme ce qui n'est que scrupule professionnel et acceptation raisonnée et consciente d'une technique éprouvée. Nous prêtons le flanc à ces critiques en nous tenant à l'écart d'eux, en ne daignant pas mettre à leur portée, sous une forme simple, digestible, les admirables possibilités de la psychanalyse. Nos confrères ignorent ce qu'est exactement la psychanalyse et nous nous contentons d'en parler entre nous. Nos

revues sont trop techniques (je fais une exception pour la revue française, qui donne très souvent des articles susceptibles d'intéresser tout le monde cultivé). C'est par un contact direct avec les sociétés médicales que nous pouvons le plus efficacement atteindre les médecins praticiens. J'ai souvenance d'une conférence, sur un sujet psychanalytique, devant une société médicale parisienne où j'avais suscité un intérêt très vif et une discussion des plus nourries et des plus courtoises. Multiplions ces conférences. Il nous est facile de montrer, à ceux de nos confrères qui font de la médecine générale, les effets dynamiques des conflits psychiques sur les fonctions organiques. Nous en avons tous, à foison, des exemples à exposer, puisés dans notre expérience. Il ne faut pas discuter avec eux sur la psychanalyse. On ne discute pas sur la psychanalyse, ça ne sert à rien. Il faut leur montrer des faits, des guérisons, et leur expliquer le pourquoi et le comment des symptômes qu'ils appellent nerveux, quand ils subodorent des causes « morales » dont la compréhension leur échappe. C'est par ce détour que nous les aborderons le plus facilement.

Quant au traitement des névroses familiales, il n'est pas possible de préciser quel il doit être dans les différents cas. Si un ménage grince parce que l'épouse est insatisfaite, ce n'est pas nécessairement elle qui est justiciable du traitement, sous prétexte qu'elle rend la vie impossible à son entourage. Son mari est peut-être un impuissant, affligé d'éjaculations précoces. En ce cas, c'est lui qu'il convient de traiter, non la femme. On ne peut édicter des règles générales en ce domaine. Dans chaque cas particulier, le psychanalyste doit se guider sur ce qu'il a compris de la situation.

Conclusions

Je n'éprouve nulle gêne à apporter quelques petites retouches aux axiomes mis en exergue à ce rapport. Ces retouches ne visent nullement à me disculper à vos yeux ni à mes propres yeux d'avoir donné un tour parfois plaisant à une étude qui m'a procuré un très vif plaisir et que j'ai abordée avec toute la bienveillance, toute l'indulgence et aussi tout le respect qu'un psychanalyste apporte à la compréhension des misères humaines.

Ce tour plaisant que d'aucuns, dans la coulisse, m'ont paru enclins

à me reprocher d'avoir donné à l'exposé d'un sujet aussi grave, ne comporte ni agressivité, ni amertume, ni pessimisme. Je dis les choses sans embarras, telles que je les vois, les regardant non pas en moraliste, mais en naturaliste désintéressé et prodigieusement captivé par le spectacle de la vie.

Aussi ces petites retouches sont-elles simplement pour préciser mon attitude et ma pensée.

Pourquoi avons-nous choisi, pour thème de cette conférence, la névrose familiale ? Pour attirer l'attention de nos confrères et du public sur le moyen de remédier à des malheurs et à des souffrances en partie évitables. C'est un cri d'alarme que nous jetons ici. Il faut donc crier assez haut pour être entendus. Il y a peu de gens chez qui la définition de la famille selon Poil de Carotte ne puisse éveiller des échos. Même si elle soulève un concert de protestations de la part des gens heureux ou se cuidant tels, elle n'en aura pas moins pour effet immédiat de réveiller beaucoup d'endormis et de susciter des examens utiles. Il est donc bien entendu que, dans mon esprit, la définition de Poil de Carotte : « La famille est une réunion de gens qui se détestent et qui sont obligés de vivre ensemble », est une définition approchée, applicable à une grande majorité, non à toute l'humanité.

En second lieu, je tiens à apporter un tempérament à l'axiome « les enfants n'ont pas de plus redoutables ennemis que leurs parents ». Sous cette forme lapidaire, il paraît impliquer un jugement de valeur à l'égard des parents. En réalité, ainsi que je l'ai précisé, on ne peut attribuer aux parents une responsabilité dans les entraves qu'ils mettent à l'épanouissement de la personnalité psychique de leurs enfants. Les obstacles qu'ils y apportent, ils les ont eux-mêmes rencontrés et soufferts sans les voir. Il n'y a de leur part ni désir de nuire ni méchanceté foncière. Cette nuisance est dans la nature des choses. Si les parents sont parfois les ennemis conscients de leurs enfants, c'est par exception. Il faut donc entendre par cet axiome que les conditions de notre vie sociale sont de telle sorte que l'attitude des enfants devant les adultes a pour effet de rendre très difficile le passage de l'état d'enfant à celui d'adulte. Les parents n'y sont pour rien consciemment, puisqu'ils cherchent toujours à faire pour le mieux, mais les choses se passent comme s'ils étaient les pires ennemis de leurs enfants. Encore un coup, c'est comme ça parce que c'est dans la nature des choses.

C'est aussi pourquoi il est si difficile de définir la névrose familiale. Et je crois qu'il importe de bien préciser notre position à cet égard. Si je dis, ainsi que je le fais dans ces conclusions, que la névrose familiale fait partie des excreta normaux de notre métabolisme social, elle se ramène à un phénomène naturel, inhérent aux habitudes de la vie sociale et découlant d'elles. Elle n'est alors que la résultante du conflit inévitable entre les pulsions individualistes et ce que j'ai appelé les appétitions sociales qui existent chez tout animal.

Tenter de montrer les multiples aspects des névroses familiales, essayer de dégager les mécanismes qui les engendrent ou contribuent à leur donner leur coloris particulier, cela revient donc à peu près à vouloir dépeindre les aspects multiformes de la névrose tout court. Dès lors, le choix des exemples est forcément arbitraire. Il est tout aussi impossible d'introduire dans le cadre, si vaste soit-il, d'un sujet comme celui que vous nous avez confié une analyse détaillée des formes constatables ou concevables de névroses familiales qu'une analyse des formes des névroses individuelles.

L'intérêt d'une pareille étude ne réside pas tant dans les descriptions cliniques, si nécessaires soient-elles pour mettre en relief les mécanismes généraux, que dans les modifications qu'elle peut apporter, je le pressens, à nos conceptions des névroses. J'ai l'impression — cela n'a que la valeur d'une impression — que les entités morbides que nous appelons névroses d'angoisse, névroses obsessionnelles, hystéries de conversion, hystéries d'angoisse, etc. nous apparaîtront beaucoup moins étroitement délimitées quand nous aurons pris l'habitude de les étudier en fonction non plus seulement des individus qui constituent le groupe familial, mais aussi en fonction du groupe familial pris dans son ensemble.

En effet, nous pourrons alors mettre en relief des phénomènes de résonance, d'interférence, que nous entrevoyons déjà sans pouvoir encore les préciser dans tous les cas.

Je crois donc, et ce sera ma première conclusion, que nous aurons à l'avenir une compréhension plus rapide, une vue synthétique plus immédiate de la situation d'ensemble dans laquelle se trouvent placés nos malades. Cette compréhension nous permettra, je l'espère, d'aborder leur traitement avec plus de sécurité, avec une notion plus nette des points auxquels nous devons nous attaquer en premier lieu, de ceux qu'il convient de laisser dans l'ombre momentanément.

L'étude sommaire que constitue ce rapport n'est qu'une modeste

introduction, limitée à quelques aspects des névroses familiales. C'est ainsi que je n'ai pas développé, à propos du rôle du surmoi paternel, le retentissement sur la névrose familiale de la célébrité du père ou de la haute situation qu'il occupe. Peut-être l'un de nous, féru de recherches historiques, lorsqu'il sera parvenu à l'âge où l'on s'adonne aux articles nécrologiques, aura-t-il la curiosité de scruter les comportements névrotiques des membres des familles régnantes, passées et actuelles. Nous connaissons au moins un exemple actuel — si l'on en croit la Renommée aux cent bouches — de l'effet castrateur d'un père royal trop grave et d'une mère trop (f)rigide.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que le père soit une illustration de son époque pour que ses enfants soient écrasés par lui. Les enfants de pasteurs, de professeurs universitaires, surtout dans les régions protestantes, sont pour cette raison de remarquables semences de névroses familiales. On en pourrait citer des exemples à foison. Je préfère m'exposer à l'accusation de proférer des affirmations gratuites, puisque théoriques, plutôt qu'à celle d'indiscrétion. Au fait, rien ne s'oppose à ce que je résume succinctement le cas de cette famille de professeur universitaire où le père, moniste matérialiste, — c'est un fait remarquable que le surmoi moral des athées soit parmi les plus tyranniques, — a réussi à déserter son foyer tout en y vivant constamment. Elevé par une sœur célibataire, il professait à ses étudiants que l'on ne doit pas avoir de rapports sexuels en dehors de l'idée de conception. Il était fort bien soutenu dans cette opinion par une femme frigide, distante, d'un orgueil sans mesure, devant laquelle il fuyait dans un travail anesthésique et tout à fait désintéressé.

Ce faisant, il abandonnait à sa femme l'éducation de ses enfants. Cette éducation se faisait en fonction d'un complexe de virilité qui l'induisait à tromper son mari avec ses enfants, les poussant à lui mentir tout en leur inculquant un saint respect de sa notoriété, qui la flattait.

Résultat : une famille dont tous les membres sont absolument étrangers les uns aux autres. Des filles fixées homosexuellement à leur mère, un fils terne, effacé, fixé homosexuellement à son père. Toutes les filles frigides à des degrés divers. L'aînée, demeurée collaboratrice de son père, avec un mépris souriant des hommes. Les autres vouées à courir d'homme en homme, sauf l'une d'elles, qui

à la faveur d'une heureuse rencontre se tire de la pente où elle allait glisser. Le ménage des deux autres est ce que l'on peut rêver de plus classique comme type de couple soudé par la névrose. Ainsi la troisième a épousé un homme fortuné, afin de pouvoir s'offrir toutes les fantaisies qu'une femme affligée d'un complexe de virilité, avec désir inconscient de vengeance de l'homme, peut rêver de s'offrir. Ce mari, dépourvu de toute virilité, de tout courage, a supporté pendant des années d'être trompé au vu et au su de tout le monde par son inassouvissable don Juane. Les séjours dans des palaces, les voyages coûteux, la « crise » n'ont pas tardé à réduire la fortune. C'est à ce moment que son mari fait un essai de révolte qui aboutit, de la part de sa femme, à des chantages au poison et à des menaces de trucidation par le revolver. Il n'était pas difficile de prédire que les deux fils issus de ce mariage seraient des homosexuels. Ils le sont. L'un d'eux est pédéraste. Et voilà trois générations névrosées. L'homosexualité des derniers descendants aura peut-être pour effet de mettre fin au repiquage des cultures.

Un effet assez constant de ces situations est une forme de névrose particulière, caractérisée par la recherche du triangle, c'est-à-dire de ces ménages à trois qui sont proprement des associations homosexuelles.

Je pourrais en citer un exemple remarquable offert par un homme assez jeune qui n'a cessé, toute sa vie, de rechercher des situations à trois.

Il s'introduit en tiers dans les amours de son frère fiancé, puis s'insère dans le ménage d'un ami pour lequel il avait un vif attrait homosexuel. Dans ses fantasmes, la femme idéale dont il rêvait était toujours accompagnée de son amant.

Je n'ai pas non plus parlé de ces familles où le père se conçoit alternativement comme homme ou comme femme, se mettant au lit quand la femme a ses règles et jouant les virilités en d'autres temps. Il aurait aussi fallu parler de l'identification de l'un des enfants avec le moins névrosé des deux parents, ou des névroses des enfants en opposition à des parents sévères.

Aussi bien ne s'agissait-il pas, ici, d'établir un catalogue, mais plutôt de chercher à faire ressortir en clair ce que nous devons entendre exactement par névrose familiale et, si possible, les mécanismes les plus répandus qui jouent dans ces névroses.

Parmi ces mécanismes névrosants, je discerne ceux qui sont impu-

tables à la névrose des deux parents, à celle du père, à celle de la mère, et ceux qui sont engendrés par les réactions de la famille sur la société. Je pense en particulier à certaines névroses paranoïaques, telles qu'on en voit çà et là.

J'ai aussi laissé de côté les causes accidentelles, telles que les névroses traumatiques susceptibles de retentir sur un ensemble familial.

Enfin, j'ai essayé de faire ressortir les colorations particulières des névroses familiales en fonction du surmoi moral engendré par la confession dominante.

Les points sur lesquels je suis enclin à faire porter plus particulièrement la discussion sont les suivants :

1. Quelle conception avez-vous des névroses familiales ? Quelle définition en proposeriez-vous ?

1° Le complexe de virilité de la femme me paraît jouer un rôle prépondérant dans la genèse des névroses familiales. En l'absence de données statistiques étendues, nous ne pouvons, pour l'instant, que confronter nos impressions à cet égard. Ce complexe est-il réellement, ainsi que j'en ai l'impression, la cause la plus fréquente et la plus toxique ?

2° La sévérité excessive du père est, elle aussi, un milieu de culture de névroses familiales des plus fertiles. En tant qu'elle exalte le complexe de virilité qui est en toute femme, son action nocive se trouve renforcée par interférence sur ce complexe.

3° On en peut dire autant du complexe de castration du père, dont la nocivité est exaltée par le complexe de virilité de la mère, tout de même que le bacille du tétanos n'acquiert toute sa virulence qu'en compétition avec d'autres microbes anaérobies.

4° Nous n'avons jamais discuté en commun du rôle de la religion dominante dans l'aspect des névroses familiales. Le peu que j'en ai dit, loin d'épuiser le sujet, ne fait que l'introduire. Je serais heureux d'avoir aussi votre avis à cet égard.

Enfin, conclusion des conclusions, notre expérience psychanalytique des névroses familiales me paraît encore jeune. J'en prends avantage pour vous demander les circonstances atténuantes, mais aussi pour insister fortement sur la nécessité de recueillir en abondance des faits d'observation qui nous permettent, quelque jour, de faire la synthèse que nous ne pouvons pas encore faire aujourd'hui. Je crois que nous pourrons alors donner, dans un but prophylactique,

des directions générales pour l'éducation des enfants qui iront bien au delà de ce à quoi nous pouvons prétendre aujourd'hui. Nous avons actuellement la tendance à penser que la névrose est inhérente à notre mode de vie sociale et que, par conséquent, nous aurons beau nous évertuer : quoi que nous fassions, nous ne pouvons être que nuisibles à nos enfants. Il est indéniable que cela est dans la nature des choses. Il est non moins certain qu'il y a des degrés dans le mal et qu'il y a avantage à rechercher le moindre mal.

Nous avons la tendance à croire que ce qui rend absolument inéluctables les difficultés qu'éprouve l'enfant à devenir adulte, c'est sa forme de pensée. Nous ne cessons de cultiver cette pensée en persistant à traiter les enfants comme des enfants au lieu de les traiter comme des grandes personnes. Nous nous étonnons parfois de voir, chez un enfant, un sens des réalités qui n'est pas de son âge. Nous disons alors de cet enfant qu'il est très adulte. C'est simplement un enfant qui a franchi plus rapidement que les autres le stade de la pensée égocentrique et qui est parvenu très jeune au stade de coopération. Il y aurait une moindre part d'enfant attardée chez tout adulte si l'on enseignait aux adultes de ne pas traiter leurs enfants comme ils oublient qu'ils ont été traités, c'est-à-dire à coups répétés de contraintes, de punitions, de sévices ou de gâteries.

La névrose familiale fait en définitive partie des excreta normaux de notre métabolisme social. Si elle suscite parfois de belles réussites et de beaux talents, c'est, pour la généralité de nos populations, au prix d'un gaspillage énorme de forces vives et d'une somme de souffrances auxquels nous ne sommes pas insensibles.

A nous de chercher à modifier ce qui est modifiable. Nous ne pouvons le faire qu'en instruisant et, dans la sphère très restreinte de notre action thérapeutique, en interrompant çà et là les lignées de familles névrotiques.

Discussion, par R. de Saussure

M. Lœwenstein ne sait que critiquer, mais il donnera libre cours à son agressivité de commande en cherchant chicane à M. Leuba.

On peut se demander quel est le rôle du surmoi dans les névroses familiales et leur coloration, suivant la religion dominante. En France ou en Suisse, une névrose ne sera pas essentiellement différente, qu'elle éclate chez un catholique, un protestant ou un juif, mais elle sera colorée d'une certaine façon. Cela peut tenir à des raisons très générales. L'éducation morale ne différera pas beaucoup. Une raison pour laquelle la religion

donne une coloration aux névroses, c'est le fait que l'enseignement religieux se fait plus ou moins tôt et en général après la formation du surmoi. Dans les faits d'ordre moral, il est utile de distinguer le surmoi, instance morale inconsciente, et l'instance morale consciente qui devient plus prononcée pendant l'enseignement religieux, après la formation du complexe d'Œdipe qui apparaît vers quatre-cinq ans. Il serait intéressant de savoir si l'influence morale se fait réellement plus fortement sentir avant le complexe d'Œdipe.

M. Spitz demande à M. Leuba d'ajouter à son travail des dessins synoptiques, comme il en a le secret, sorte d'arbre généalogique qui permettrait de mieux comprendre les névroses familiales et ferait ressortir le caractère familial dans chaque névrose.

M. Spitz a été prié par M. Bernfeld de signaler une communication verbale de Freud sur les névroses familiales, communication faite à l'occasion d'une séance de pédagogie ou de psychanalyse infantile. Freud disait que le pire cas de dissocialité qu'il ait constaté était celui où, dans une famille, le père était ultra-sévère et la mère très bonne. Le père se comportait de façon hostile à l'égard de son fils, la mère pardonnait tout, prenait toujours le parti de son fils, était prête pour lui à tous les sacrifices. Le fils a commis des crimes œdipiens forcément déformés et il a toujours gardé la certitude narcissique que rien ne pourrait lui arriver, qu'il garderait toujours et malgré tout l'amour de sa mère.

M. Spitz revient sur le problème de la société et de son rôle dans les névroses familiales. La psychopathologie normale dont a parlé M. Leuba a sa contre-partie dans ce que M. Spitz appelle la pathologie normale de l'Européen. Par exemple, avoir les dents cariées, être chauve, porter des lunettes, c'est de la pathologie normale. Dans d'autres pays, la notion de la pathologie normale est différente, pour des raisons sociales. Par exemple, les Javanais ne considèrent pas la syphilis, ou une maladie de peau, comme une chose désagréable et ils ne les soignent pas.

Ceci nous amène à une question psychologique. Nous connaissons des civilisations primitives dont les idéaux sont tout à fait différents des nôtres ; leur surmoi sera donc aussi différent.

M. Spitz n'aime pas le mot de surmoi collectif. Pour lui, ce n'est pas autre chose que l'impression reçue de la constante d'une série de surmois. Cette constante est imposée par la structure de la société elle-même.

Dans la Nouvelle-Guinée, dans la tribu des Arapèches, l'agression est éliminée et la différence des sexes l'est aussi au point de vue de la fonction sociale. Celle de la femme ne diffère pas de celle de l'homme et ils ont la même autorité. Le résultat est une atmosphère très paisible. L'agressivité est retournée vers l'extérieur, vers les peuplades très éloignées. Le type du surmoi, le type de la névrose sont de ce fait tout différents des nôtres.

Dans la tribu des Mandugumores, par contre, les individus sont extrêmement agressifs. Il faut qu'ils tuent, qu'ils volent autant que possible. C'est le droit du plus fort qui l'emporte, mais ce n'est pas toujours celui de l'homme. C'est la force qui détermine la fonction sociale.

Dans ces deux tribus, les types de névrose sont donc tout différents.

Dans la première, qui n'est pas agressive, c'est l'individu qui s'adapte à la collectivité, dans la paix et la confiance. Seul celui qui ne le fait pas est agressif. Dans la seconde, es individus paisibles, l'homme vraiment paternel, la femme vraiment maternelle ne trouvent pas leur place dans la société et on finira par les tuer; mais les névrosés sont plus malheureux dans la tribu paisible que dans la tribu agressive.

Dans une troisième tribu, l'agression a été sublimée de façon extrême et l'homosexuel y a sa place. Il y porte des vêtements de femme et joue parfois le rôle de prophète. Le névrosé jouit d'une protection sociale. Dans une société comme la nô re, où l'on a tendance à sublimer les agressions et les pulsions, on devrait arriver à donner aux névrosés une place dans laquelle ils ne se sentent pas malheureux. Qui dit sublimation dit névrose. La seule possibilité qui soit donnée au psychanalyste de changer un peu la situation de la famille névrosée, c'est de se placer au point de vue pédagogique.

M. Parcheminey se place sur un terrain plus clinique et pratique, et il insiste sur deux points :

Il rappelle la définition de M. Laforgue distinguant les névroses de caractère des troubles sexuels et obsessionnels. Si l'on envisage les troubles du caractère dans une famille morbide, on se trouve sur un terrain plus mouvant, car il s'agit là d'une appréciation personnelle plutôt subjective. Si l'on se demande quel est le degré de développement sexuel des membres de cette famille, on a un critère plus positif, plus objectif.

M. Odier estime que le défaut du rapport de M. Leuba réside dans son titre, car il semble donner au rapporteur une attitude difficile à soutenir. On pourrait en retirer l'idée que la névrose est due à la famille. Il faut tenir compte d'un côté de l'influence de la famille, et, de l'autre côté, du développement individuel, qui prend des formes familiales, religieuses, raciales ; mais la névrose n'est pas créée par cela. Si on passe par dessus le contenu inspiré par le milieu, on trouve en somme un nombre restreint de mécanismes. Le surmoi créé par la névrose et par des éléments individuels joue un rôle, il fixe la régression à un point plutôt qu'à un autre. Dans certaines familles, elle se fixera sur un plan anal, ou phallique, ou autre.

M. Odier se demande si le fait d'être cadet joue un rôle dans la névrose ou si celle-ci dépend seulement de facteurs individuels. Il semble que les cadets soient plus prédisposés à la névrose, même chez des parents relativement normaux et qui n'ont pas réagi névrotiquement au début de leur mariage. Le fait que l'enfant n'est plus attendu, plus désiré, joue aussi un rôle très net dans sa névrose, car l'enfant le sent fort bien.

M. Odier cite le cas d'un garçon, cadet d'une nombreuse famille, qui n'a pas vécu chez ses parents jusqu'à l'âge de 7 ans. Il rentra dans sa famille à cet âge-là et la névrose éclata. Aurait-il été plus ou moins malade s'il était resté dans sa famille dès le début ? Deux autres enfants de la famille, étant restés chez les parents, ont présenté des névroses graves. M. Odier a l'impression que le cadet aurait été moins malade s'il avait

été soumis dans sa famille à l'influence du complexe d'Œdipe dès sa petite enfance. Y étant arrivé plus tard, le complexe d'Œdipe a été pathogène.

Dans un autre cas, la mère était très stricte, le père timide et le fils s'est révolté. Le père s'identifia à son fils, prit son parti contre la mère et, entraîné par lui, changea son attitude à l'égard de sa femme, ce qui modifia la situation. En apparence, toute la famille en devint plus heureuse.

M. Odier n'a pas l'impression que les dogmes jouent un grand rôle dans les névroses religieuses, ils leur donnent un certain contenu, une certaine manière de penser, de s'apprécier et d'apprécier le monde. Dans le fond, les mécanismes ne sont pas très différents les uns des autres. D'après M. Leuba, l'agression serait particulièrement refoulée chez les protestants. M. Odier a rencontré un sadisme très prononcé chez des catholiques, mais voilé sous une très grande politesse. Il n'a pas grande expérience en ce qui concerne les Juifs, mais on peut trouver chez les Juifs pratiquants un délire d'ordonnances, dû au fait qu'il y a tant de règles à observer qu'on risque fort d'en omettre quelques-unes. C'est à cause de cela qu'on rencontre beaucoup de Juifs angoissés. On peut se demander si la religion influence les troubles sexuels et si l'impuissance se rencontre plus souvent dans telle confession plutôt que dans telle autre. M. Odier estime que la confession rend service aux gens normaux, mais qu'elle peut faire du mal aux obsédés, le prêtre se substituant peu à peu à l'image du père ou de la mère. On a toujours tenté de distinguer chez un malade ce qui vient de lui et ce qui vient de son milieu, mais les dires des malades sont souvent sujets à caution. Par exemple, une malade invoquera des défenses qui lui auraient été faites par sa mère, alors que celles-ci n'ont jamais existé.

On peut dire que la névrose ne se transmet pas héréditairement, mais qu'il y a influence, interaction entre les membres d'une même famille.

M. Lœwenstein aimerait encore ajouter un mot sur l'hérédité des névroses. Si les facteurs psychologiques et l'éducation jouent un grand rôle, il ne faut pas oublier non plus les facteurs biologiques qui sont à la base de la névrose. Les facteurs psychologiques se greffent sur des facteurs pulsionnels qui sont primordiaux. C'est de cette façon qu'on peut concevoir certaines formes héréditaires de la névrose. M. Leuba est peut-être enclin à identifier le comportement avec des tendances plus profondes. Il faut distinguer dans le caractère et les actes des individus le comportement extérieur et les tendances profondes. Par exemple, l'agressivité d'une femme peut être due à une insatisfaction sexuelle qui n'est pas forcément à mettre sur le compte d'un complexe.

M. Lœwenstein cite le cas d'une jeune fille qui a un frère plus âgé et une sœur plus jeune. Cette situation est particulièrement difficile. Elle reproche à sa mère une trop grande bonté et ne peut pas manifester son agressivité à son égard, car la mère ne lui défend rien de peur d'user de contrainte. La malade voudrait que sa mère lui interdît certaines choses afin d'avoir un prétexte à son agressivité. Cela n'étant pas, elle se voit forcée de se les interdire à elle-même. Cela nous amène à la question des punitions. Elles ont leur utilité dans certains cas, car elles déchargent

l'agressivité. Ce n'est pas toujours les pères sévères qui provoquent les névroses. La punition épargne à l'enfant l'obligation de se créer un surmoi et elle conserve aux tendances morales leur caractère primitif dû à la répression venant du dehors. Chez les personnes auxquelles on ne défend rien, les défenses du surmoi doivent toutes venir du dedans. Les défenses peuvent ainsi contribuer à donner aux enfants un équilibre nerveux meilleur.

M. Meyer voudrait exprimer un sentiment vague touchant à une lacune. On a parlé de névrose familiale, de névrose collective, on a fait des comparaisons avec la tuberculose ; or, au point de vue médical, l'essentiel n'est pas le diagnostic, mais bien la thérapeutique et la prophylaxie. Comment prévenir les névroses familiales ? Dans chaque famille, il peut y avoir chez les enfants des germes de névrose sous-jacents. Comment éviter leur éclosion ? Meyer donne comme exemple le fait que la jeunesse des deux sexes se satisfait par la masturbation jusqu'à ce qu'un surmoi collectif l'oblige à entreprendre contre elle une lutte formidable. Et c'est souvent à partir du moment où la victoire a été remportée sur cette pratique que la névrose sous-jacente éclate. M. Meyer aimerait bien obtenir quelques éclaircissements sur ce point.

M. Spitz aimerait répondre à M. Odier. Il lui semble que les divergences mentionnées ne sont pas si grandes qu'elles le paraissent. M. Spitz aimerait parler de structure obsessionnelle plutôt que de mécanismes obsessionnels. Il cite le cas d'une malade qui pratiquait une forme particulière d'onanisme sans jamais arriver à l'orgasme et chez laquelle les associations n'aboutissaient pas. Le jour où M. Spitz put lui montrer que son onanisme et sa façon d'associer étaient de même nature, ces deux phénomènes disparurent.

Une névrose obsessionnelle est évidemment toujours une névrose obsessionnelle, mais ce que M. Odier appelle mécanisme, M. Spitz l'appelle contenu. M. Odier pense que le point de fixation de la névrose sera déterminé par l'individu. M. Spitz pense qu'il sera déterminé par la résistance que l'individu rencontre dans la famille.

M. Spitz est d'accord avec M. Parcheminey lorsque celui-ci dit que la sexualité est le critère de la normalité. Le médecin cherche à obtenir pour son malade une vie satisfaisante soit au point de vue de son activité professionnelle, soit au point de vue sexuel.

M. Spitz ne pense pas que la circoncision provoque chez les Juifs un sentiment d'infériorité. Elle le crée par rapport à l'attitude prise par l'ambiance à l'égard des circoncis. La circoncision est maintenant à la mode en Amérique, chez les catholiques comme chez les protestants, et cette mode est peut-être due à l'attitude castrative des femmes américaines. M. Spitz cite aussi des expériences faites à Vienne, il y a quelques années, en analysant des enfants. On a fait analyser un enfant par un analyste spécialiste pour enfants et un autre analyste est devenu le conseiller des parents. Ce serait intéressant de comparer des observations des deux analystes et leurs résultats.

M. Laforgue voudrait répondre à ceux qui désirent un critère pour

définir les névroses familiales. La névrose familiale reste une notion relative qui a surtout une valeur pratique, et avant tout la valeur d'un diagnostic provisoire. Par exemple, lorsqu'on se trouve en présence d'un anxieux, manquant d'initiative, il est très utile de savoir que la mère est une autoritaire qui l'a toujours empêché de se développer normalement. Il est aussi commode de savoir qu'une certaine constellation familiale assombrit le pronostic ; que les sentiments de culpabilité sont créés par les circonstances et que le malade est forcé d'avoir recours à des mécanismes paranoïques, des réactions de défense pour combattre ses sentiments de culpabilité. Ces différents symptômes ne peuvent pas être traités de front. Il faut faire la part de ce qui revient aux circonstances et il faut aussi être l'arbitre du conflit qui se traduit par les symptômes névrotiques.

M. Leuba répond aux argumentateurs : « Je suis pleinement d'accord avec ce que dit Lœwenstein des colorations particulières des névroses dues à la confession dominante, puisque je l'ai écrit noir sur blanc, page 71 du rapport (p. 404 de cette revue).

« Quant au second point soulevé par Lœwenstein, relativement au développement du surmoi avant la formation religieuse, j'ai aussi précisé ma pensée page 69 du rapport (p. 400 de cette revue).

« M. Spitz est tout à fait aimable de me prêter un talent de dessinateur synthétique. Je suis au regret de le décevoir : je ne vois pas comment établir les tableaux synoptiques qu'il évoque.

« Les remarques que M. Bernfeld a faites, par la bouche de M. Spitz, sur l'influence névrosante d'un père sursévère dont la femme se fait complice des fils s'appliquent très exactement au cas des trois fils obsédés que j'ai décrit.

« M. Spitz nous a donné de fort intéressants compléments à la notion de pathologie normale. J'ai été particulièrement frappé de ce qu'il a dit des névroses chez les indigènes de la Nouvelle-Guinée, notamment chez les Mandugumores. Chez ces derniers, la situation des névrosés est privilégiée, car tandis que dans nos sociétés c'est le névrosé qui doit s'adapter à la collectivité, chez ces primitifs, c'est la société qui adapte le névrosé et lui facilite l'acceptation de sa névrose, par exemple en permettant à l'homosexuel de revêtir des vêtements de femme. Cette manière de faire doit singulièrement apaiser l'angoisse.

« M. Parcheminey a pleinement raison de faire la différence entre les névroses familiales à symptômes circonscrits et celles qui sont de simples troubles du caractère. Je n'accepte pas sans réserve le reproche que M. Parcheminey fait à Laforgue et à moi-même de n'avoir pas appuyé sur l'orientation de la sexualité et sur le degré de son évolution. Laforgue y a beaucoup insisté et j'ai moi-même, dans tous les exemples cités, nettement situé les critères de la névrose dans l'acceptation ou l'inacceptation de la sexualité. Où j'approuve tout à fait M. Parcheminey, c'est sur le choix, comme critère constant de la névrose familiale (de la névrose tout court), du degré d'évolution de la sexualité.

« M. Odier a fait un certain nombre de remarques auxquelles il n'y a rien à ajouter. Il faut, en effet, tenir compte, en particulier, dans l'étude

de la névrose familiale, de l'influence des névroses individuelles J'y ai fait allusion à propos du retentissement, sur toute une famille, de la névrose traumatique d'un enfant. Je n'en ai pas donné d'exemple clinique parce que je n'en avais pas à ma disposition qui fût suffisamment circonstancié.

« En revanche, je dirai que l'exemple dont Odier nous a parlé hier, d'un garçon qui fit, dans des conditions apparemment les plus favorables, une soudaine et grave névrose, que cet exemple me paraît peu concluant. faudrait connaître exactement la situation affective des parents pour comprendre la situation du fils. Ce n'est pas le cas du fils qui me paraît ici suspect, c'est celui des parents, tout analysés qu'ils aient été.

Le fait d'être cadet — cadet dans le sens de benjamin — joue certainement un rôle important dans les familles nombreuses. Cependant, j'ai en traitement une obsédée, deuxième de cinq enfants, dont les derniers seuls ont été choyés. Ce sont les trois derniers qui ont évolué normalement. Tous les cas sont possibles. Nous manquons par trop des données statistiques les plus élémentaires pour pouvoir tirer des conclusions générales.

« Je regrette d'avoir donné l'impression de réserver aux seuls protestants le refoulement de l'agressivité. C'est si peu dans ma pensée qu'à une exception près tous les malades cités sont de confession catholique.

« M. Odier se demande si l'impuissance est vraiment plus fréquente chez les Juifs que chez les catholiques ou que chez les protestants. Evidemment, ici encore il faudrait des données statistiques. Je ne fais qu'exprimer une impression. Sa valeur est donc limitée à mon expérience clinique.

« Lœwenstein a invoqué, dans sa seconde intervention, des facteurs biologiques pulsionnels. D'accord. Mais je ne vois pas la différence entre une pulsion homosexuelle manifestée et une pulsion homosexuelle refoulée. Le comportement varie non par rapport à la pulsion, qui a même origine dans les deux cas, mais par rapport à l'attitude que l'on a devant cette pulsion.

« En revanche, je suis bien d'accord avec ce que dit Lœwenstein de l'utilité des sanctions. Une « bonne engueulée » est vraiment bonne, parce qu'elle décharge la culpabilité. J'ai d'ailleurs souligné, page 60 du rapport (p. 393 de cette revue), ce que dit Freud de l'utilité d'un père sévère pour l'orientation d'un choix correct de l'objet.

M. Meyer m'a demandé des précisions sur la prophylaxie des névroses familiales. Je lui ai consacré un paragraphe, page 74 du rapport (p. 407 de cette revue). Dans ce domaine aussi, les lignes générales doivent être dégagées d'une étude statistique beaucoup plus étendue.

« Enfin, je répondrai à M. Spitz que si son objection quant à l'effet psychique de la circoncision rituelle me semble fort juste, elle n'est cependant pas la seule explication. Que l'attitude de l'ambiance à l'égard du circoncis entre pour une part, même importante, dans la genèse du sentiment d'infériorité, c'est probable. Il n'en reste pas moins que dans toutes les analyses de Juifs que j'ai faites, cette circoncision est apparue en rapport avec le seul complexe de castration, jamais en rapport avec les plaisanteries plus ou moins subtiles accolées à cette opération chirurgicale.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE APPLIQUÉE

Vues paléobiologiques et biopsychiques

Par Marie BONAPARTE

Complexe de castration et complexe de perforation

On connaît depuis longtemps, en psychanalyse, l'importance du complexe de castration phallique chez l'homme et aussi chez la femme, où il engendre l'envie du pénis. Les fantasmes d'éventration, si bien mis en valeur par Mélanie Klein, m'ont semblé en constituer un pendant tout aussi important dans l'édification de la psycho-sexualité féminine.

Mais, ainsi que je l'ai indiqué dans une communication précédente (1), je me sépare de Mélanie Klein sur un point capital : j'attribue l'origine de l'angoisse de la fillette devant la crainte de la pénétration, de la perforation, de l'éventration, à quelque chose d'antérieur et d'indépendant de toute sorte de surmoi.

***

La crainte primitive de l'effraction du protoplasme

Je crois la réaction biologique de crainte de l'individu devant, disons très généralement, la pénétration, l'effraction de sa propre substance, quelque chose de très primitif.

Représentons-nous un instant quelque masse originelle de protoplasme. De toutes parts, des forces hostiles l'entourent, la menacent, et ce primitif organisme ne pourra vivre que s'il se garde contre ces dangers. Mais ces menaces, ces dangers, quels sont leurs modes ? Il y a la dessiccation ; il y a la pénétration par des objets durs plus forts à l'intérieur de la substance, voire son écrase-

(1) « Passivité, masochisme et féminité ». *Revue Française de Psychanalyse*. Tome VIII, N° 2, 1935.

ment. La petite masse protoplasmique, en vertu de cette mystérieuse adaptation de la vie au milieu qui l'environne, devra donc avoir appris à réagir par quelque signal aux dangers extérieurs qui la menacent. Elle pourra s'entourer contre la dessiccation d'une membrane protectrice ; elle se rétractera et fuira devant la menace des corps durs pénétrateurs.

Or, cette défense, cet investissement des « limites sacrées où commence le corps », se poursuit à travers la complexité croissante des organismes. Tout organisme vivant, du microbe infime au mammifère, recule devant ce qui menace d'effectuer une effraction à l'intérieur de son corps.

***

L'effraction et la nutrition

Le monde extérieur doit cependant pénétrer à l'intérieur des organismes vivants s'ils doivent vivre ; échanges respiratoires et nutritifs s'imposent, avec assimilation et désassimilation perpétuelles, caractères mêmes de la vie. Alors, l'organisme doit avoir également appris à absorber ce qui lui est salutaire, tout en évitant les néfastes effractions. Il doit, dans l'univers ambiant, rechercher ce qui lui est nécessaire, s'emparer des substances organiques étrangères à assimiler, et pour cela il lui faut d'ailleurs le plus souvent tuer afin, lui, de vivre. Les sucs digestifs lui permettent alors de « lier », d'assimiler par osmose les substances étrangères pénétrées en lui, de les faire siennes.

Le signe de la pulsion de nutrition satisfaite est d'ailleurs le plaisir, et à son service se trouve l'érotisme oral qui fait que les vivants jouissent des ingestions orales.

L'élimination elle-même peut procurer plaisir vital et l'érotisme anal et uréthral exprime à sa façon la satisfaction de l'organisme qui fonctionne digestivement avec harmonie.

***

L'antagonisme de l'Individu et de l'espèce

Cependant, dès l'origine de la substance vivante, le protoplasme ne saurait rester, en tant que tel, en sécurité, en repos, à moins de renoncer à se perpétuer. Car les individus sont éphémères, et le

narcissisme intégral des premières cellules eût voué la vie naissante à une prompte mort. Les cellules, les individus initiaux doivent se reproduire sous peine pour le dynamisme de la vie de s'arrêter.

Alors s'instaure la division par scissiparité de la cellule. Et aussi la conjugaison fécondatrice de deux cellules précédant ces divisions par scissiparité.

Je ne voudrais pas prêter aux cellules, à ce stade, de psychologie. Mais, étant entendu que l'homme est obligé, s'il veut se faire entendre, de psychologiser sa pensée, je me crois autorisée à dire que ces actes primitifs en vue de la reproduction doivent déjà être biologiquement ressentis comme une sorte de blessure au narcissisme cellulaire primitif. L'antagonisme entre l'intégrité de l'individu et la perpétuation de l'espèce se trouve déjà en puissance à ces stades paléobiologiques que nous tentons d'imaginer.

*
* *

Effraction et emiettement, complexe de perforation et complexe de castration

Deux dangers en effet menacent la cellule en mal de reproduction : lors de la conjugaison des cellules, l'effraction à l'intérieur de la substance d'une autre substance restée agissante, vivante et non plus, comme en cas de nutrition, d'abord rendue inoffensive par les sucs digestifs et sa préalable mort ; mais aussi, lors de l'acte de scissiparité, l'émiettement de la substance qui, si elle se poursuivait, pourrait amener son anéantissement.

Or je crois que ces deux dangers sont biologiquement perçus par la substance et que, transmis tout au long de l'évolution des vivants jusqu'à l'homme, ils constituent les plus primitives racines du complexe de perforation comme du complexe de castration que nous voyons s'épanouir chez la femme et chez l'homme.

La peur de l'effraction de la substance protoplasmique se manifeste alors dans la terreur de tant de vierges d'être pénétrées, et se trouve sans doute à la base de mainte frigidité féminine. Sur elle peut s'élever l'édifice imposant, et auquel contribuent alors toutes les superstructures du surmoi, que nous retrouvons sous forme de symptômes.

La crainte de l'émiettement du protoplasme se retrouverait aussi tout à la base du complexe de castration. Pour se perpétuer,

il faut bien que l'individu renonce à une part de sa substance qui se détache de lui. Mais l'intégrité narcissique de la substance en gémit. Et sur cette aversion narcissique de la substance à se scinder peut s'édifier alors, transféré à l'organe exécuteur et représentatif de la reproduction, le complexe de castration, avec toutes les superstructures que lui ajoutent les événements phylogéniques vécus par la race et ontogéniques subis par l'individu.

***

L'erotisme libidinal et l'angoisse vitale

Certes l'érotisme, lequel a pour effet de faire rechercher à l'individu le plaisir biologique, signal que ses instincts vitaux sont satisfaits, semble se mettre de bonne heure au service des aspirations de l'espèce. L'effraction du corps d'un vivant par un autre vivant de même espèce est distinguée par l'organisme de toute autre effraction. Le protoplasme cellulaire lui-même, aux débuts que nous avons imaginés à la vie, doit ressentir autrement l'effraction de sa substance par une autre substance analogue à lui-même que disons par un grain de sable. Quelque chose de ce que le protoplasme éprouve à se nourrir d'autres substances organiques doit s'y mêler ; le plaisir primitif de nutrition investit en partie le plaisir libidinal des absorptions cellulaires préparatrices à la reproduction. Mais non moins certainement demeure sous cette érotisation quelque chose des peurs primitives, pour la substance, de son effraction.

De même, le plaisir érotique pour le mâle d'expulser ses produits séminaux ne saurait être contesté, surtout aux échelles supérieures du règne animal. Les premières masses protoplasmiques en ressentaient-elles comme un avant-goût biologique lors de la division par scissiparité ? Je ne sais. Mais non moins incontestable que ce plaisir aux stades animaux élevés de la vie est, chez l'homme, l'angoisse profonde de la séparation d'une partie de lui-même, angoisse toujours prête à ressurgir et à alimenter l'ubiquitaire complexe de castration. La peur subite qui accompagne souvent, chez l'adolescent, la première éjaculation, la première perte de sperme, témoignerait en faveur de ces vues.

***

La crainte de la perforation est la plus générale

Si nous jetons un coup d'œil sur l'ensemble du règne animal, nous voyons que, dans les espèces où la fécondation est interne, toutes les femelles présentent, à des degrés divers, la peur du mâle. Le complexe de castration humain semble avoir là peu de prototypes animaux reconnaissables ; quelque chose d'analogue au complexe de perforation de la femme, par contre, se rencontre chez beaucoup de femelles de mammifères. Il suffit d'observer, autour de soi, les animaux domestiques. Certaines chiennes, par exemple, vont jusqu'au refus complet du mâle, avec tremblement quasi hystérique si l'on veut, par la contention, les forcer à le subir.

Ainsi, au cours de l'évolution cellulaire a eu beau se creuser dans certains ovules un micropyle, sorte de primitif « vagin » cellulaire, de voie préformée d'acceptation, et au corps des femelles mammifères un vagin électif se préciser, la pénétration fécondatrice par le mâle reste ressentie comme une effraction redoutable, même par les femelles qui, telle la chienne, ne possèdent pas d'hymen, mais un simple rétrécissement, entre vulve et vagin, du canal génital.

Mais chez la femme, du complexe de perforation de laquelle il s'agit ici, se rencontre un hymen pleinement constitué. Alors l'angoisse de la femme devant la pénétration sexuelle, angoisse qui se manifeste sous le mode sadiquement terrifiant du complexe de perforation, repose chez elle non seulement sur une base cellulaire paléobiologique, mais encore sur une réalité anatomique actuelle, de vierge en vierge renouvelée.

Cependant, le mâle des mammifères semble braver autrement vaillamment l'émiettement spermatique de sa substance que ne le fait la femelle sa pénétration. Généreux, agressif, il peut aller, tels les cerfs en rut, jusqu'à l'épuisement momentané de la plupart de ses réserves vitales. C'est sans doute que l'élan sexuel centrifuge, c'est-à-dire mâle, est davantage dans le sens originel de la vie qui cherche à s'étendre et à conquérir autour de soi toujours plus d'espace où épandre ses forces.

Nous ne devons donc pas nous étonner, dans l'espèce humaine, de trouver la femme bien plus souvent que l'homme soumise à l'angoisse, à la terreur de sa sexualité. Et à juste titre ! La sexualité mammifère impliquant très généralement viol interne, pour la femelle, de sa substance, viol, de par la gestation, prolongé, puis

écartellement dans la mise bas ou l'accouchement, est plus dangereuse pour celle-ci que pour le mâle et mérite réellement d'être davantage redoutée.

Il serait curieux de connaître les rapports de l'érotisme et de l'angoisse chez le mâle de l'abeille, de la mante religieuse ou de l'araignée, pour lesquels l'amour, c'est la mort.

***

L'angoisse toujours réaction à un danger réel

Et ceci nous amène à quelques considérations sur l'angoisse en général. On a beaucoup discuté de ce problème, central en ce qui touche à la physiologie comme à la psychologie.

Or, de même que l'angoisse de la femme devant sa sexualité — toute question de répression sociale plus forte pour elle mise à part — semble réellement fondée, de même toute angoisse, en fin de compte, ou plutôt en début de compte, doit avoir en son temps été fondée réellement.

L'angoisse est le signal du danger vital. Et même si, suivant la division qu'institue Anna Freud dans son dernier ouvrage : *Le moi et les mécanismes de défense* (1), on conçoit l'angoisse comme revêtant trois principaux modes, ces trois modes se laissent tous cependant ramener à la réaction de l'organisme à quelque danger réel.

L'angoisse réelle dont traite Anna Freud, il va de soi qu'elle émane d'un danger réel et qu'est justifié le signal du danger qu'est alors cette angoisse. L'angoisse de la conscience, c'est l'angoisse intériorisée, très réellement fondée, qu'éprouve l'enfant devant son éducateur, le criminel devant son juge. Enfin l'angoisse devant l'instinct apparaît aussi très réellement, très socialement fondée, quand on la conçoit comme l'angoisse devant le danger de la tentation du crime, impliquant le châtiment.

L'angoisse la plus névrotique peut se ramener elle-même originairement à une réaction devant un danger réel. Prenons, par exemple, une phobie d'araignées. L'araignée de nos pays n'est pas très dangereuse. Mais quand on comprend que l'araignée est un symbole assez général de la « mauvaise mère », on voit que ce que craint

(1) Anna Freud : *Das Ich und die Abwehrmechanismen*. Internationaler Psychoanalytischer Verlag. Wien, 1936.

le phobique de l'araignée était, du temps de l'enfance de l'individu et aussi de la race, très réellement fondé. Les mauvaises mères sont très dangereuses pour les enfants, ainsi qu'en témoignent encore de nos jours les histoires, que publient les journaux, d'enfants martyrs. Et l'angoisse, originairement réelle, devant la mauvaise mère n'est devenue névrotique que par suite d'attardement au stade où la mère n'est plus à redouter et de déplacement là où elle n'a que faire : double trouble aux catégories préconscientes de l'espace et du temps.

Cependant, revenons-en à l'angoisse devant l'instinct telle qu'Anna Freud la conçoit. C'est comme réaction à la perception de l'instinct, danger en soi, qu'elle la voit. Mais du point de vue paléobiologique que nous tentons d'indiquer, on peut aussi la justifier sans pour cela lui faire perdre son caractère de réaction à un danger réel.

Anna Freud pense que le moi topique aurait peur des instincts du ça menaçant de le submerger, d'où l'angoisse puissante dans l'enfance et à la puberté, vu les rapports de force entre moi et instincts se soldant en faveur de ces derniers. Je crois que l'on peut ajouter à cette vue très juste la conception émanant de nos vues paléobiologiques.

Bleuler (1) avait déjà, de façon assez confuse il est vrai, parlé de la peur humaine devant la sexualité en soi. Si l'être humain, avant toute répression sociale, morale, semble ainsi avoir peur de son instinct sexuel, c'est sans doute que ce dernier s'oppose au maintien de l'intégrité narcissique du « je » biologique, de l'individu en soi.

Par l'émiettement dont il menace la substance mâle, par l'effraction qu'il exige de la substance femelle, il trouble leur quiétude. Et tout l'érotisme adjoint à cette poussée de l'espèce contre l'individu n'arrive pas toujours à en faire accepter les exigences. Le vital individuel s'insurge contre le libidinal génésique.

*
* *

L'angoisse humaine et le cerveau humain

Quelques mots pour finir sur l'angoisse humaine par rapport au cerveau humain. De même que l'ampleur de notre libido doit être

(1) *Der Sexualwiderstand* (La résistance sexuelle). Jahrbuch für Psychoanalytische und psychopathologische Forschungen. Franz Deuticke, Leipzig et Vienne, 1913.

en rapport avec le développement de notre système nerveux, c'est au volume de notre cerveau que nous devons sans doute la grandeur de notre angoisse, probablement incommensurable à celle des autres animaux. Eux comme nous, nous avons peur devant les dangers vitaux, mais la peur spécifique que l'enfant, en particulier, éprouve devant sa sexualité levante est sans doute en rapport avec le volume de son cerveau, où s'élabore la notion du moi.

Plus intensément que l'animal, l'enfant humain, puis la femme et même l'homme doivent, grâce à leur cerveau, ressentir ce danger pour l'individu, pour le « je » biologique, qu'est l'appel de l'espèce.

C'est parce qu'il doit mourir que l'espèce ainsi l'appelle, et on dirait qu'il le sait dès l'abord. Sous tous les appâts dont la nature a paré le piège sexuel, on dirait que l'homme sent tendu le piège où il doit rester pris tandis que d'autres poursuivront la route.

L'animal moins cérébral se laisse, semble-t-il, plus aveuglément prendre. L'homme, menacé dans son « je » vital par l'appel de la sexualité, qui réclame éjection ou effraction de sa substance, éprouve toujours un mélange en proportions variables d'attirance et d'angoisse devant les exigences d'Eros.

La psychologie de l'enfant dans ses rapports avec la psychologie de l'inconscient

(D'après les travaux de Freud et de Piaget)

Par G. MAUCO

SOMMAIRE :

Les Traits généraux de la pensée de l'Enfant et de la pensée inconsciente

L'absence de conscience réfléchie : l'égocentrisme enfantin.
L'Inconscient.
L'Autisme et la Socialisation de la Pensée.
L'Incapacité a synthétiser : juxtaposition et syncrétisme.
L'Incapacité synthétique de l'Inconscient.
Le Symbolisme.
Le Besoin de justification a tout prix.
Transduction et Insensibilité a la contradiction.
Le Réalisme intellectuel.
La Précausalité.

La Représentation du Monde chez l'Enfant et dans la pensée inconsciente

La Réalité chez l'Enfant.
Le Sentiment de Participation et la Magie.
Origine de la Magie.
Importance de la Magie dans l'Inconscient.
Survivance de la Magie chez l'adulte.

L'Animisme.
Origine de l'attitude animiste.
L'Artificialisme.
Origine de l'Artificialisme.
La Causalité physique.
Problèmes de l'ombre et de l'air.
Problème du mouvement et de la force.
Prévision.
Causalité chez l'enfant.
Notion de loi.
Assimilation et Imitation chez l'enfant.
Logique de l'enfant.

Le Jugement moral chez l'Enfant et dans la pensée inconsciente

La Notion de règle.
La Contrainte adulte et le Réalisme moral.
Réalisme moral chez l'enfant.
Désharmonie des règles et de la nature de l'enfant.
Réalisme moral dans la pensée inconsciente.
Contrainte de l'Adulte et Erreurs pédagogiques.
La Notion de Justice chez l'enfant et la Sanction expiatoire.
La Coopération et le Développement de la Justice.
Importance de l'Influence parentale dans la Genèse de la Morale.
La Tendance a la Coopération (Piaget) ; l'Altruisation des Pulsions (Freud) et la Philosophie de l'Assimilation (Lalande).

Conclusion

AVANT-PROPOS

Ce travail ne prétend pas démontrer que la pensée de l'enfant se confonde avec la pensée inconsciente. Il tente tout au plus de faire apparaître les analogies qui surgissent fréquemment entre les observations des psychologues génétiques et les conceptions de la psychanalyse. Sans doute est-ce là un travail trop superficiel pour aboutir à des résultats précis et au surplus trop étendu en surface

pour être fécond. Toutefois, cette confrontation ne serait pas sans intérêt si elle était susceptible d'orienter des recherches ou seulement d'en faire apparaître l'utilité. Nous serions heureux notamment si cet effort de vulgarisation pouvait familiariser des éducateurs avec des problèmes qui se heurtent en France à une réserve prudente à l'excès, voire timorée ou purement négative (1).

Il ne saurait être question dans ce travail de faire la critique des méthodes suivies par Freud et par Piaget. Aussi bien ces auteurs ont-ils eu soin d'indiquer eux-mêmes les faiblesses et les incertitudes de leurs investigations. Freud a souvent répété que la plupart des définitions et concepts qu'il utilisait n'étaient que des hypothèses de travail qui seules permettaient d'expliquer les constatations apportées par l'expérience et la thérapeutique clinique.

On a reproché à Freud son pansexualisme qui rend si difficile la compréhension objective de son œuvre. Cette conception, surtout en ce qui concerne l'enfant, heurte en effet nos sentiments et bouleverse les notions admises jusqu'ici par le sens commun. Aussi les psychanalystes estiment-ils qu'il est impossible de comprendre pleinement la psychologie freudienne, tant que l'on n'a pas fait revivre en soi-même, par une analyse didactique, les affects infantiles, et tant que l'on n'a pas acquis l'expérience clinique qui seule permet de vérifier l'importance de ces affects et leur rôle déterminant dans la vie intellectuelle. D'autre part, il est permis de critiquer la méthode d'interprétation qu'utilise constamment la psychanalyse, et qui peut faire croire par moments qu'elle se fabrique à elle-même sa propre substance.

En ce qui concerne l'œuvre de Piaget, nous sommes dans un domaine plus clair et moins hermétique. Toutefois, cette clarté ne doit pas nous leurrer. Piaget lui-même a eu soin de souligner les inconvénients de sa méthode d'interrogation, de statistique et de

(1) Cette réserve excessive apparaît même chez des auteurs par ailleurs favorables à la psychologie freudienne. Tel est le cas du Recteur F. Alengry (*Psychologie descriptive et appliquée*, 1933) et même de Claparède, qui, tout en affirmant que « l'œuvre de Freud constitue l'un des événements les plus importants qu'ait jamais eu à enregistrer l'histoire de la science de l'esprit » (*Préface in Cinq leçons de psychanalyse*, 1920), ne peut admettre l'existence de pulsions de nature sexuelle chez l'enfant, alors que toute l'œuvre de Freud repose sur la découverte de ces pulsions. Il est vrai que l'on oublie trop qu'il ne s'agit pas de sexualité au sens ordinaire du mot, c'est-à-dire de sexualité adulte, mais de sexualité infantile, nécessairement différente dans ses moyens et dans ses manifestations.

notation des paroles et gestes de l'enfant. Il est certain que cette méthode risque de fournir des résultats dont la rigueur artificielle peut ne pas être suffisamment atténuée par les observations pénétrantes du profond psychologue qu'est Piaget.

Signalons encore que les deux méthodes sont très différentes. Piaget part de l'observation directe de la pensée spontanée de l'enfant. Freud suit la méthode clinique qui part de l'interprétation des associations d'idées, des rêves et des symptômes pour pénétrer dans le domaine de l'inconscient. Aussi, alors que Freud étudie surtout les opérations mentales qui résistent à la socialisation, Piaget étudie les mécanismes de la pensée qui tend à prendre conscience d'elle-même, c'est-à-dire à se socialiser. Freud est amené par son étude de la partie profonde du psychisme à insister sur la pensée affective de l'enfant, Piaget, par contre, insiste sur le contenu objectif, d'autant que certains domaines, tels que ceux de la sexualité, sont interdits à son investigation pour raisons de convenances.

Cette différence des méthodes et des points de vue des deux auteurs ne leur permettait pas d'aboutir à des résultats identiques. Il n'en est que plus intéressant de confronter les résultats pour en souligner les points de contact. Ces points de contact ont d'ailleurs été marqués à un récent Congrès (1), par Piaget lui-même, qui semble du reste avoir beaucoup subi l'influence de la pensée de Freud.

Ce rapprochement qui tend à s'opérer avec Piaget entre la psychologie génétique et la doctrine de Freud est digne d'attention à un moment où, sur le plan biologique, Pawlow et ses disciples viennent d'opérer un rapprochement analogue. Pawlow a noté d'étonnantes analogies entre les troubles névropathiques décrits par Freud et les symptômes qu'il est possible de faire apparaître chez un animal par le conflit de deux tendances antagonistes (2). Partant

(1) Congrès des psychanalystes de langue française, décembre 1933. Rapport du Dr de Saussure.

(2) C'est ainsi qu'un chien chez lequel on a fait naître un réflexe de sécrétion à la vue d'une ellipse (liée à l'apparition de la nourriture) et un réflexe d'inhibition à la vue d'un cercle (n'amenant jamais la nourriture) parvient à distinguer des nuances parfois infimes entre les deux figures. Mais si l'expérimentateur rapproche à l'extrême la forme de l'ellipse de celle du cercle la différence devient si faible que l'animal ne peut plus distinguer. Les deux réflexes se heurtent alors et le réflexe d'inhibition atteint une tension considérable pour résister au réflexe d'excitation. L'animal ne pouvant supporter le conflit devient névropathe et présente tous les traits des grands déprimés ou des excités.

de semblables expériences, la psychologie fonctionnelle s'est appliquée à vérifier, sur le plan biologique, les phénomènes freudiens d'inhibition, de refoulement, de névroses par conflits de tendances, de régression à des stades moteurs et affectifs élémentaires, et d'en obtenir la guérison par la méthode freudienne de reviviscence du traumatisme initial.

La psychanalyse cesse ainsi d'être une science isolée, une « boursouflure malsaine ». Les sciences qui l'encadrent de part et d'autre, et qui se consacrent à l'étude du psychisme, vérifient par d'autres voies certaines découvertes tant décriées de Freud.

En ce qui concerne la psychologie génétique, non seulement les travaux des psychologues tels que Piaget, Luquet, Claparède, mais aussi ceux des sociologues, en particulier de Lévy-Bruhl, ont fait apparaître des points de contact et des analogies entre la pensée du primitif, celle de l'enfant, et la pensée inconsciente. Sans doute y a-t-il encore trop peu d'études scientifiques dans cet ordre d'idées pour rien présumer, mais il n'est pas sans intérêt de jeter un regard sur ces possibilités, notamment en ce qui concerne la pensée enfantine.

Dans cette tentative nous nous contenterons de noter, dans les travaux des psychologues de l'enfance, et spécialement ceux de Piaget (1), tous les échos que les constatations de ces auteurs peuvent trouver dans l'œuvre de Freud (2). Nous resterons ainsi en contact permanent avec la pensée des psychologues génétiques et nous atténuerons les risques d'interprétation abusive. Par contre, cette méthode amènera bien des redites, car elle oblige, du fait de la complexité de la psychologie enfantine, de revenir fréquemment sur les mêmes phénomènes. Elle nous obligera aussi à évoquer trop souvent les mêmes aspects de la pensée inconsciente freudienne. Mais cet inconvénient de forme est moins grave que celui des interprétations abusives toujours si tentantes.

(1) *Le langage et la pensée chez l'enfant. — Le jugement et le raisonnement chez l'enfant. — La représentation du monde chez l'enfant. — La causalité physique chez l'enfant. — Le jugement moral chez l'enfant.* Nous avons utilisé aussi les travaux de Claparède, G.-H. Luquet, Baldwin, Rey, etc...

(2) Les conceptions de Freud que nous avons utilisées sont puisées dans l'ensemble de son œuvre, dans celle de Jones et dans celle des psychanalystes français. Ceux-ci ont bien voulu nous fournir certaines précisions orales et nous tenons à les en remercier vivement, en particulier le Dr René Laforgue, qui a été en France le pionnier de la psychanalyse.

Les traits principaux de la pensée de l'enfant et de la pensée inconsciente

L'ABSENCE DE CONSCIENCE RÉFLÉCHIE : L'ÉGOCENTRISME ENFANTIN

La pensée de l'enfant est différente par sa structure et son fonctionnement de la pensée logique de l'adulte. Piaget y note l'égocentrisme (1), le réalisme intellectuel (2), le syncrétisme (3), la juxtaposition (4), l'incompréhension des relations, la difficulté de manier la multiplication logique, etc... Tous ces caractères, en apparence contradictoires, constituent cependant un ensemble cohérent qui fait de la pensée de l'enfant un ensemble logique très particulier.

Le trait dominant, qui paraît conditionner tous les autres, c'est l'égocentrime, c'est-à-dire l'inaptitude à l'introspection objective, trait profond de la pensée et du comportement de l'enfant. L'enfant parle sa pensée, il la subit, il ne la socialise pas, n'éprouve donc pas le besoin de vérifier, ni de discipliner logiquement ses représentations. « La pensée, dit Piaget, se met d'abord au service de la satisfaction immédiate bien avant de se consacrer à la recherche du vrai. La démarche la plus spontanée de la pensée est le jeu ou du moins l'imagination quasi hallucinatoire qui permet de considérer les désirs, sitôt nés, comme déjà réalisés. »

Jusqu'à 7-8 ans, la pensée de l'enfant reste pénétrée de tendances ludiques et l'enfant ne cesse pas de croire à ses propres idées comme à des réalités immédiates. De là son assurance formelle, ses affirmations constantes : « J'y sais ». Et les nombreuses questions qu'il pose, dit Piaget, sont purement oratoires : il tient toute prête sa réponse et l'exprime parfois sans attendre celle d'autrui. C'est le

(1) Inaptitude à prendre conscience de sa propre pensée par réflexion, et donc de la rendre communicative à autrui en la soumettant à des règles logiques. Elle reste subjective.

(2) Le signifié et le signifiant, le nom et le nommé ont la même valeur. Les pensées sont considérées comme des réalités immédiates. Il y a indistinction du psychique et du physique.

(3) Ou globalisme de Decroly par lequel l'enfant (et l'adulte) perçoit le tout avant le détail et fond ensemble tout ce qui évoque en lui les mêmes affects en vertu d'analogies.

(4) Inaptitude à maintenir ensemble dans le champ de la réflexion plusieurs représentations. L'enfant y pense nécessairement l'une après l'autre, d'où inaptitude à percevoir les relations et les contradictions.

stade de la croyance de Janet. L'expérience elle-même ne détrompe pas, la pensée infantile est « imperméable à l'expérience », tout comme celle du primitif. D'ailleurs, l'expérience de l'enfant est limitée par les soins dont l'entourent les parents qui ainsi le séparent du réel et réalisent ses désirs. Le fait qu'il considère sa pensée comme une réalité et que toute idée devient croyance amène une confusion du réel et de la pensée. De là des explications artificialistes, animistes, etc... La montagne, la rivière, les lacs, ont été fabriqués par les hommes. Peu importe que l'enfant n'ait jamais rien vu de pareil, il prolonge la réalité sensible par une réalité imaginaire qu'il place sur le même plan. Les mots et la pensée verbale sont pour lui chargés d'affectivité, ont un aspect magique et sont liés à des modes particuliers de sentir et d'agir. Ils sont les choses elles-mêmes, et ils participent de la vie des êtres qu'ils représentent et sur lesquels peut ainsi s'exercer la puissance de la pensée. Tels sont quelques-uns des traits généraux de la pensée de l'enfant.

L'Inconscient

Il est nécessaire ici de rappeler les grands traits de la pensée inconsciente. D'après Freud, elle est le champ clos des pulsions ou instincts. Le principe de plaisir y est la règle, antérieure au principe de réalité. Elle aussi est « imperméable à la réalité ». Elle poursuit des buts non présents à la conscience, donc non adaptés à la réalité. Elle se crée à elle-même une réalité d'imagination, de rêve et ne tend qu'à satisfaire des désirs, non à établir des vérités. C'est d'ailleurs ce qui la rend incommunicable par le langage verbal : elle procède par images et ne peut être évoquée que par des symboles et des mythes. Alors que la pensée logique obéit à l'expérience et à la logique, elle obéit aux lois spéciales du symbolisme et de la satisfaction immédiate et imaginaire. De là le phénomène appelé en psychanalyse la « réalisation », dû à la transformation des sentiments et des idées en images. De là aussi les terreurs d'enfants qui ne peuvent, dit Freud, distinguer la réalité de leurs représentations psychiques. De là encore la plupart des névroses et psychoses où l'individu se contente des satisfactions hallucinatoires. Ce mode de satisfaction est infantile et le bébé qui, sous l'influence du désir de téter, suce son pouce en s'imaginant téter sa mère, recourt au seul moyen possible pour atténuer une tension du désir, à une époque où le désir exige encore une satisfaction immédiate. Il con-

fond le réel et l'imaginaire, la tension est atténuée en évoquant une situation qui antérieurement représentait la satisfaction.

Mais l'expérience montre l'insuffisance de ce moyen ; c'est alors que l'enfant, au lieu de rétrograder vers un souvenir antérieur, se tournera vers le côté moteur de l'esprit pour chercher à modifier le milieu et obtenir une satisfaction réelle, ce qui exigera un renoncement temporaire et une tension. C'est par cette orientation motrice externe, qui exige une certaine maîtrise des pulsions, que se développera la pensée consciente de l'enfant, le contact avec le réel.

Mais, précisément parce qu'elle exige une canalisation de l'énergie au profit des actes moteurs utiles et un renoncement momentané, elle sera plus tardive que la satisfaction sensorielle où l'hallucination est instantanée, sans effort, où tous les procédés peuvent être utilisés. « Dans le système primitif de satisfaction hallucinatoire, dit Jones, l'énergie psychique circule librement, passe avec facilité d'un souvenir à un autre, toute association, même la plus éloignée, forme un pont suffisant pour rendre le passage possible. » La logique fait totalement défaut, la contradiction n'est pas un obstacle, tous les jeux de mots sont utilisés. Dans ce système, tout ce qui est désagréable est nié et ne peut être incorporé à aucun enchaînement psychique. Le sujet dans ce système ne peut imaginer que la satisfaction de ses désirs. Il fuit les souvenirs désagréables, et cette fuite devant certaines réalités pénibles est l'amorce de la répression psychique ultérieure.

Le petit enfant n'obéit qu'à ce premier système. « Il est pratiquement certain, dit Jones, qu'il n'existe pas à la première phase de la vie une conscience du moi comme d'une chose distincte du monde. *La dissociation de l'esprit en conscient et en inconscient présente une situation acquise et non primitive.* »

Le système inconscient ne subit guère de modification par la suite. Tel il est chez l'enfant, tel il restera chez l'adulte. Par contre, le système conscient ou moteur, qui canalise les pulsions pour les adapter efficacement au réel, subira une série de modifications dont l'étude est du ressort de la psychologie génétique. Il subira d'ailleurs constamment l'influence de l'inconscient qui domine dès que le conscient est défaillant, notamment dans le rêve, les troubles psychonévrotiques, les délires. « Les défauts apparents du fonctionnement mental ne représentent en réalité, dit Jones, que le fonctionnement normal et correct de l'inconscient à la place du conscient. »

La prééminence de l'influence de l'inconscient s'explique par deux

facteurs d'origine infantile. Tout d'abord, le système conscient atteint son plein développement plus tard et plus lentement que le système inconscient, de sorte que ce sont les désirs et impulsions de l'inconscient qui forment pendant toute la vie ce qu'on appelle le noyau de la vie. Tout au plus les pulsions inconscientes sont-elles modifiées plus ou moins par les pensées préconscientes et conscientes qui les canalisent ou parfois leur ferment les avenues de la motricité, parce que leur satisfaction serait une souffrance pour une partie du moi social et moral. Ici apparaît le phénomène de la répression qui incite les pulsions à utiliser les voies détournées du symbolisme et de la sublimation. Ainsi, le dynamisme de l'inconscient anime constamment le conscient. Toute cette énergie, sous les formes actuelles les plus variées, les plus déguisées, est d'origine infantile puisque l'inconscient représente dans l'adulte ce qui est resté infantile. Jones pense qu'après quatre ou cinq ans aucun intérêt nouveau ne peut plus trouver place dans l'esprit et celui-ci est incapable de se manifester par des modes de réaction nouveaux. L'expérience clinique montre effectivement que tous les troubles névrotiques de l'adulte, survenant à n'importe quel moment de son existence, sont d'origine infantile. Si, à un stade donné, une pulsion s'est heurtée à une pulsion contraire du moi, l'enfant en a éprouvé une angoisse telle que le passage vers la motricité lui a été barré. Le moi a obéi ici à un mécanisme de fuite devant la pulsion provocatrice d'angoisse, il a refusé d'en prendre conscience. Cette angoisse et cette fuite du moi sont dus à la faiblesse du moi infantile en regard des pulsions instinctuelles lourdement chargées d'affect. Mais, et ceci est capital, *l'enfant qui dans une situation donnée a ainsi réagi inconsciemment à l'angoisse par la fuite réagira toute sa vie de cette même façon dans des situations analogues.* Il est soumis désormais à un schéma affectif de fuite inconscient, et qui précisément parce qu'il est inconscient, donc dans la sphère instinctuelle, tend indéfiniment à se réaliser, d'une façon automatique, faute de pouvoir se satisfaire d'une manière adaptée au niveau du conscient qui lui est interdit. On a comparé cette attitude à celle d'un équilibriste qui, menacé de perdre l'équilibre, tendrait à le retrouver en renouvelant les mêmes gestes indéfiniment et sans succès. De sorte que l'adulte éprouvant un traumatisme qui présente une analogie plus ou moins arbitraire avec le trauma infantile retournera à ce stade pour tenter de résoudre le conflit initial et de

retrouver l'état d'équilibre antérieur regretté. Ce mécanisme de régression, dit M. Parcheminey, s'opère dans tous les domaines : affectif, intellectuel et moteur. Et la désintégration des fonctions et acquisitions rappelle la désintégration progressive des réflexes conditionnels dans le sommeil ; elle s'opère en sens inverse des acquisitions. Ainsi, dans le sommeil, sorte de névrose expérimentale, l'individu n'a plus à sa disposition que la pensée et les réactions oniriques, prélogiques, symboliques, etc... L'hystérique ne dispose plus que des modes de réactions infantiles. L'obsédé, avec ses rituels, est soumis à la motricité automatique de l'instinct. Aussi, lors de la régression à un état affectif antérieur, les symptômes apparaissent sur le plan d'une activité fonctionnelle inférieure où se fixe la régression.

Dans tous les cas, la régression est une fuite devant la réalité et une tendance à revenir au mode de satisfaction hallucinatoire primitif. Chez le névrosé et l'obsédé, une partie libre de la personnalité peut être consciente de cet empiétement de la pensée inconsciente et la critiquer, mais sans pouvoir y résister. Le moi conscient en contact avec la réalité entre alors en conflit avec la partie du moi soumise à l'inconscient. La cure psychanalytique consiste à renforcer le moi conscient pour réduire la dissociation de la personnalité et lui rendre la maîtrise entière. Chez le schizophrène et le psychopathe, au contraire, toute la personnalité est soumise à l'inconscient et la vie sociale est impossible.

L'AUTISME (1) ET LA SOCIALISATION DE LA PENSÉE

Nous nous sommes bien longuement étendus sur des généralités concernant la pensée inconsciente, généralités qui semblent parfois éloignées de la pensée enfantine. Toutefois, cet aperçu d'ensemble nous sera utile par la suite pour mieux saisir certaines analogies. D'ores et déjà nous pouvons noter chez l'enfant comme dans l'inconscient la même puissance de la pensée au service de la satisfaction immédiate, la même inaptitude au réel.

La pensée infantile, d'après Piaget, est égocentrique et toute-puissante, comparable en cela à la pensée inconsciente où, dit Freud, rè-

(1) La pensée autistique (Bleuler) est celle qui est inconsciente d'elle-même et de ses directives. Il y aurait intérêt à employer l'expression de pensée autique pour pensée inconsciente, ces deux derniers termes apparaissant contradictoires.

gne la toute-puissance des idées. Comment donc va-t-elle abandonner cette toute-puissance, cette tendance à la satisfaction immédiate, pour se soumettre à la discipline de la réalité et de la logique ? C'est par la socialisation, dit Piaget, c'est par le choc de sa pensée contre celle d'autrui que l'enfant est obligé à la vérification et à la nécessité de prouver. Une foule d'idées fausses, d'utopies, de soupçons, de mégalomanies tombent au contact d'autrui. La preuve est née de la discussion, et le raisonnement est une discussion vis-à-vis de nous-mêmes. Si donc, pour une raison ou pour une autre, l'enfant ne parvient pas à socialiser sa pensée, celle-ci conserve ses particularités autistiques.

Or, c'est précisément cette incapacité de socialisation qui explique la survivance des mécanismes de la pensée infantile primitive dans l'inconscient et dans la pensée morbide. C'est l'incapacité d'insérer sa pensée et son affectivité dans des schémas sociaux qui enlève toute logique à l'inconscient. La mégalomanie que Piaget trouve chez l'enfant, et que les sociologues notent chez le primitif, constitue le fond même de la pensée inconsciente, et Freud a pu affirmer que primitivement il y a une mégalomanie normale. « La pensée autistique ou incommunicable, dit Piaget lui-même, n'est pas dirigée, n'a pas de liens logiques. Il y a bien une direction inconsciente, affective ou motrice, mais non voulue ni intelligente. Aussi la pensée autiste ne prend pas conscience des motifs qui la guident, puisqu'elle ne sort pas de son moi, ne se connaît pas, ne se fait pas connaître aux autres. »

La cure psychanalytique consiste précisément en une reviviscence des affects inconscients, en une abréaction qui, supportée par un moi fortifié et encouragé par l'analyste, renonce à la fuite et accepte la prise de conscience. Dans cette collaboration du malade et du médecin, l'inconscient parvient à s'insérer dans des normes communes, sociales, qui en permettent la compréhension par autrui et par la conscience même de l'intéressé.

Mais l'enfant est inapte naturellement à extérioriser sa pensée. Il ne la socialise pas, faute de pouvoir la saisir par introspection ou réflexion. Son égocentrisme fait qu'il parle sa pensée telle quelle ; elle lui sert à renforcer son activité individuelle. Il se croit toujours compris, et quand on lui signale l'insuffisance de ses explications, il répond volontiers « qu'il sait ce qu'il veut dire » ou même « qu'on sait bien ce qu'il veut dire ». De là l'abus des pronoms personnels : ça, lui,

elle, le..., sans que l'on sache à qui ils se rapportent. Avec ses camarades, il suit sa propre pensée, non celle d'autrui, il soliloque ou se livre à ce que Piaget appelle très justement « le monologue collectif ». En fait, jusqu'à cinq ans il est solitaire, pour lui la parole est une sorte de « cri qui accompagne l'acte » (Janet). Entre 3 et 5 ans, dit Piaget, 60 pour 100 des propos d'enfants sont égocentriques. Cet égocentrisme se renforce du fait que, se croyant toujours compris, l'enfant qui parle ne se place pas au point de vue d'autrui et ne motive pas le sien, et que de son côté l'enfant auditeur ne se place pas au point de vue de l'explicateur et croit comprendre parce qu'il incorpore tout ce qu'il entend à son propre point de vue et qu'il voit le monde à travers sa propre pensée verbale. Ainsi, nombre de ses pensées sont inexprimables, faute du besoin d'entrer dans le point de vue d'autrui. La croyance d'être compris et de comprendre se trouve jusqu'à un certain point favorisée par les soins des parents qui interprètent les désirs. L'enfant a ainsi l'impression qu'on lit en lui sa pensée, qu'elle est aussi réelle et perceptible pour les autres qu'elle l'est pour lui. De là le sentiment qu'il ne peut rien cacher, qu'il est le centre du monde. Comme cet égocentrisme empêche l'enfant de socialiser sa pensée, il n'en prend pas conscience. C'est en effet dans la mesure où nous nous heurtons aux autres et nous adaptons à eux que nous prenons conscience de notre pensée.

L'enfant n'a donc pas conscience de la marche de son esprit ni de ses directives. Jusqu'à 6-7 ans, dit Piaget, l'enfant subit sa pensée. Trouve-t-il la solution d'un problême arithmétique, il est incapable de dire comment il a fait. Il procède empiriquement, comme nous le faisons dans un puzzle, et il ne peut retrouver la voie suivie. Il ne peut notamment donner de définitions, ou si, par exemple, il définit les êtres vivants par le mouvement, il est incapable de donner les raisons de son choix. Il pratique ou « agit » inconsciemment sa définition sans pouvoir l'exprimer. Cette absence de déductions conscientes amène des jugements discontinus, avec un déterminisme inconscient et non logique.

Cette inaptitude naturelle de l'enfant à la socialisation de sa pensée et cette tendance à rester enfermé dans son égocentrisme, on la retrouve au plus haut degré dans la pensée inconsciente. L'égocentrisme d'un être, dit Freud, se mesure à l'importance de l'inconscient dans son comportement. A cet égard, les névrosés qui restent soumis aux affects inconscients ou qui régressent aux stades infan-

tiles antérieurs par suite d'un refus de la réalité présente s'isolent dans un comportement égocentrique qui les rend souvent insupportables à leur entourage. La non acceptation de la réalité, le refus de prendre en quelque sorte une attitude sociale ou altruiste à l'égard du monde extérieur peut aller jusqu'à la scotomisation (1) de cette réalité, notamment chez les schizophrènes. « L'âge d'or de l'enfant est très bref, dit un psychanalyste, le Dr Pichon, très vite viennent les sacrifices et le principe de plaisir se heurte à la réalité. » C'est la capacité au sacrifice, c'est-à-dire l'acceptation de la réalité qui est le facteur essentiel de la personnalité. Elle exige une élagation constante, une acceptation profonde qui accordera les actes à la réalité. Sinon, l'individu refoule, se replie sur des dispositions antérieures. Mais alors que l'acceptation libère, l'inacceptation emprisonne dans l'égocentrisme et la pure subjectivité. Le principe de réalité, dit Freud, s'oppose au principe de plaisir, car il exige de tenir compte des possibilités, de supporter des tensions, de savoir attendre et même de renoncer. Or, cette adaptation se fait au niveau du conscient, elle ne peut se faire dans l'inconscient, qui, soumis au principe de plaisir, ignore la réalité.

Quand Freud découvrit les instincts agressifs et désirs de mort de l'individu, il n'admit pas d'emblée, dit-il, « la justesse de ces résultats de l'interprétation des rêves ». Mais dès l'instant où il dut rechercher l'origine de ces désirs dans le passé de l'individu, il découvrit la période de ce passé où cet égoïsme et ces désirs, même à l'égard des plus proches, déconcertent moins. L'égoïsme illimité du rêveur puise dans les premières années de l'enfant, égoïste au plus haut degré, et qui aime lui-même avant tout. Ce n'est que plus tard qu'il apprend à aimer les autres, à en tenir compte en se mettant à leur point de vue, à leur sacrifier une partie de son moi. Même les personnes qu'il semble aimer le plus dès le début, il ne les aime tout d'abord que parce qu'il a besoin d'elles, donc pour des raisons égoïstes. « En fait, c'est l'égoïsme qui lui enseigne l'amour. » C'est à cet égocentrisme absolu que l'on doit tant de traits de cruauté de la part des enfants. Telle petite fille est surprise penchée sur le berceau de son jeune frère et tente avec des aiguilles à tricoter de lui crever les yeux « parce que » ces yeux faisaient l'ad-

(1) Terme psychanalytique créé par le Dr Laforgue, signifiant l'inaptitude, l'impuissance à voir la réalité ou une partie de la réalité, par analogie avec certains troubles de la vue.

miration de tous, et spécialement de sa mère qui se consacrait aux soins du dernier né.

L'égocentrisme primitif est si absolu que Freud l'a appelé *narcissique,* l'individu reportant sur lui-même toute son aimance (libido), d'où une valorisation intense de l'individu à ses propres yeux. C'est le retour à ce stade de repliement absolu sur soi-même que Bleuler a reconnu chez le schizophrène (1), qui perd tout contact vital avec la réalité et subit une contraction de la sphère affective. Le schizophrène ne vibre plus avec l'ambiance. De là l'impression d'irréalité, de régression éprouvée par le malade qui fuit la réalité, se plonge dans le passé, tel ce malade qui se sent « redevenir rapidement le petit enfant obéissant ». « Faire refluer le temps, mourir sur les mêmes impressions avec lesquelles on est né, faire des mouvements en cercle pour ne pas s'éloigner de la base, pour ne pas se déraciner, voilà ce que je voudrais (2). » A cet égard, la psychiatrie moderne, utilisant les notions freudiennes du contenu de la psychose et du complexe inconscient, a marqué une étape importante. Notamment les données psychanalytiques sur le rêve appliquées aux manifestations morbides par nombre de psychiatres a fait abandonner l'idée que la folie est essentiellement la perte de la raison. Il faut élargir la définition de Descartes : le rêveur, le fou, tout comme l'homme normal, sont des « êtres pensants ». Leur pensée exprime des désirs réels, sans doute incohérents du point de vue logique, mais très admissibles quand l'individu se détourne de toute activité pragmatique et ne s'adresse à personne, ne socialise pas sa pensée. Rêve et folie sont des phénomènes de même ordre en tant qu'ils ne cherchent pas à s'intégrer d'une façon adéquate à la réalité, mais seulement à exprimer ce que Roque de Fursac appelle « l'égocentrisme actif de l'autisme ». Cette attitude asociale prend parfois une tournure antisociale. Tel jeune ingénieur devenu schizophrène dira : « Les gens ne méritent pas l'effort que je dois faire pour me mettre en contact avec eux. La seule personne que j'admette est mon père. La réalité pour moi est une hallucination. Je suis à côté de la vie. » Et le malade s'enlise dans un éternel soliloque, seul avec ses phantasmes.

Pour les psychanalystes il y a là fuite devant les réalités pénibles

(1) Notamment dans les démences précoces de Kræplin et les schizophrènies de Bleuler, que Freud a groupés sous le nom de paraphrénies.
(2) *La Schizophrénie* (Minkowski).

et retour vers des stades plus heureux de la vie passée. Le malade notamment fait effort, indéfiniment, pour surmonter l'obstacle du traumatisme infantile initial sans y réussir, car il obéit à l'automatisme de l'inconscient où le refoulement a eu lieu. La régression totale soumet l'individu à la pensée inconsciente. Le « je » disparaît, tend à être remplacé, comme chez les enfants, par le « on » ou la troisième personne : « ma personnalité », « ma personne », etc... Le malade parle de lui comme d'un individu étranger qu'il observerait. Le « je », en effet, exige une certaine aptitude objective, ou plutôt objectale, car il est une partie détachée du moi, et faisant office de spectateur et d'interlocuteur (1). C'est en quelque sorte un interlocuteur introjecté et qui exige une certaine quantité d'énergie libidinale détachée du moi. Quand, par suite de la régression à un stade infantile narcissique, la libido (aimance) se replie sur le moi et abandonne ses investissements objectaux extérieurs ou introjectés, il ne reste plus d'énergie libidinale disponible pour le « je ». Le moi redevenu narcissique supprime en quelque sorte tous ses « détachements » et ramène à lui toute son « aimance », tous ses intérêts. Dès lors, le raisonnement objectif est impossible, faute de cet interlocuteur et auditeur intellectuel introjecté dont le « je » est le symbole, tout comme le sur-moi est le symbole des parents « moralistes » et censeurs.

La croyance d'être compris et de comprendre autrui, que l'on note chez l'enfant, se trouve avec une force singulière dans la pensée inconsciente. Freud l'explique par l'introjection de l'instance morale des parents et par la confusion de la pensée et de la réalité physique. Il en résulte le phénomène important de l'auto-punition, dont nous aurons à parler par la suite. Le sujet croit qu'il ne peut cacher ses pensées, qu'on les voit et qu'on le comprend, et par conséquent toute pensée agressive sera jugée coupable et perçue comme telle par autrui qui aura une réaction défensive. Cette certitude automatique entraîne un sentiment de culpabilité qui accompagne toute idée condamnable dans l'inconscient. Freud a noté un trouble psychique : « Beobachtungswahn », qui traduit cette illusion de se croire observé, épié dans ses actes, ses pensées, et que l'on retrouve si souvent dans les états paranoïaques. C'est dans cette attitude que la psychanalyse voit l'origine du moi idéal ou sur-moi moral.

(1) R. Laforgue : Cours à l'Institut de Psychanalyse, 1935.

En ce qui concerne la prise de conscience de la pensée et de ses directives, prise de conscience qui fait défaut chez l'enfant, elle est naturellement inexistante dans la pensée inconsciente dont les mécanismes par définition ne peuvent être perçus par l'individu. Le cas est manifeste dans les rêves, et dans les symptômes névrotiques où seule existe la conscience des résultats de l'élaboration inconsciente, c'est-à-dire les images et les symptômes, mais où tous les mécanismes et directives restent inconscients. C'est précisément cette absence de directives conscientes qui fait que le rêve et l'obsession paraissent inintelligibles et chaotiques. Freud a montré à quel point le rêveur et le névropathe vivaient, « agissaient » leurs pulsions sans qu'ils fussent capables d'expliquer la marche de leur pensée obéissant à des directives inconscientes.

Prendre conscience d'une opération, dit Piaget, c'est la faire passer du plan action sur celui du langage. C'est la réinventer en imagination pour l'exprimer en mots, c'est refaire mentalement, verbalement, les expériences qu'on a pu faire expérimentalement. Il en résulte que l'enfant, lorsqu'il essaye de prendre conscience et de parler une opération qu'il a souvent accomplie, peut retomber dans les difficultés qu'il a déjà vaincues sur le plan de l'action. De sorte que l'enfant recommence sur le plan verbal l'expérience de l'action. Il y a donc là un nouvel effort à fournir dont l'enfant ne sent qu'assez tardivement la nécessité. Suivant l'expression de Claparède, « la désadaptation est à la base de la prise de conscience ». Or, la désadaptation sur le plan verbal n'apparaît que lorsque, sortant de son égocentrisme, l'enfant cherche à socialiser sa pensée. Il y a donc *décalage* entre l'action et la pensée ; celle-ci, plus tardive, est due aux nécessités sociales. De sorte que l'enfant, avant la prise de conscience, se comporte en vertu de raisonnements incommunicables et inconscients. L'enfant, dit Piaget, sait manier une notion bien avant d'en avoir conscience, car il s'est formé dans son esprit (c'est-à-dire dans les actions esquissées) peu à peu un schéma (c'est-à-dire un type unique) de réaction, applicable toutes les fois qu'on parlera par exemple de maladie, de frère, etc..., mais qui ne correspond pas encore à une expression verbale, et qui par conséquent est encore incommunicable et inconsciente. C'est l'expression verbale qui en se substituant au schéma inconscient permettra le passage à la conscience.

Freud a émis des hypothèses sur la prise de conscience qui ne

sont pas tellement éloignées des constatations de Piaget. Pour Freud la conscience forme la surface de l'appareil psychique, c'est-à-dire la partie la plus proche du monde extérieur. Il distingue, d'autre part, l'inconscient. Entre les deux se placerait le préconscient, ce dernier susceptible de prise de conscience. La différence entre une représentation préconsciente et une représentation inconsciente consisterait en ce que cette dernière se rapporte à des matériaux qui restent inconnus, tandis que la représentation préconsciente serait associée à une représentation verbale, produit de la conscience. Et pour Freud, à la question : comment quelque chose devient-il conscient ? on peut substituer celle-ci : comment quelque chose devient-il préconscient ? Réponse : grâce à l'association avec les représentations verbales correspondantes. Ces représentations verbales sont des traces mnémiques qui furent jadis des perceptions et peuvent, comme toutes traces mnémiques, redevenir conscientes.

Ne peut donc devenir conscient que ce qui a déjà existé à l'état de perception consciente. Aussi tout ce qui provient du dedans et veut devenir conscient doit chercher à se transformer en une perception extérieure, transformation qui n'est possible qu'à la faveur des traces mnémiques des représentations verbales antérieures. Par leur intermédiaire, les processus intellectuels internes deviennent des perceptions, ce qui a fait dire que toute connaissance venait de la perception externe. Les idées perçues comme venant du dehors sont pour cette raison considérées pour vraies, alors même que leur origine est interne. Le mécanisme selon lequel une pulsion interne s'intègre dans des représentations verbales exige un effort d'adaptation, un détachement des représentations primitives. La pulsion primitive est en effet obligée de subir deux détachements successifs avant de devenir consciente et communicable. Elle est d'abord obligée de se déguiser ou de se transformer plus ou moins pour s'exprimer dans le langage symbolique qui est celui de la pensée inconsciente. Mais, dans cette forme primitive d'expression, elle obéit encore au principe de plaisir en ce sens que pour elle l'image est la chose, le symbole se confond avec le signifié. Quand il lui faut au stade suivant s'intégrer dans des représentations verbales logiques, susceptibles de prise de conscience et de communication sociale, il y a un deuxième détachement, également pénible. Il lui faut abandonner le symbole pour le mot avec lequel la pulsion n'a plus que des liens abstraits, la chose et le signifié cessant d'être confondus.

En bref, l'affect qui était fixé sur l'image doit s'en détacher pour aller vers le mot abstrait. Ce sont ces détachements successifs pour s'intégrer dans des représentations verbales venues de la réalité que les psychanalystes ont appelé *l'altruisation* ou *socialisation* de la pensée. C'est cet effort que les surréalistes crurent pouvoir éviter, oubliant qu'il est la condition de la transmission sociale et de la compréhension collective.

Toutes ces opérations se font dans le préconscient, véritable agent de liaison entre l'interne et l'externe. Le préconscient emmagasine toutes les représentations verbales antérieures, les expériences, les schémas d'action et de pensée. Il réunit le passé et le présent. C'est lui qui constitue l'essentiel de la personnalité par la synthèse des expériences internes et externes. Il décharge le conscient d'une foule de représentations qui gêneraient celui-ci dans son effort d'adaptation à la réalité. C'est lui qui filtre nos affects, les dirige vers la sublimation en les canalisant vers des représentations de plus en plus détachées de la tendance initiale. Il obéit aux directives morales du sur-moi, et ici apparaît une de ses fonctions les plus importantes : celle d'agent protecteur du conscient.

C'est en effet au niveau du préconscient que s'opère le barrage contre les pulsions internes provocatrices d'angoisse. Il y aurait là un mécanisme comparable à celui des réflexes protégeant le conscient contre les sensations externes trop brutales. Le moi préconscient, angoissé par l'antagonisme des affects, refuse le passage de la pulsion angoissante qui tendrait à cheminer, et par l'intermédiaire des représentations mnémiques arriverait au conscient où elle s'emparerait des organes de la motricité et des sens pour se satisfaire. Le moi, devant cette menace, obéit, suivant l'expression de Freud, à un mécanisme de fuite et ferme l'entrée du préconscient. De sorte qu'il n'y a pas possibilité pour la pulsion d'utiliser la moindre trace mnémique, et que dans le refoulement il n'y aura aucun souvenir, donc aucune possibilité de mémoire ni de conscience.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, c'est durant l'enfance, alors que les pulsions sont très chargées d'affect et que le moi est encore faible, que le mécanisme du refoulement est fréquent. Quant à la pulsion refoulée, elle persiste à vouloir se réaliser et elle ne le peut que par les moyens primitifs de la zone instinctuelle du « ça » ou « soi » inconscient d'où elle n'a pu sortir. Or,

la réaction de l'instinct, à qui manque le pouvoir d'adaptation de l'intelligence, est l'automatisme auquel sera désormais soumis l'individu dans toutes les situations analogues. D'où l'inactualité des conflits névrotiques adultes qui restent soumis à des schémas infantiles inconscients, tendant indéfiniment à éliminer une tension de l'organisme. Ce sont ces schémas primitifs inconscients qui constituent les schémas prévalents autistiques auxquels ont affaire les psychanalystes et qui restent toujours doués d'énergie puisque prisonniers.

Aussi la guérison psychanalytique ne saurait-elle, comme on le croit, résider en une prise de conscience, impossible puisqu'il n'y a jamais eu enregistrement mnémique dans le préconscient. Le malade doit revivre, agir, sentir à nouveau la pulsion, il doit en un mot reproduire la situation affective initiale. C'est par des schémas affectifs et moteurs que le malade guérit, non par la mémoire. Et cette reviviscence, cette ab-réaction est rendue possible par le transfert qui reporte sur le médecin les affects jadis éprouvés inconsciemment envers les parents ou les éducateurs, et dont la prise de conscience est alors possible pour la première fois par un moi encouragé et fortifié par la collaboration de l'analyste et de l'analysé. Le malade revit donc et agit avant de se souvenir. Nous trouvons ici la loi du décalage signalée par Piaget entre le plan de l'action et le plan verbal, et qui fait que l'enfant s'adapte inconsciemment par des schémas psychomoteurs avant de prendre conscience de ces schémas sur le plan de la pensée verbale. En effet, la pensée inconsciente est faite en partie d'opérations potentielles et esquissées par l'organisme et comparables à une activité motrice. Quand le malade a surmonté affectivement les difficultés de cette motricité hallucinatoire inconsciente, il doit à nouveau les aborder sur le plan de la pensée verbale et consciente. Et ici on se heurte à des difficultés considérables, à une résistance du moi et du sur-moi d'accepter la moindre modification au comportement névrotique jugé indispensable. Ce sont ces résistances à la fin d'un traitement qui opposent d'ailleurs les plus grandes difficultés à la prise de conscience définitive de la guérison. Ce sont ces résistances qui au surplus rendent si difficiles en général la prise de conscience des mobiles de tout comportement inconscient.

L'INCAPICITÉ A SYNTHÉTISER : LA JUXTAPOSITION ET LE SYNCRÉTISME OU GLOBALISME

Piaget (1) souligne l'incapacité à la logique des relations et l'étroitesse du champ de l'attention chez l'enfant. Jugeant toujours à son point de vue personnel, n'entrant pas dans celui d'autrui, l'enfant a des jugements absolus, jamais relatifs, puisque la relation suppose la conscience de deux points de vue. Un enfant par exemple dira très bien : « Paul est mon frère », mais à la question : « Et Paul a-t-il un frère ? » il répondra invariablement non, faute de se placer au point de vue de son frère. Pour la même raison, il désignera la main droite à la place de la main gauche d'une personne qui lui fait face. Cette incapacité à sentir la relativité de son point de vue se trouve renforcée par l'étroitesse du champ de la réflexion qui fait que l'enfant ne peut saisir les relations entre plusieurs idées ou objets à la fois. De là d'ailleurs ses contradictions ou ses « mensonges » ; il pense successivement à chaque représentation, non à plusieurs dans le même temps. Aussi est-il incapable de répondre à des tests qui exigent la représentation simultanée de plusieurs éléments. C'est le cas du test : « Si cet animal a de longues oreilles, c'est un mulet ou un âne. Si cet animal a une grosse queue, c'est un mulet ou un cheval. Eh bien ! cet animal a de longues oreilles et une grosse queue. Qu'est-ce que c'est ? » L'enfant, suivant qu'il fixera son attention sur une caractéristique ou une autre, répondra que c'est un mulet, ou un âne, ou un cheval. Ne pouvant faire la synthèse de l'ensemble, il ne peut procéder à l'élimination des contradictions qui permettrait une réponse correcte. Il ne peut non plus saisir la relativité des perceptions dans des tests où il est question de personne blonde par rapport à une autre, mais qui peut paraître plus brune qu'une troisième. La pensée égocentrique qui suit des schémas réalistes et prend pour absolu sa perception immédiate ne peut donc se placer au point de vue d'autrui, surtout s'il en est plusieurs et simultanés. C'est ce réalisme de sa perception qui fait que l'enfant croit jusqu'à 7-8 ans que le soleil et la lune le suivent dans sa marche, puisqu'aussi bien il les trouve toujours au-dessus de lui. Dans le même ordre d'idées, il nous souvient d'avoir entendu une petite fille de 5 ans qui, à la fin d'un orage, alors que

(1) *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, chapitres I et V.

le soleil réapparaissait et illuminait les dernières gouttes de pluie, s'écriait émerveillée : « Regarde maman ! il pleut du soleil. » C'est l'ignorance de la relativité des notions et comparaisons qui fera dire à l'enfant que le bois flotte parce que léger, au lieu de dire parce que *plus* léger *que* l'eau. De sorte qu'il dira quelques minutes après que le bateau flotte parce que lourd.

Ainsi l'enfant voit beaucoup de choses, mais il les considère une à une sans liens ni synthèses. Il n'organise pas ses observations, il est incapable de penser à plus d'une à la fois. Son attention est multiple, s'éparpille, cependant qu'un champ de réflexion trop étroit lui interdit la synthèse. D'autre part, il est soumis à sa perception immédiate, conçue comme absolue, et ignorant de la logique des relations. Lucquet a donné dans son travail sur les dessins d'enfants de nombreux exemples de cette incapacité synthétique que Piaget appelle *juxtaposition*. L'enfant qui dessine une bicyclette placera les pièces côte à côte et sans ordre rationnel. Les choses étant perçues sous leur jour immédiat, sans perspective, sans ordre ni organisation, l'attention les débite un à un au lieu de les considérer en faisceaux. Il remplacera les « parce que » ou les « donc » par des « et », « et pis », de sorte qu'il pourra inverser ses démonstrations. Il dira par exemple, pour expliquer le mécanisme du robinet d'eau : « l'eau coule et pis le robinet est ouvert », ou inversement, au lieu de dire : l'eau coule *parce que* le robinet est ouvert. Il y a donc bien juxtaposition au lieu de synthèse.

Ce n'est pas à dire cependant que cette impuissance des schémas enfantins à utiliser des liaisons de relations logiques amène une absence de liens dans sa pensée. Au contraire, car, à défaut de liaison objective, l'enfant abuse des liens subjectifs, et c'est ici qu'apparaît un nouveau caractère de la pensée enfantine : le *syncrétisme* ou *globalisme* (1). Le syncrétisme, qui apparaît au premier abord comme contradictoire avec la juxtaposition, en est donc, en fait, le complément, ou, si l'on veut, la conséquence. L'enfant percevant les objets et les êtres sous une forme globale, c'est-à-dire subjective, utilise les relations « d'appartenance », non d'inclusion. Par exemple, un bras dessiné à côté d'un bonhomme est conçu comme « allant avec » (appartenance), non comme « faisant partie de » (inclusion).

(1) La méthode dite globale d'enseignement de la lecture utilise cette aptitude de l'esprit à la perception totale et instantanée d'un ensemble plus ou moins arbitraire.

La relation est réduite à une relation vague de propriété. C'est ainsi que l'enfant ne concevra pas d'être Suisse et Genevois, car Genève « va » avec la Suisse, mais sans relation précise de contact ni d'espace.

La logique subjective ou égocentrique qui préside à ces schémas syncrétiques est plus intuitive, plus synthétique que la logique proprement dite. Les jugements, dit Piaget, y procèdent par bonds, des prémisses aux conclusions, passent sur la démonstration, procèdent par visions d'ensemble, schémas personnels d'analogie ou schémas visuels tenant lieu de démonstration. Ce caractère discursif fait de la pensée infantile de véritables actes intuitifs sans déduction, incommunicables et arbitraires, et s'accompagnant de croyance et d'assurance.

Ainsi, la juxtaposition et l'incapacité à la synthèse, loin de signifier l'incohérence, s'accompagnent d'un abus de liaisons subjectives, d'une fusion dans des schémas d'ensemble, schémas vagues, mais qui s'impliquent les uns dans les autres et qui sont l'équivalent fonctionnel des idées générales, mais qui ne peuvent y suppléer car il leur manque d'être confrontés les uns avec les autres dans la pensée du sujet pour en éliminer les contradictions. Ce « confusianisme » fait que pour l'enfant tout tient à tout, tout se justifie par des implications imprévues que l'adulte ignore souvent, car ce syncrétisme est inexprimable. Ici encore nous voyons une conséquence de l'égocentrisme qui exclut la compréhension du point de vue d'autrui. Ignorant les liaisons objectives au profit des liaisons subjectives, il impose des schémas arbitraires aux choses, assimile les expériences nouvelles à des schémas anciens. *Bref, l'enfant remplace l'adaptation au monde extérieur par l'assimilation au moi.* Le syncrétisme est l'expression de cette assimilation perpétuelle de toutes choses à des schémas subjectifs et à des schémas globaux parce qu'inadaptés.

Une phrase entendue donne naissance à un schéma d'ensemble, vague et indissoluble. Et le raisonnement se fait par *projection* les uns dans les autres des schémas qui *fusionnent* par *condensation* des images beaucoup plus que par la logique. C'est ainsi que deux phénomènes perçus en même temps sont impliqués dans le même schéma, et l'enfant utilisera cette fusion comme explication. Il dira par exemple : « le soleil ne tombe pas parce que c'est haut », ou bien : « parce que c'est chaud ». La simple description équivaut ici à la démonstration. Il confond juxtaposition et cause. C'est là un

des traits du syncrétisme qui voit dans les associations des perceptions une implication, faute de pouvoir dissocier et discerner les liens objectifs. De là la tendance à tout lier à tout subjectivement.

Ce syncrétisme, sorte « d'analogie immédiate », qui fait que l'enfant identifie d'emblée et sans réflexion les objets nouveaux à des schémas anciens, dure jusque vers 7-8 ans dans la compréhension et le raisonnement, et jusque vers 11-12 ans dans la pensée verbale, en raison du décalage entre l'action et la prise de conscience.

Incapacité synthétique de l'Inconscient.

Ces caractères de la pensée de l'enfant, telle que la dépeint Piaget, méritent qu'on y insiste, tant ils rappellent certains aspects de la psychologie de Freud. Le vocabulaire même évoque à s'y méprendre celui de Freud : complexes affectifs, juxtaposition des images, égocentrisme ignorant les relations et la relativité des points de vue, projection, fusion, condensation, et tout cela, dit Piaget, attribuable au « remplacement de l'adaptation à la réalité par l'assimilation au moi qui semble bien rappeler la loi de l'inconscient hédonique ». La pensée inconsciente obéit en effet à des schémas affectifs qui soumettent et déforment la réalité et n'en utilisent que des images découpées et subjectivement sélectionnées. Ainsi maltraitée, la réalité perd sa vie propre, ne fournit plus qu'un matériel symbolique, tant est grande l'assimilation au moi et nulle l'adaptation au monde extérieur.

Freud a bien montré l'étonnant travail d'élaboration auquel se livrait l'inconscient pour traduire en images la pensée latente et les désirs. Dans ce travail de « réalisation » l'esprit se heurte à des difficultés, notamment pour exprimer concrètement des idées abstraites ou des relations entre les idées. Aussi le rêve, tout comme la pensée de l'enfant, *juxtapose*, procède par tableaux successifs, faute de pouvoir rendre les relations, la perspective et la relativité des situations entre elles. Tout comme chez l'enfant, il y a absence de relations causales, de conjonctions ; aucune trace de « parce que », de « comment », de « mais », de « si », de « quand », etc... Tout s'exprime par simple juxtaposition de tableaux. Il y a ignorance de la perspective dans le temps : tout est simultané, ce qui se conçoit d'ailleurs, puisque la pensée onirique, tout comme le peintre, est limitée par les nécessités de la représentation visuelle.

Tout comme les schémas de la pensée enfantine, le rêve procède

par *condensation* et *sur-détermination*. La pensée onirique, et en général toute pensée inconsciente, exprime plus d'idées qu'il n'y a d'images. Celles-ci, dès lors, prennent une grande richesse d'expression. La même représentation peut, par exemple, traduire deux tendances contraires nées de l'ambivalence des sentiments. On retrouve d'ailleurs cette utilisation des contraires et des oppositions dans le langage courant : sacer, en latin, pour sacré et damner, en est un exemple. La pensée inconsciente groupe plusieurs personnes en une seule, en vertu de ressemblances ou d'analogies plus ou moins lointaines. C'est ainsi qu'un rêveur jaloux de sa sœur la voit flirter avec un Monsieur X., mais qui ressemble à un de ses amis Y., et la scène se passe dans l'appartement de son cousin Z. En fait, il était jaloux des trois hommes cités. Un schéma syncrétique a condensé les trois personnages en un qui s'est trouvé surdéterminé.

Le *déplacement* est très utilisé : il consiste à reporter les éléments affectifs importants sur les parties en apparence les moins importantes du rêve, sur des détails presque escamotés. Ce transfert permet un véritable déguisement de l'affect et le passage à la censure. Le rêveur est parfois représenté par un autre personnage, mais, en vertu de l'égocentrisme, il est souvent identifié à ce qu'il y a de plus sympathique dans le rêve. Le déplacement peut prendre la forme de la *projection* qui consiste à attribuer à autrui nos propres sentiments ou particularités. C'est un processus de défense enfantine, que nous verrons cité par Piaget. On le retrouve dans le rejet des responsabilités : « C'est pas moi qui ai fait cela, c'est lui. C'est lui qui a commencé. » Freud a montré que la jalousie était fréquemment une projection. Le jaloux, luttant contre des désirs inconscients de tromper, les nie et s'en défend en projetant ces pulsions sur son conjoint qu'il accuse. Dans la paranoïa, la persécution provient souvent de l'attribution à autrui, par projection, d'un désir de faire mal. Le déplacement peut aussi devenir *introjection*, les éléments appartenant à d'autres étant attribués au rêveur. Dans certains cas, *l'identification* est complète, notamment dans le cas d'un désir très fort. L'enfant à qui on refuse un cheval de bois peut s'amuser par compensation à « jouer » qu'il est un cheval. Sur le plan inconscient, le mécanisme de l'homosexualité s'explique en partie par l'identification à la femme chez l'homme et inversement pour la femme qui s'identifie au père. Le phénomène de l'identification reviendra souvent dans les études de Piaget.

Le rêve peut être également déformé par *l'élaboration secondaire*

dans la mémoire du rêveur qui le raconte. En général, il clarifie, fait un tri, commet des oublis et surtout rend le rêve plus logique. Le rêve est corrigé suivant ce qu'on attend, en conformité, dit Freud, avec des schémas qui font que nous avons tendance, tout comme les enfants, à faire entrer l'inconnu dans le connu, quitte à le déformer. Nous retrouvons ici, en même temps que le besoin de tout justifier et de rationaliser propre à l'enfant, la tendance à assimiler à des schémas.

Pour mieux faire apparaître les mécanismes de la pensée inconsciente et ses analogies avec la pensée enfantine telle que la dépeint Piaget, nous utiliserons un cas clinique traité par le Dr Odier.

Il s'agit d'une jeune fille, Louise, 22 ans, très intelligente et cultivée, douée d'une grande sensibilité. Fiancée durant deux ans avec un ami de son frère, elle souffrit beaucoup de la rupture de ses fiançailles. Quelque temps après, son frère, qu'elle aimait beaucoup, se cassa la jambe gauche. Elle le soigna avec dévouement. Un jour, en rentrant dans la chambre du blessé, elle vit son ex-fiancé assis au chevet de son frère qu'il était venu voir à titre d'ami. Elle éprouva un choc affectif si fort qu'elle ne put prononcer un mot et sortit de la chambre. Le soir même commencèrent des troubles hystériques, en particulier une paralysie et une raideur de la jambe gauche qui l'immobilisa désormais au lit. Deux ans durant les médecins tentèrent vainement tous les traitements les plus énergiques. En désespoir de cause, les parents recoururent à la psychanalyse. Celle-ci révéla très vite, derrière une rancune et une haine hautement proclamée contre le fiancé infidèle, un fort désir de le revoir et une forte fixation amoureuse. Dans cet état d'ambivalence sentimentale inconsciente, l'organisme refoulait le désir insatisfaisable et cause de souffrance. Mais celui-ci s'exprimait par le symptôme de la jambe paralysée. L'inconscient semblait avoir tenu ce raisonnement égocentrique : « Je désire vivement le retour de mon fiancé près de moi. Mon frère qui a la jambe gauche immobilisée a pu le faire venir à son chevet. Donc, si j'ai la jambe gauche immobilisée, mon fiancé viendra près de moi » (1). Quand, après de vives résistances affectives, elle prit *affectivement* conscience (ab-réaction) de ses véritables sentiments et de leur réalisation par le symbolisme magique du symptôme, la paralysie cessa : elle put quitter le lit et marcher. Mais, pour équilibrer définitivement l'affectivité de Louise, il fallait aller jusqu'à l'origine même du mal et déterminer pourquoi la vue de l'ex-fiancé au chevet du frère immobilisé avait pu déclencher un tel schéma affectif générateur de symptômes somatiques. Les associations d'idées et les rêves firent émerger de l'inconscient trois situations anté-

(1) Sans doute n'y a-t-il pas là raisonnement à proprement parler, mais reproduction d'attitudes, avec la croyance que leur imitation amènera les mêmes événements par analogie. Or c'est cette utilisation des analogies que l'on retrouve à la base du raisonnement primitif.

rieures typiques et dont la charge affective non « digérée » avait donné toute sa valeur à la scène actuelle. Durant les longues fiançailles de Louise son fiancé avait tenté une pénétration à laquelle la jeune fille résista en raidissant les jambes. A remarquer que Louise avait subi cette tentative dans un état hypnoïde ou crépusculaire, son moi angoissé refusant la responsabilité de la prise de conscience. Mais elle en avait par contre gardé un souvenir inconscient très fort où la peur et l'animosité se mêlaient à un vif désir de renouvellement. De sorte que le symptôme de la jambe immobile traduisait, en vertu de la sur-détermination, cette ambivalence du refus et du désir inconscient en répétant symboliquement la situation souhaitée et haïe.

L'analyse par la suite fit apparaître une scène d'enfance totalement oubliée, et que l'on put vérifier auprès du frère qui en gardait le souvenir. Alors que Louise avait cinq ans, son jeune frère s'était livré sur elle et avec une certaine brutalité à une petite agression sexuelle enfantine. En entendant le bruit des bottes de son père, général sévère et qu'elle redoutait, Louise s'enfuit épouvantée. Dans sa fuite elle tomba et se heurta légèrement la jambe. Il en était résulté une légère boiterie dont les médecins ne purent expliquer la nature. Par la suite, la boiterie disparut, mais dans l'inconscient se conserva le souvenir affectif intense de cette scène où le frère était à la fois redouté et aimé avec la force qui caractérise les premiers chocs affectifs sur le psychisme encore neuf du jeune être. Enfin, devait apparaître une situation affectivement analogue à l'égard du père, le complexe parental d'Œdipe n'ayant pas été résolu. Nous n'insisterons pas sur ce dernier complexe, bien que les psychanalystes le considèrent comme le plus important du point de vue génétique et déterminant tous les autres, puisque c'est de ce premier essai, pour reporter son aimance (libido) sur un objet extérieur, que résulte l'échec initial et le schéma de fuite.

Le cas de Louise nous montre bien comment un traumatisme actuel fait régresser l'individu au comportement irrationnel, enfantin, de la situation initiale non résolue et où l'organisme s'efforce automatiquement de retrouver l'état de paix antérieur au premier traumatisme. Il s'efforce indéfiniment de retrouver la situation qui a précédé la première désadaptation et de résoudre le schéma initial non assimilé. Nous y voyons aussi un exemple de raisonnement inconscient, d'un raisonnement que l'on peut bien qualifier d'enfantin, mais qui, du point de vue égocentrique, révèle une série d'opérations mentales coordonnées et tendant à un but précis.

L'aspect infantile de cette pensée se révèle par des caractéristiques signalées par Piaget. Tout d'abord, la vue de la scène où son frère couché reçoit la visite de son ami n'est pas perçue comme telle. Elle est immédiatement fondue dans des schémas affectifs

antérieurs, comme si ces schémas brusquement évoqués par analogie immédiate assimilaient la réalité. Louise, comme l'enfant, « identifie d'emblée et sans réflexion » les objets nouveaux aux schémas anciens, indissociables. Et le raisonnement, toujours comme chez l'enfant, « projette les uns dans les autres les schémas de compréhension en les fusionnant suivant des lois qui sont celles de la condensation des images, bien plus que celles de la logiqué ». Du frère, du fiancé et même du père, elle fait un schéma syncrétique inconscient par fusion et condensation. « La simple description, dit Piaget, équivaut à l'explication », et l'enfant confond juxtaposition et cause. Louise ne procède pas différemment : pour elle la jambe allongée et la présence du fiancé sont liés par une cause. Faute de pouvoir dissocier et de percevoir analytiquement les faits, elle lie tout à tout subjectivement. Elle ne peut concevoir les rapports objectifs. La toute-puissance égocentrique caractérise tout le comportement inconscient de Louise. Piaget étudiant cette toute-puissance chez l'enfant dit qu'il l'éprouve sur son corps qui lui obéit : il croit ainsi créer le monde où il agit. Tel ce petit qui, ayant monté un escalier pour la première fois, s'écrie triomphalement : « Maman, j'ai « fait » l'escalier », laissant entendre par là que pour lui l'escalier n'existait pas avant qu'il l'eût si l'on peut dire « agi » par ses mouvements. Or, le névrosé, et spécialement l'hystérique, retourne à ce stade de la toute-puissance vis-à-vis de son corps. Il cherche même à l'étendre au monde extérieur par un comportement infantile égocentrique grâce auquel l'individu, centre du monde, agit surtout par participation, par magie, par ignorance du point de vue et des sentiments d'autrui et projection des siens. Louise ici attribue un pouvoir magique à sa jambe. Par indifférenciation entre le moi et l'autre, elle prête ses propres sentiments à son frère et à son fiancé et modifie la réalité en vue de ses propres désirs. De même que l'enfant fait graviter le soleil et la lune autour de lui, Louise, toute comparaison gardée, fait manœuvrer son fiancé. Elle ignore la réalité, ou plus exactement la plie à ses désirs. C'est ce réalisme de la pensée, où le physique se confond avec le psychique, qui permet à l'égocentrique de se satisfaire.

A remarquer que la régression affective au trauma initial s'accompagne de régression sur le plan intellectuel et moteur à une zone psychique où les moyens d'expression sont ceux de l'automatisme instinctuel, la pulsion refoulée ne pouvant s'exprimer au niveau

adapté du conscient. Les réactions les plus primitives sont les réactions végétatives. C'est cette expérimentation sensorielle que l'on voit revivre chez l'hystérique ou dans l'hypnose. On sait qu'on peut provoquer des sécrétions par l'idée d'un aliment, qu'on peut même provoquer une brûlure par hypnose chez un individu antérieurement brûlé. D'après Pawlow et ses disciples, il y aurait inhibition corticale et libération des activités inférieures, ou, selon Freud, dissociation et régression à des états antérieurs. De là le caractère archaïque de la plupart des névroses où, suivant l'expression des psychanalystes, il y a « inactualité du conflit ». L'hystérique, dit un psychiatre (1), n'a plus à sa disposition qu'un matériel très archaïque car, par suite de la régression, il y a inhibition des couches supérieures du psychique et fixation à un stade primitif. Il retourne à la pensée magique où l'idée équivaut à un acte, la représentation mentale à la réalité, le mot à l'objet. Il y a là une façon infantile ou primitive de réagir. Pour ces malades, il n'y a pas de différence entre l'abstrait et le concret, entre le moi et le non-moi.

On voit à quel point certains processus de la pensée inconsciente révélée par les psychanalystes semblent s'apparenter à la pensée enfantine. Toutefois, il convient de remarquer que les psychanalystes insistent sur le facteur affectif, sur les pulsions instinctives et libidinales. Pour eux, les schémas selon lesquels s'organise la pensée inconsciente sont des schémas empruntant leur dynamisme aux affects primitifs. Piaget semble ne vouloir parler que des schémas intellectuels et n'insiste pas sur leur tonalité affective. Mais cette différence est moins absolue qu'on pourrait le croire à première vue en raison de la difficulté de séparer les deux aspects intellectuel et affectif de la pensée.

Piaget lui-même, au VIIIe Congrès des Psychanalystes français, signalait le parallélisme entre le développement affectif et l'évolution de la pensée, parce que, disait-il, « les sentiments et les opérations intellectuelles ne constituent pas deux réalités extérieures l'une à l'autre, mais les deux aspects complémentaires de toute activité psychique. Mais tantôt les sentiments comme la pensée s'attachent à des règles (à la fois morales et logiques) d'objectivité et de cohérence, et alors la pensée est rationnelle, tantôt les sentiments comme l'intellect deviennent égocentriques, c'est-à-dire pré-

(1) Dr Parcheminey : Conférence à l'Institut de Psychanalyse, 1934.

fèrent la satisfaction du moi à la vérité, et alors la pensée est prélogique ou illogique. » Cette solidarité de l'affectivité et de l'intellect apparaît notamment dans ce que Piaget et Freud appellent *schémas* ou *automatismes de répétition,* produits de la condensation des expériences et des réactions passées, et qui, selon Freud, déterminent notre conduite actuelle et pour Piaget conditionnent la pensée enfantine. Le syncrétisme qui résulte de la soumission aux schémas persiste d'ailleurs chez l'adulte normal. Le bûcheron, le chasseur, le promeneur ou le bandit traqué voient la forêt sous un jour très différent. La superstition traduit également la préexistence de schémas affectifs dans lesquels vient s'impliquer la réalité. Ce sont ces schémas inconscients qui orientent si souvent notre comportement et spécialement celui du névrosé, et qui amènent la répétition de certaines situations ou de certains échecs au cours de l'existence.

Piaget, pour montrer à quel point les schémas syncrétiques commandent la compréhension infantile, demande à des enfants de traduire un proverbe par une phrase correspondante. Or, les enfants assimilent les proverbes aux phrases correspondantes, non par des liens logiques, mais par des implications arbitraires. Ils fondent le proverbe dans un schéma syncrétique de compréhension préexistant dans leur esprit. C'est ainsi que le proverbe : « D'un sac à charbon ne sort pas de la poussière blanche » est assimilé par les enfants (qui ont compris verbalement le proverbe) aux phrases suivantes : « Ceux qui gaspillent leur temps soignent mal leurs affaires », ou : « Un charbonnier a beau se laver, il reste noir », ou : « Il ne faut pas toucher à un sac de charbon, on se salit », etc... Or, si on demande aux enfants d'expliquer leur choix et de développer leur pensée, on est surpris de constater qu'une forte proportion d'enfants voient dans ce proverbe une allusion aux soins de propreté (1). Piaget ne note pas cette particularité, mais il rapporte les explications d'un enfant qui montre bien l'intérêt pour ces questions :

L'enfant qui assimile le proverbe cité à la phrase : « Ceux qui gaspillent leur temps soignent mal leurs affaires », explique « que ceux qui gaspillent leur temps soignent mal leurs enfants, ils ne les lavent pas, ils deviennent noirs comme du charbon et il ne sort pas

(1) Cette dernière constatation ne se trouve pas dans Piaget. Ici, nous avons élargi l'expérience de Piaget par des expériences personnelles sur 40 enfants.

de poussière blanche ». Et comme Piaget lui demande de raconter une histoire signifiant la même chose que le proverbe, l'enfant raconte : « Il y avait une fois un charbonnier qui était blanc. Il était devenu noir, et sa femme lui dit : C'est dégoûtant d'avoir un homme comme ça. Ça fait qu'il s'est lavé et il n'a pu devenir blanc ; sa femme l'a lavé et il n'a pu devenir blanc, etc... » Comme on le voit, la pensée de l'enfant est soumise à un schéma affectif concernant les soins de propreté.

Or, la psychanalyse insiste beaucoup sur l'importance affective que l'éducation parentale joue dans le domaine des soins de propreté, d'autant que cette éducation exige une certaine contrainte et est souvent désagréable ou, inversement, très agréable. Nombre de schémas affectifs inconscients naissent de l'éducation à la propreté du jeune enfant, et le traitement psychanalytique en amène toujours quelques-uns à la conscience. Il apparaît bien ici que les schémas de compréhension soient conditionnés par des schémas affectifs comparables à ceux révélés par Freud.

Jones (1) a montré à quel point l'influence de l'inconscient pouvait déterminer la pensée logique. Grâce à la sublimation, un intérêt jusque-là inconscient est transféré sur un objet ou une idée consciente, qui devient symbole. Le symbole possède donc ainsi deux sens et tire sa signification de deux sources différentes. L'une de ces sources est consciente et fait partie du monde réel, tandis que l'autre est en relation avec l'inconscient. Dès lors, l'attitude objective devient impossible, surtout si, comme il arrive souvent, l'intérêt subjectif l'emporte. La personne réagit à l'idée inconsciente à laquelle la réalité se trouve associée, et elle défend son attitude et ses croyances sur ce point avec une ténacité qui résiste à tous les arguments. Si l'argumentation logique ne peut rien contre une pareille attitude, c'est qu'elle n'est pas dirigée contre la véritable source de la résistance. On ne peut ébranler une pareille attitude qu'en faisant appel aux émotions, c'est-à-dire en faisant intervenir une contre-force susceptible de neutraliser la base émotionnelle inconsciente. D'autre part, il arrive que la ressemblance entre l'idée inconsciente et le symbole soit assez étroite. Alors la répression qui frappe l'idée primitive inconsciente tend à affecter l'idée symbolisante, et l'on a le phénomène assez fréquent chez les écoliers d'inhibition

(1) Jones : *Traité théorique et pratique de Psychanalyse*, p. 824.

intellectuelle. Il y aura par exemple incapacité absolue à comprendre le plus simple et le plus impeccable des syllogismes. De là les aversions ou les préférences pour telle matière ou telle question. De là aussi la valeur relative des tests intellectuels. Une lacune intellectuelle apparente peut n'être qu'une inhibition émotionnelle inconsciente. Autant d'enfants, autant de tests, car une seule et même tâche, dit Jones, reçoit une signification différente dans chaque cas, selon les idées inconscientes avec lesquelles elle entre en association. Freud a montré que les oublis, lapsus, erreurs, pertes, etc..., n'étaient pas fortuits, mais supposaient une motivation inconsciente. Ils traduisaient une tendance profonde, une algarade de l'inconscient.

Les liens de l'inconscient affectif et de la pensée sont tels que les perturbations affectives réagissent aussitôt sur la pensée. Le cas des idiots qui présentent très tôt une véritable agénésie affective constitue pour le clinicien un élément de pronostic très sombre. Toute arriération affective entraîne l'arriération intellectuelle. A cet égard, le cas des schizophrènes chez lesquels il y a contraction de la sphère affective et retour à la pensée inconsciente détachée du réel est instructive. Il arrive en effet que les facultés intellectuelles développées avant la régression affective subsistent un certain temps. Mais comme elles fonctionnent à vide, sans affectivité, elles s'exagèrent pendant un temps jusqu'à l'hypertrophie. On arrive au rationalisme et au géométrisme morbide qui pousse à ergoter, interroger ou expérimenter. Mais le malade sent lui-même le néant du mécanisme : « Je suis en dehors de toute pensée humaine, ma pensée est illusoire, elle me reste étrangère, froide (1). » — « Pour moi, dit un autre malade, je suis incapable d'établir un contact durable permanent avec le monde extérieur. Je suis à côté de la vie. Je pense par abstraction pour me débarrasser des choses (2). » Les troubles intellectuels sont dès lors la conséquence du désintérêt et de la perte de la valeur affective des représentations. Il en résulte un laisser-aller, une distraction tels que tout travail intellectuel risque d'être interrompu ou dévié par des idées parasites.

Divry (3) étudiant ce rationalisme abstrait, apragmatique, stérile, sans vie en un mot, des schizophrènes, insiste sur cette dissocia-

(1) Dr Dide et Guirans : *Psychiatrie du médecin praticien*, Masson, 1922.

(2) H. Claude, Robin, Roubinovitch : « Schizophrénie simple », *Société Médico-psychologique*, nov. 1925.

(3) Contribution à l'étude des troubles de la personnalité », *Bulletin de la Société de l'Académie Royale de Médecine de Belgique*, 1920.

tion de l'intellect et de l'affectif inconscient. Le moi, dit-il, est une fonction psychique synthétisante qui nous donne la notion de notre propre être, de notre corps. Il présente deux aspects fonctionnels :

1° la partie instinctive et pratique qui donne son dynamisme au moi. Elle présente un caractère de spontanéité instinctive, quoique éclairée par la conscience. C'est une sorte d'instinct sublimé ayant fusé dans le conscient et d'où vient cette sorte d'ardeur qui faisait dire à Bergson que l'intelligence a des instincts, et à Freud qu'elle est le produit de la sublimation des instincts.

2° la partie intellectuelle ou spéculative du moi, qui peut éveiller le doute sur les sensations éprouvées par le moi, alors que le moi pratique n'en doute pas. C'est le moi intellectuel ou « je » qui objectivise les sensations et révèle la relativité de la réalité perçue. C'est lui qui permet l'introspection.

Or, il peut survenir un déséquilibre entre ces deux fonctions préconsciente et consciente. S'il y a recul du moi pratique et instinctif la fonction raisonnante tourne à vide et devient stérile. Elle semble mue uniquement par la force acquise, qui va d'ailleurs en s'affaiblissant également. « Vous pouvez me questionner sur tout, dit un malade, je saurai vous répondre, mais j'ai l'impression que rien n'existe. » Il y a donc bien là la perte de cette activité intuitive de notre moi, qui nous fait vivre en quelque sorte dans les choses, les identifiant à la perception consciente que nous en avons. C'est par cette poussée inconsciente, cette « appétence » dont la conscience a gardé quelque chose, que nous vivons, c'est elle qui nous oriente dans le monde extérieur : à la réflexion, tout y est étrange, mais l'instint passe outre et fait vivre. C'est la logique de l'instinct conscient, s'il est permis d'associer ces deux vocables, que ces malades ont perdue. Ils n'ont plus l'instinct de vivre dans toute sa spontanéité : leur inconscient s'est replié, s'est contracté affectivement suivant l'expression de Bleuler (affektiver rapport), et leur moi spéculatif, mû encore par l'habitude acquise, agit d'une façon exagérée et erronée, cependant que la poussée instinctive qui fait vivre se ralentit, s'efface et que l'individu se retire du réel.

Chez l'enfant normal on peut dire que le déséquilibre est au contraire en faveur du moi pratique et instinctif, le moi spéculatif n'étant pas encore formé. L'enfant est entraîné vers la vie par son « appétence » (1) sans pouvoir objectiver ses sensations ni en sentir

(1) Ce que le Dr Pichon appelle « loi d'application ».

la relativité, par suite de la faiblesse de son moi spéculatif. Chez lui, l'inconscient domine le conscient. De là d'ailleurs le décalage entre la prise de conscience et l'adaptation inconsciente du moi instinctif.

Piaget a souligné ce caractère inconscient et incommunicable des raisonnements de l'enfant qui sait manier une notion bien avant de pouvoir l'exprimer sur le plan verbal. De sorte que l'enfant, mu par le dynamisme du moi inconscient, s'adapte intuitivement, avant de s'adapter consciemment. Mais, dans tous les cas, il lui faut un intérêt, un élan vers la réalité, une possibilité, dit Freud, d'y consacrer une partie de son énergie libidinale. Qu'il y ait une rétractation de la libido sur le sujet narcissique, alors l'élan vers les êtres et les choses disparaît. Etres et choses perdent dès lors leur intérêt et leur réalité, cependant qu'apparaît le sentiment de la dépersonnalisation, faute de liens et de contact avec l'ambiance. C'est donc grâce à une attitude objectale que l'élaboration psychique se tisse sur le réel, soit par imitation, soit par assimilation. *L'autisme de l'enfant à cet égard tend à s'ouvrir sur le monde,* à se soumettre au principe du réel pour obtenir des satisfactions réelles, tandis que l'autisme du schizophrène se ferme sur le monde.

Or, c'est par les schèmes, produit de la condensation des expériences et des réactions passées, que se manifeste le moi inconscient qui pousse l'enfant vers la vie réelle. Le schème affectif à travers lequel est perçue la réalité, et sur lequel celle-ci vient s'impliquer, crée ainsi une solidarité étroite entre l'affectivité et l'intellect. « Le schème, dit Piaget, est l'équivalent moteur du concept », c'est dire qu'il a un caractère pulsionnel ou affectif. De sorte que l'esprit égocentique de l'enfant, soumis au moi instinctif, s'il traduit par exemple un proverbe, procède par schèmes où entrent, à titre d'aliments, la « consonance des mots, l'imagerie mentale, le rythme de la phrase » (Piaget), et aussi et surtout le sens symbolique et affectif du proverbe. C'est ce sens symbolique et affectif qui, pour Freud, joue le rôle essentiel, puisqu'il communique son dynamisme, sa vie aux représentations mentales qui, par elles-mêmes, sont des abstractions vides de contenu.

Le Symbolisme

Ce serait donc par le symbolisme ou par la sublimation, qui est une forme du symbolisme, que l'inconscient pénétrerait dans le cons-

cient ou agirait indirectement sur lui. C'est dire toute l'importance du symbolisme pour les rapports des deux pensées. Piaget (1) a souligné que, dans la mesure où la pensée est disciplinée par la vie sociale, elle est modifiée à deux points de vue :

1° En ce qui concerne les signes qui lui servent d'instruments, elle entre dans la morale du langage : le mot devient son support et sa traduction motrice en quelque sorte. Quant aux significations corrélatives, elles sont réglées par la logique, condition d'existence de la pensée commune, et acquièrent une structure conceptuelle. Le concept constitue en quelque sorte le schéma collectif lié au signe verbal.

2° Dans la mesure, au contraire, où la pensée demeure individuelle, c'est-à-dire inexprimée et égocentrique, à défaut de mots, c'est le symbole qui fait fonction de signe ; le signifiant est l'image, mimée comme dans le jeu des enfants ou la pensée morbide, et le signifié l'expérience intime du sujet. Or, c'est cette pensée symbolique que la psychanalyse a découverte et étudiée, et dont la pensée de l'enfant est imprégnée.

Seulement, si l'on admet le parallélisme entre les mécanismes intellectuels et les mécanismes affectifs, il faut choisir, dit Piaget entre les deux conceptions du symbolisme entre lesquelles ont oscillé les travaux de Freud. Selon la première, le symbole est un déguisement des tendances refoulées, et la genèse du symbolisme dépend étroitement de la censure et du refoulement. La pensée symbolique serait alors antilogique.

Selon la seconde, au contraire, le symbole est une forme élémentaire de la pensée, indépendante des processus affectifs qui peuvent la doubler, et notamment du refoulement. Cette pensée serait alors prélogique plutôt qu'opposée à la pensée conceptuelle logique.

Pour Piaget, c'est cette seconde interprétation qui est exacte : le symbolisme est une forme primitive, individuelle, spontanée de la pensée. Cette pensée, qui a pour but immédiat la satisfaction du moi, est beaucoup plus inconsciente que la pensée collective qui utilise le langage, car celle-ci a pour fonctions la recherche de la vérité. C'est dans le jeu des enfants que Piaget a notamment bien étudié la forme symbolique de la pensée (2). Dès la première enfance

(1) VIIIe Congrès des Psychanalystes de Langue française, décembre 1933.
(2) Piaget travaille actuellement à un ouvrage sur le jeu et la pensée symbolique.

le jeu est avant tout un exercice au cours duquel l'enfant s'assimile les objets : le pouce sucé est un symbole implicite du sein. Donc la pensée symbolique déborde de beaucoup la notion des symboles destinés à déguiser des tendances inconscientes. Le symbole est l'instrument primitif de la représentation et un mode de pensée individuel.

Or, Freud et ses disciples n'ont jamais rien dit d'autre, et Piaget, sans s'en douter, est complètement d'accord avec eux. Sans doute, Freud a dit que par la régression, c'est-à-dire par un retour à la pensée primitive, un individu exprimait symboliquement des pulsions refoulées. Mais on ne peut en déduire, comme le fait Piaget, que le symbole soit toujours un signe de refoulement. Il serait même plus logique d'en déduire que si le symbole, d'après Freud, est le fait d'une régression par rapport à la censure, le symbolisme est le caractère dominant du stade où a lieu la régression, c'est-à-dire le stade infantile. Freud a d'ailleurs souvent répété que l'inconscient, qui s'exprime symboliquement, est loin d'être uniquement composé d'éléments refoulés. « Une partie du moi, dit-il, et Dieu sait quelle importante partie, peut être inconsciente », sans qu'il y ait refoulement (1). On sait que tout le travail d'élaboration des rêves repose en grande partie sur la transformation d'idées en images visuelles. « Or, dit Freud, les particularités de ce travail d'élaboration doivent être considérées comme des traits archaïques. » Elles sont inhérentes aux anciens systèmes d'expression, aux langues et aux écritures anciennes. D'ailleurs, toutes les idées ont pour point de départ des images concrètes : leurs premiers matériaux sont constitués par des impressions sensorielles, ou plus exactement par des images-souvenirs de ces impressions. C'est seulement plus tard que les mots ont été attachés à ces images et reliés aux idées. Le travail d'élaboration de l'inconscient fait donc subir aux idées une marche régressive au cours de laquelle doit disparaître tout ce que le développement des images-souvenirs et leur transformation en idées a pu apporter à titre de nouvelle acquisition. Les modes de penser symbolique, dit Jones, sont les plus primitifs et représentent une réversion vers des phases d'évolution mentale plus ancienne. Cette réversion est favorisée par des états tels que la fatigue, l'engourdissement, la maladie, la folie et le sommeil, où la vie mentale

(1) « Le moi et le soi » in *Essais de Psychanalyse*, p. 183.

consciente est réduite au minimum. C'est ainsi qu'un homme fatigué préfère feuilleter un journal illustré qui lui présente les idées sous une forme sensible plutôt que de lire un texte abstrait. C'est probablement parce que le cinématographe correspond à ce mode inconscient et primitif de représentation qu'il doit en partie son succès — notamment auprès des enfants. Tout symbolisme atteste la difficulté que le sujet éprouve à saisir, et par conséquent à communiquer d'une manière adéquate les sentiments qui l'agitent : cette inaptitude peut être d'origine intellectuelle ou le plus souvent affective. Par suite de cette inaptitude, l'esprit retourne à des processus mentaux d'un type plus simple. Le symbole représente donc un processus exigeant le moindre effort : il est sensoriel, le plus souvent visuel. La métaphore se rattache au symbole (1) dans la mesure où elle recourt à l'image et révèle l'impuissance du langage ordinaire à traduire la pensée.

A noter qu'un philosophe de l'intuition comme Bergson est amené à parler par images. « Un livre de Bergson, dit très justement M. Bouglé, est toujours un magnifique herbier de métaphores (2). » L'artiste surtout parle un langage symbolique et sait plus facilement que tout autre éviter les déformations qu'une intelligence abstraite et utilitaire impose à la réalité.

Les symboles ressemblent aux mots d'esprit, en ce sens qu'ils sont spontanés et automatiques, inconscients au sens large (3). Freud, dans son travail sur le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, a montré à quel point le mot d'esprit procédait d'une élaboration inconsciente et symbolique, et que l'économie d'effort qui en résultait expliquait le plaisir qu'on en éprouvait. Le jeu de mots et le calembour viennent souvent de la substitution auditive des mots à leur signification conventionnelle plus abstraite, tel ce mot : « Ce n'est pas un émule de Rousseau, c'est un roux et un sot. » L'aspect imagé de certains mots d'esprit révèle bien ce retour momentané à l'activité subconsciente et symbolique, par exemple dans ce mot de Lichtemberg : « Cet homme n'était pas à proprement parler une vive lumière, mais un grand chandelier..., il était professeur de philosophie. » Freud a également signalé la tendance spontanée au symbolisme dans l'attitude anthropocentrique de l'homme,

(1) Delacroix : *La Religion et la Foi*, Alcan, 1922, p. 24.
(2) Bouglé : « Trois philosophes », *Revue de Paris*, 1er septembre 1935.
(3) Freud : *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, p. 93.

qui le pousse à ramener le monde à lui et qui apparaît avec tant de force chez l'enfant et le primitif. En vertu de cet égocentrisme primitif, l'homme prête au monde ses propres particularités, ses façons de sentir et d'agir : la marmite a un pied, la carafe un col, le levier un bras, etc... On sait à quel point l'argot, langue spontanée et affective, est riche d'un symbolisme collectif.

Enfin Freud signale que dans la pensée inconsciente il y a ignorance du lien établi entre le symbole et le symbolisé, entre le signifiant et le signifié. Il y a confusion des deux par suite du réalisme de la pensée, confusion que Piaget retrouve chez l'enfant. Freud a même montré qu'il pouvait y avoir un véritable oubli affectif du signifié, par suite du transfert affectif et de la participation au sens où l'entend Lévy-Bruhl pour le primitif.

Au total, les psychanalystes considèrent le langage symbolique de l'inconscient comme primitif et remontant à des conditions qui auraient existé avant le développement du langage abstrait. Il constitue notre premier bagage intellectuel. L'accord de Freud et de Piaget est donc bien complet, et d'après ces auteurs la pensée de l'enfant s'apparente par le symbolisme à la pensée inconsciente.

Freud va même plus loin que Piaget en ce qui concerne l'importance du symbolisme comme véhicule primitif de la pensée. Ne le limitant pas au rôle de mode de pensée individuelle, Freud pense qu'on « est autorisé à considérer comme un legs phylogénique la symbolisation que comme telle l'individu n'a jamais apprise ». Ainsi s'expliquerait le caractère général de certains symboles que l'on retrouve chez la plupart des individus, et aussi les mythes et les légendes collectifs. Il est remarquable que chez presque tous les individus la « maison » représente le symbole de la personnalité humaine, l'eau évoque l'idée de naissance, le serpent l'idée de pénis, l'arbre l'idée du père, la mer celle de la mère, etc... Cet aspect collectif de la symbolisation peut s'expliquer par des schémas que l'on trouve chez la plupart des individus et par l'unité relative des esprits humains qui permet la compréhension mutuelle. Pas de compréhension possible, en effet, sans qu'il y ait à l'origine un minimum d'associations identiques s'imposant à tous.

Au surplus, non seulement l'expérience clinique révèle l'exactitude des affirmations de Freud, mais la *vérification expérimentale* en est possible par deux procédés. L'un consiste à faire lire à des malades un récit sexuel cru, et on leur demande quelque temps

après de le réciter. Or, ils le font en le transformant symboliquement et en utilisant les symboles que l'on a tant reprochés à Freud. Une vérification analogue est possible sur un individu en état d'hypnose auquel on suggère de faire un rêve sur un sujet sexuel cru et qui, au réveil, raconte un rêve transposé symboliquement. L'expérience est particulièrement probante quand elle est faite sur des personnes incultes et illettrées (1).

Le besoin de justification a tout prix

Etudiant les conséquences du syncrétisme chez l'enfant, Piaget note le besoin de justification à tout prix. En effet, la fusion immédiate d'éléments hétérogènes dans des schémas égocentriques et la croyance à l'implication objective des éléments ainsi condensés subjectivement amènent la certitude que tous les événements s'expliquent. « Tout phénomène se justifie par ce qui l'entoure. » L'enfant ignore le hasard, pour lui tout tient à tout. Les rapprochements les plus inattendus, par exemple en ce qui concerne les proverbes, sont toujours justifiés par l'enfant. Quand il affirme que le soleil nous suit, à la question : que fera le soleil si deux promeneurs vont en sens inverse ? il trouve toujours des explications. Il n'y a pas pour lui de pourquoi qui doive rester sans réponse. En vertu du syncrétisme, toute perception ou toute idée nouvelle cherche coûte que coûte un lien avec ce qui précède, avec un schéma antérieur. L'enfant, jusque vers 11-12 ans, est incapable de dire « on ne peut savoir ». La toute-puissance de sa pensée, des images et des mots, le pousse à régner sur la réalité extérieure comme il règne sur la réalité interne. Il commande en despote, incapable de s'avouer impuissant, de céder devant la réalité.

Cette particularité de la justification à tout prix se retrouve dans la pensée inconsciente. Le pouvoir étonnant de l'enfant de tout expliquer, de tout justifier rappelle, dit Piaget lui-même, la richesse imprévue, les exubérances symbolistes des mystiques, les délires d'interprétation, ou même plus simplement les faux-fuyants de l'adulte pris au dépourvu, par exemple le candidat au baccalauréat que l'émotion semble faire régresser au stade infantile de la justification à tout prix. Nous avons noté déjà, à propos de l'élaboration

(1) Travaux de Hartmann et Silberer. *Syndrome de Korsakoff et expériences de Röffenstein.*

secondaire du rêve, la même tendance à rationaliser et à justifier logiquement. Un individu en état d'hypnose auquel on suggère un acte trouve toujours après coup une justification rationnelle. Tel sujet de Berhneim auquel il avait été suggéré d'ouvrir un parapluie dans une salle. affirmait que « c'était pour voir si c'était le sien ». Les interprétants surtout présentent dans leur délire un raisonnement imaginatif où toutes les possibilités deviennent des certitudes, avec la diffusion de l'interprétation par laquelle tout s'enchaîne indéfiniment, le rayonnement, c'est-à-dire la gravitation autour de l'idée de toutes les parties du système, et enfin le symbolisme ou la tendance à trouver dans tout phénomène ou phrase une idée cachée plus profonde que celle qui apparaît. Ce qui a fait dire à M. Dromard (1) que « la façon de percevoir et de raisonner des interprétants rappelle certains traits les plus essentiels de la pensée primitive et de la pensée infantile ». C'est ce qu'exprime Freud quand il affirme que la pathologie s'explique en grande partie par le retour à l'infantile.

La psychanalyse explique notamment le mécanisme de l'obsession par une rationalisation de l'inconscient. La surdétermination fait que l'obsédé glane tout ce qui de près ou de loin se rapporte au conflit initial inconscient. La généralisation amène une extension qui pousse l'obsédé à étendre ses garanties et sécurités. Par exemple l'interdiction d'une pièce de sa demeure est étendue par un raisonnement approprié à la maison, à la rue, à la ville même. Le symbolisme le pousse à toute une série d'actes protecteurs et de cérémoniaux, d'une rigueur minutieuse, sur lesquel s'est opéré le déplacement de l'affectivité.

Enfin l'obsédé met au service de son angoisse une logique si impitoyable qu'il arrive toujours à la justifier. Rien ne résiste à sa croyance et à ses explications à tout prix. Les raisonnements les plus convaincants se brisent contre l'étonnante puissance des raisonnements imaginatifs, de celui par exemple qui a la phobie des microbes ou des contacts, car cette phobie n'est que le symbole par où s'exprime un affect inconscient qui donne son dynamisme au comportement de l'individu. C'est au surplus cette même aptitude à tout expliquer et à tout justifier qui fait que l'adulte ne peut prendre conscience de certains mobiles inconscients. Une partie de nos actes sont déterminés sans que nous nous en doutions par des pul-

(1) « Délire d'interprétation », *Journal de Psychologie*, 1911, p. 290.

sions inconscientes, mais nous rationalisons toujours notre conduite, et bien rarement nous avouons notre incompréhension devant certains de nos actes. Et c'est toujours une surprise pour les névrosés de découvrir les vrais mobiles de leur conduite sous les fausses explications rationnelles qu'ils s'en donnaient à eux-mêmes.

Cette attitude infantile et primitive, inconsciente, de la justification à tout prix, semble d'ailleurs correspondre à un instinct plus fort que le besoin de toute-puissance, ou que la tendance à la synthèse de la personnalité par sa soumission à des normes. Ici semble intervenir le fait que l'inexpliqué, l'inconnu effraient sur le plan intellectuel comme ils effraient sur le plan affectif. Si l'enfant, selon Piaget, est incapable d'admettre « qu'on ne peut savoir », c'est sans doute par peur de cette nuit intellectuelle que représente pour lui l'ignorance, la nuit d'où tous les dangers peuvent surgir. L'explication à tout prix est une sorte de magie qui supprime l'inconnu. Sur un autre plan, la psychanalyse a montré que l'individu ne peut supporter une angoisse dont l'origine inconsciente lui échappe. Il préfère n'importe quelle explication ou n'importe quelle souffrance précise. De là tous les compromis névrotiques qui matérialisent et justifient en quelque sorte l'angoisse diffuse insupportable. A cet égard, le comportement des paranoïaques est instructif. La plupart de ces malades présentent avant le début du délire certains traits de caractère : ils sont susceptibles, orgueilleux, renfermés, l'air douloureux et inadapté à la vie, en un mot ils appartiennent à la catégorie de ceux qu'on appelle communément « les mauvais caractères ». Or, quand éclate le délire on note une brusque détente, un soulagement. Le malade a « trouvé », il « a compris ». C'est qu'on lui en veut (persécution) ou qu'on l'aime (érétomanie). Désormais, tout s'éclaire, tout est net, précis, et, en partant de cette révélation, de cette certitude intuitive, il échafaude avec une logique impeccable, souvent avec une réelle intelligence, tout un ensemble rationnel par l'enchaînement logique. Désormais, tout est expliqué et se justifie en fonction de l'attitude qu'il attribue une fois pour toute au monde entier à son égard. L'égocentrisme de ces malades les fait se considérer comme le centre du monde. Il semble qu'ils se réfugient dans une attitude délirante raisonnante, dans des constructions mentales arbitraires, plutôt que de supporter l'angoisse interne imprécise, injustifiable, qui les étouffait auparavant.

Transduction et insensibilité a la contradiction

L'enfant, ignorant la logique des relations, préférant la juxtaposition à la hiérarchie, utilisant les liaisons globales du syncrétisme au lieu des liaisons analysables, n'a pas un raisonnement déductif ou inductif, mais transductif (1). Il ne fait pas appel à des propositions générales pour démontrer des propositions singulières : il procède du singulier au singulier. C'est ainsi qu'après avoir dit que le soleil est vivant parce qu'il bouge, il dira que les « nuages ne sont pas vivants parce que le vent les pousse ». D'autre part, son égocentrisme l'empêche de justifier ses propositions qui restent asociales et incommunicables du point de vue logique. La chaîne de son raisonnement est comparable à celle de nos mouvements et tâtonnements, sans qu'il y ait conscience de ses liaisons. L'implication qui caractérise la pensée infantile est un phénomène moteur plus que de pensée. Elle constitue l'essentiel de l'expérience mentale qui reproduit en pensée, par une imagerie plus ou moins appropriée, les événements tels qu'ils se succèdent ou peuvent se succéder dans la nature. Cette expérience ignore la contradiction, elle est irréversible, car la seule nécessité qu'elle connaît est celle des résultats, sans conscience du mécanisme des opérations qui restent ainsi non logiques.

Or, dit Piaget, c'est la *réversibilité* qui est l'équivalent psychologique de la non-contradiction et qui caractérise le raisonnement logique. Mais cette réversibilité exige la conscience de la marche du raisonnement et sa soumission constante aux règles logiques, notamment à des lois générales qui sont ainsi respectées au cours des opérations. L'enfant, au contraire, est impuissant à conserver les prémisses identiques à elles-mêmes au cours d'une expérience mentale. C'est ainsi qu'il déterminera un concept comme celui de « vie » par plusieurs composantes hétérogènes : mouvement, chaleur, parole, etc... En vertu de la schématisation infantile, ces composantes sont juxtaposées sans synthèse et sans que l'enfant en éprouve les contradictions. Il ne les a jamais simultanément présentes à la conscience, il y pense alternativement. En cours de route, il découvre des faits qui lui font changer de concept et modifier ses prémisses sans même qu'il s'en aperçoive. Ainsi le lac tour à tour

(1) Piaget : *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, p. 177.

sera vivant « parce qu'il coule » (mouvement), puis non vivant « parce qu'il ne bouge pas » ou « parce qu'il est froid ». Il donnera la vie au soleil quand il pense au mouvement et la refusera aux poissons quand il pensera à la parole. Ainsi, les concepts enfantins réunissent des éléments disparates, sans relations, souvent contradictoires, mais dont s'accommodent les schémas syncrétiques qui procèdent non par synthèse, mais par juxtaposition.

Ici Piaget note lui-même que ces concepts conglomérats sont comparables à la surdétermination des images que Freud a étudiées dans les rêves, les rêveries, l'imagination, bref dans la pensée non dirigée. Pour Freud, chacune de ces images est la résultante non pas d'un seul contenu qui la déterminerait univoquement, mais de plusieurs contenus qui viennent s'enchevêtrer dans cette image avec plus ou moins de complication. Ainsi, dans un rêve, le dormeur se voit en train de chercher une chambre. A l'analyse des associations d'idées que cette image évoque, on s'aperçoit que cette image est en rapport avec une situation actuelle (le sujet cherchant effectivement une chambre à louer), mais que, au bénéfice de cette situation, un grand nombre de circonstances dans lesquelles le sujet a également cherché une chambre viennent chacune déposer une trace dans le détail du rêve. Nous avons vu, dans le cas de Louise, cité précédemment (p.454), que les symptômes actuels traduisaient simultanément les affects de quatre situations échelonnées dans le temps, mais confondues dans le même schéma affectif. De telle sorte que l'image, le symbole, n'a pas, au point de vue de la psychologie de la personne, un seul, mais un grand nombre de contenus qui en font un symbole ou une image surdéterminée. Or, c'est ce phénomène qu'on retrouve dans toute pensée primitive et peu dirigée. L'esprit débute toujours par le chaos, la simplicité n'est pas donnée dans le complexus où débute tout acte de pensée. Aussi les conceptions enfantines font-elles rarement preuve de simplicité (1). Chacune est le produit d'une surdétermination de facteurs entassés sans hiérarchie, alors que chez l'adulte la surdétermination des concepts se fait hiérarchiquement et par synthèse logique. De là chez l'enfant les contradictions, le passage d'une croyance à une autre.

La surdétermination chaotique des concepts amène la *conden-*

(1) Piaget : « La pensée symbolique et la pensée de l'enfant », *Archives psychologiques*, XVIII, p. 296.

sation de ceux-ci. L'enfant, ne pouvant choisir entre deux explications contradictoires, les fond l'une avec l'autre. Ce n'est pas là de la synthèse qui exige un choix, mais du syncrétisme qui additionne au lieu de hiérarchiser. Il y a condensation des concepts les plus hétérogènes, faute de pouvoir prendre conscience des contradictions.

La contradiction est d'ailleurs fréquente dans la structure psychologique comme dans nombre de phénomènes naturels. Au sein de l'organisme existent une foule de tendances antagonistes qui tendent à s'éliminer les unes les autres. La vie psychologique élémentaire, instinctive ou affective, obéit à cette nécessité. Il n'y a pas un sentiment qui ne recèle une bipolarité, une ambivalence, ont dit Bleuler et Freud, qui, du point de vue de la conscience, est une contradiction. De là, selon Freud, les efforts de l'individu pour réduire ses contradictions dans son comportement affectif en refoulant les affects perturbateurs. Or, dit Piaget, la contradiction est au domaine intellectuel ce que le refoulement (élimination d'un sentiment interdit) est au domaine affectif. En ce sens, on peut dire que sur le plan social la pensée logique adulte joue le rôle de sur-moi intellectuel, tout comme dans le domaine affectif les interdictions parentales font naître la censure ou sur-moi moral révélé par Freud.

Donc, la pensée de l'enfant est naturellement insensible à la contradiction, elle est irréversible, et seul le contact avec la pensée d'autrui l'obligera à se soumettre à la logique et à éliminer la contradiction. Dans la mesure au contraire où il ne sort pas de son égocentrisme, l'enfant est incapable d'introspection (qui est une prise de conscience au second degré), il ignore la marche de son esprit et sa pensée reste inconsciente. Or, la pensée inconsciente est beaucoup moins raisonnante, plus près de l'action pure que celle de l'adulte, et surtout sans besoin logique ni déduction (1).

Mais peut-on même parler de raisonnement inconscient ? Il faut admettre que la pensée inconsciente se confond avec l'action. Une pensée inconsciente est une série d'opérations, non plus effectives et manuelles, mais potentielles et esquissées par l'organisme. La thèse de Ribot suivant laquelle la vie inconsciente se résout en mouvements est la plus intelligible de celles qu'on ait soutenues.

(1) Piaget : *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, p. 189 et suivantes.

Ces mouvements ou ces opérations préparent le raisonnement conscient, en ce sens qu'ils reproduisent et préparent à nouveau les opérations manuelles dont la pensée est une continuation. Ils obéissent en outre à une logique propre en ce sens « qu'ils ne se bornent pas à reproduire des actions antérieures, mais les recombinent suivant des lois spéciales : loi de plaisir, ou « Lustprinzip » de Freud, pour ce qui est du rêve ; lois d'économie, d'assimilation, des opérations entre elles, etc... Mais de là à leur prêter des implications logiques, un fonctionnement contrôlé, il y a un abîme. » Les seules implications dont on puisse parler à propos de la pensée inconsciente se confondent donc avec le déterminisme qui lie les actions entre elles : c'est une nécessité interne de nature intermédiaire entre la nécessité physique et la nécessité logique, « c'est la nécessité psychologique ou morale » (1).

Ce n'est pas sans raison que Piaget recourt ici aux conceptions freudiennes : loi de plaisir (Lustprinzip), loi d'économie, d'assimilation, etc..., pour expliquer la pensée infantile. L'analogie avec la pensée inconsciente est effectivement remarquable. Dans la pensée inconsciente, tout comme dans la pensée de l'enfant, la chaîne des associations des images, sous la direction de schémas moteurs ou pulsionnels, se fait inconsciemment et est comparable, pour reprendre l'expression de Piaget, à « celle de nos mouvements et tâtonnements ». C'est ici surtout que l'implication devient un phénomène moteur plus que de pensée. L'inconscient reproduit les événements souhaités ou redoutés en utilisant au hasard les matériaux fournis par l'état de veille, par la vie actuelle ou passée et en les groupant sans liens conscients, en vertu d'analogies affectives plus ou moins arbitraires. C'est ainsi qu'un son de cloche provoquera chez le dormeur qui l'a perçu dans son sommeil un rêve de « révolution », d'« émeute », une autre nuit il déclenchera « un rêve de fête religieuse, de mariage à l'église » et à un autre moment « l'idée de mort et d'enterrement ». Toute pensée inconsciente obéit à ce symbolisme personnel, fonction des pulsions de l'individu et de leurs variations, qui achèvent d'enlever à la pensée inconsciente tout lien logique.

Cette pensée non dirigée est forcément irréversible puisqu'elle ne cherche qu'à satisfaire l'inconscient, non à poser des problèmes.

(1) Piaget : *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, p. 190.

Les associations d'idées, par exemple, qui traduisent des pulsions inconscientes sont irréversibles puisque dirigées par des tendances affectives que rien ne contraint à se conserver telles quelles. Ainsi, si de l'idée de table ou est conduit par l'intérêt momentané à l'idée de Napoléon, on ne fera très probablement pas le chemin inverse et au moyen des mêmes intermédiaires : table, château, la Malmaison, Napoléon, lorsqu'on nous fera associer quelques heures plus tard nos idées au mot « Napoléon ». Il continuera bien plutôt à descendre le flux irréversible de la pensée spontanée. De même, le rêve fait défiler à la conscience du dormeur une série irréversible d'images conduite par un désir ou une tendance inconsciente, comme fait l'imagination lorsqu'elle retrace simplement les péripéties d'un événement sans liaisons logiques ni causales qui permettraient au rêveur de reconstituer grâce aux images les antécédents et de remonter le cours du temps. Bref, « il y a là flux d'images sans liaisons réversibles, simple succession sans autres directions que celle d'un désir inconscient, ce qui ne suffit pas à créer un processus réversible (1) », c'est-à-dire exempt de contradiction.

Freud a mis en lumière dans la pensée inconsciente cette absence de liens logiques et de directions conscientes que nous venons de constater dans la pensée infantile. La pensée inconsciente est plus proche de l'action que la pensée logique, et c'est à cette particularité de la pensée inconsciente que Piaget a d'ailleurs recours pour expliquer la pensée infantile. Elle consiste en opérations manuelles mentalement imaginées et se succédant comme les péripéties de l'action, sans connexion nécessaire. L'ambivalence des sentiments, haine et amour pour la même personne, contribuent à accroître les apparentes contradictions de cette pensée où dominent la condensation, l'utilisation des contraires, les déplacements et la loi d'économie. « L'emploi du contre-sens, de l'absurde, du déplacement, des contraires, etc..., a coûté au songe sa dignité de production psychique », dit Freud. Il a induit les hommes à y voir une déchéance de l'activité intellectuelle, une trève de la critique, de la morale, de la logique. « La pensée enfantine et la pensée primitive qui ont les mêmes processus ont subi le même discrédit, la même pitié dédaigneuse ou amusée (2). » Les contradictions par oubli ou par

(1) Piaget : *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, p. 228.
(2) Freud : *Introduction à la psychanalyse*, Payot, 1925, p. 189.

condensation signalées dans la pensée enfantine se retrouvent sur une plus grande échelle dans la pensée inconsciente. « Le premier effet du travail d'élaboration d'un rêve, dit Freud, consiste dans la condensation de ce dernier », c'est-à-dire que, tel le proverbe, le rêve exprime plus d'idées que d'images. La condensation, d'après Freud, se fait soit par oubli ou élimination de certains éléments, soit par fusion des éléments ayant des traits communs. La formation de personnes composites par condensation de plusieurs unités rappelle certaines créations de notre fantaisie qui fond ensemble des éléments qui ne se trouvent pas réunis dans l'expérience : tels les centaures, telles aussi certaines caricatures qui représenteront par exemple la colombe de la paix casquée et armée. C'est aussi le mécanisme de la pensée créatrice. Dans son ouvrage sur les mots d'esprit et leur rapport avec l'inconscient Freud signale que le plaisir provoqué par le mot d'esprit provient de tendances qui s'expriment par des procédés de l'inconscient, mais en recherchant le visa de la critique morale ou intellectuelle, et à lever les inhibitions qui paralysent sa libre expression. D'où le sens dans le « non-sens », absurde d'un point de vue, censé de l'autre. La pensée ici retourne au stade enfantin, ludique, de l'inconscient. Il y a condensation (concision), plaisir des assonances, économie d'effort (langage symbolique imagé). C'est ce qui fait que nous rions volontiers des sottises des enfants ou des naïfs qui s'expriment sans les contraintes pénibles de la morale ou de la logique. C'est aussi ce qui fait rire les névropathes quand on leur révèle leur inconscient. Le conscient dans le mot d'esprit admet momentanément les façons de penser irrationnelles de l'inconscient. Il admet notamment la contradiction comme dans cette plaisanterie : « A., qui a prêté un chaudron à B., se plaint que celui-ci le lui rende percé. B. répond : 1° qu'il n'a jamais emprunté de chaudron ; 2° qu'il avait déjà un trou quand on le lui a prêté ; 3° qu'il l'a rendu en bon état et sans trou ». Ces incompatibilités et ces contradictions n'existent pas dans l'inconscient qui, comme la pensée de l'enfant, procède par juxtaposition et ignore la synthèse. De même, le déplacement, si fréquent dans l'inconscient, se retrouve dans le mot d'esprit, par exemple dans celui-ci cité par Freud : « Le forgeron d'un village est condamné à mort pour meurtre. Le maire décide de faire pendre un tailleur à la place du forgeron meurtrier, sous le prétexte qu'il y a deux tailleurs, tandis qu'il n'y a qu'un forgeron, et que, d'autre

part, justice doit être faite. » Le comique apparaît donc bien comme une façon de penser propre à l'inconscient ou au préconscient, de même que les mots d'esprit qui sont logiques en un sens, mais qui, élaborés suivant les méthodes de l'inconscient, en révèlent l'inaptitude à la non-contradiction. L'épargne d'effort qui caractérise l'élaboration dans l'inconscient se traduit par des associations soumises à la loi d'économie. Dans la restriction morbide de l'effort mental il y a des représentations par assonances verbales plus que par le sens des mots. « De même, dit Freud, l'enfant considérant les mots comme des objets, tend à assigner à une consonance semblable un sens identique. » Incontestablement, il y a plaisir à laisser les associations au hasard des rapprochements, sans contraintes rationnelles. « Le petit enfant, dit encore Freud, fait des associations de mots, des déformations, des redoublements par jeu, par plaisir ludique. » Et les plaisanteries d'étudiants révèlent parfois ce plaisir déchaîné du libre parler, de la défiguration des formules rigides imposées par l'école. A cet égard, l'alcool peut faire de l'adulte un enfant. Au total, il y a plaisir primitif à défier les interdictions de la raison critique et à revenir pour un temps à la pensée irréversible, inconsciente de ses lois et échappant à la contrainte logique. De là la détente et le plaisir que nous éprouvons à la lecture de contes, de légendes, où les lois les plus élémentaires de la physique et de la logique n'existent plus et libèrent l'esprit qui retourne à la toute-puissance du rêve.

Ainsi, les caractères du raisonnement inconscient s'apparentent incontestablement aux processus de la pensée enfantine. C'est cette parenté que Piaget constate quand il dit, en parlant de l'enfant, que son incapacité logique vient de son inconscience de la signification qu'il donne lui-même aux concepts et aux mots qu'il emploie. C'est cette inconscience qui l'amène à des contradictions. « Tant que cette signification des concepts reste implicite, elle reste soumise à toutes les fluctuations de la pensée subconsciente, c'est-à-dire à tous les cas particuliers et irréversibles de l'action pure ou des « expériences mentales » élémentaires (1). » Ce qui revient à dire que c'est dans la mesure où la pensée de l'enfant se confond avec la pensée inconsciente qu'elle se différencie, du point de vue logique, de la pensée de l'adulte.

(1) Piaget : *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, p. 197.

Le réalisme intellectuel

La pensée égocentrique de l'enfant, dit Piaget (1), utilise le jeu qui est pour elle la suprême loi. La psychanalyse, de son côté, a montré que l'inconscient ignore l'adaptation au réel et que pour lui le plaisir est le seul ressort. La pensée inconsciente a pour seule fonction de donner aux besoins et aux intérêts de l'être une satisfaction immédiate, sans contrôle, en déformant le réel pour l'adapter au moi. Ainsi le réel pour le moi inconscient est plastique à l'infini. Le moi ignore la réalité qui détruirait l'illusion et l'obligerait à la vérification.

Or, dans la mesure où la pensée enfantine demeure égocentrique elle obéit à cette toute-puissance du moi. Ce n'est qu'en nous socialisant que nous éprouvons le besoin d'unifier nos croyances et de distinguer le plan du réel du plan des fictions. Si nous ne nous socialisons pas, notre pensée reste indifférenciée subjectivement et objectivement. « Pour l'enfant jusqu'à trois ans environ, dit Piaget, le réel est ce qui est désiré, c'est la loi du plaisir de Freud qui façonne le monde à son gré. Et si, de 3 à 7 ou 8 ans, apparaissent deux réalités hétérogènes : le jeu et le réel, ces deux plans sont juxtaposés, non hiérarchisés, et l'enfant passe de l'un à l'autre sans les distinguer nettement. » Pour lui, le jeu est une réalité, sans doute un peu à part, mais tout aussi effective que la réalité d'observation. Pour lui, la réalité est construite de toute pièce, aussi bien que le jeu ; de là l'animisme, le finalisme, la causalité psychologique, qui achèvent de la rapprocher du jeu. Ainsi apparaît un nouveau trait de la pensée infantile : *le réalisme intellectuel* qui fait que l'enfant a une représentation du monde moulée par son point de vue immédiat. Il y a confusion ou indistinction entre l'interne et l'externe. Les rapports entre les choses seront ce que le syncrétisme de l'enfant les fera. La difficulté de se placer au point de vue d'autrui l'empêchera aussi de s'adapter à l'observation sensible : il n'analysera pas le contenu de ses perceptions, mais l'alourdira de son acquis antérieur mal digéré. Il voit les choses telles qu'il se les serait imaginées (s'il l'avait pu) avant de les voir. Ainsi, les dessins enfantins étudiés par Lucquet montrent non des copies fidèles, mais ce que l'enfant sait des choses, un modèle

(1) Piaget : *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, p. 323 et suiv.

interne. Il ne voit que ce qu'il sait de la réalité et projette sa pensée dans les choses. Il voit la nature construite par les hommes, les choses obéissant à des mobiles psychologiques, les astres le suivant, etc..., etc... Il est donc incapable d'observation objective, sans cependant être abstrait, car il est soucieux de ses sensations, il est phénoméniste. Nous avons déjà cité le cas de cette petite fille s'écriant devant la pluie éclairée par le soleil : « Il pleut du soleil ». Mais l'enfant est victime de ses illusions réalistes, il confond le mot et la chose, la pensée et l'objet, faute d'avoir conscience de sa subjectivité. Piaget cite l'exemple d'un enfant pour lequel les mots qui désignent les choses ayant de la force sont eux-mêmes de la force. « Ainsi le mot boxe, dit-il, a de la force », puis, prenant conscience de son erreur, il se met à rire en disant « qu'il a cru que les mots cognent ». Donc il ne s'agit pas d'une idée liée à une autre, mais d'une chose liée à la chose elle-même. Par conséquent, expliquer une étymologie, c'est expliquer la chose elle-même.

Freud a montré cette même indifférenciation du réel et de la pensée, dans l'inconscient. Il a montré que c'était même à ce réalisme de la pensée, à cette confusion de l'objectif et du subjectif, que l'inconscient devait essentiellement son pouvoir. C'est ce réalisme qui fait du rêve de l'enfant une réalisation directe d'un désir. Freud cite, entre autres, le cas d'une fillette de trois ans qui, ayant fait son premier voyage en mer, ne veut plus quitter le bateau et pleure au moment du débarquement. La durée du voyage lui avait semblé trop courte. Le lendemain matin, elle raconte : « Cette nuit j'ai voyagé en mer », transformant sa pensée en événement vécu. C'est ce réalisme de la pensée qui se trouve à la base d'un des phénomènes les plus importants de la pensée inconsciente : la magie. C'est une idée analogue que Frazer exprime quand il dit, en parlant des primitifs : « qu'ils ont pris par erreur l'ordre de leur imagination pour l'ordre de la nature ». Et on sait que Piaget et Freud appliquent l'un à l'enfant, l'autre à la pensée inconsciente, la formule que Lévy-Brühl applique au primitif : « imperméable à l'expérience ». Nous avons vu dans le cas de Louise (p. 454) à quel point la situation donnée était perçue subjectivement et la réalité déformée, soumise au despotisme des représentations mentales qui s'accompagnent de la croyance à leur réalité. C'est ce même réalisme de la pensée que Freud a signalé à l'origine du sentiment de culpabilité si vif chez l'enfant et le névrosé : penser équivaut à agir, par suite

de la confusion de la pensée et de la réalité externe. Le mot est confondu avec la chose, l'idée avec l'acte, et par conséquent une mauvaise pensée équivaut à l'acte lui-même. L'obsédé lutte désespérément contre une représentation pulsionnelle qu'il place sur le même plan que celui de l'acte répréhensible, d'où son besoin d'auto-punition et d'expiation.

Nous aurons à revenir sur cet important aspect de la psychologie infantile et inconsciente en parlant des différentes manifestations de ce réalisme de la pensée : la magie, l'animisme, l'artificialisme, etc..., à l'origine desquels on retrouve cette confusion constante entre la réalité physique et les représentations mentales subjectives.

La Précausalité

Une pareille représentation du monde entraîne une confusion entre la causalité physique et la justification psychologique. Piaget a montré que les « pourquoi » de l'enfant témoignent de l'animisme ou du finalisme, non d'un véritable besoin d'explication causale. Ses questions sont des questions d'intention. N'ayant pas, jusqu'à 7-8 ans, l'idée du hasard, pour lui tout est voulu et conçu par des volontés. D'où sa vive curiosité pour la mort qui fait exception et qui est un obstacle à la vie généralisée de toutes choses. Aussi le réel est à la fois mieux réglé et plus arbitraire que pour l'adulte. Pour l'enfant, comme pour le primitif et le névrosé, il y a un grand luxe d'intentions arbitraires, et la notion du possible est imprécise. Il attribue une force interne aux objets en déplacement : la bille roule sur un terrain en pente en direction de la maîtresse « parce qu'elle sait que vous êtes là-bas ». Il mêle la cause motrice et le motif. Il projette des intentions en toutes choses, soumet tout à un pourquoi. L'enfant est ainsi amené à tout enchaîner par des intentions. C'est cette indifférenciation entre la causalité physique et la motivation psychologique que Piaget appelle la *précausalité*.

La précausalité découle du réalisme, et tous deux sont la conséquence de l'égocentrisme qui fait que l'enfant est impuissant à établir une limite entre son moi et le monde extérieur. Ignorant sa pensée, il la projette dans les choses. Il est réaliste dans le sens où on parle d'illusion réaliste de la pensée par suite d'une indistinction entre le monde psychique et le monde physique, considérés tous deux comme extérieurs, donc ayant le même mécanisme : d'où la

précausalité. C'est ainsi qu'ayant confondu, impliqué le mouvement et la vie, son interprétation du réel sera soumise à la précausalité, car dès qu'il fera appel à une cause motrice cela reviendra pour lui à faire appel à une cause vivante, c'est-à-dire conçue sur un modèle donné de spontanéité, sinon d'intentions. D'autre part, le « réalisme enfantin est intellectuel et non visuel » (1) ; l'enfant ne voit que ce qu'il sait et voit le monde comme s'il l'avait construit auparavant avec son intelligence. Dès lors, la causalité enfantine ne sera pas visuelle, ne s'intéressera pas aux contacts spatiaux ni à la causalité mécanique. Elle sera intellectuelle, c'est-à-dire imprégnée de considérations étrangères à l'observation pure. D'où nouvelle cause de précausalité. Il y a, dit Piaget, non seulement confusion entre les mondes physique, intellectuel et psychologique, mais moral. De sorte que la précausalité prend un aspect non seulement psychologique, mais moral. Les choses sont ainsi parce que « cela doit être », « il faut », « c'est toujours ainsi ».

Freud a mis en évidence les mêmes particularités, la même précausalité dans la pensée inconsciente. Ici la causalité physique est totalement ignorée et fait place exclusivement à la motivation psychologique et morale. Le monde est conçu par l'inconscient comme obéissant à l'autorité parentale, comme un ensemble d'êtres intentionnés. Tout y est voulu, ami ou ennemi, favorable ou défavorable au désir. C'est dans l'inconscient qu'apparaît avec une force singulière la notion d'obligation et d'explication morale. Dans les réponses explicatives d'enfants notées par Piaget : « il faut », « cela doit être », etc..., on retrouve l'influence parentale avec ses interdits, ses commandements, influence qui selon Freud joue un rôle capital dans le comportement inconscient. C'est à cette causalité morale que l'on doit l'élaboration de ce que Freud appelle le sur-moi ou censure, par opposition au « ça » ou « soi » instinctuel. En vertu de cette même causalité morale sera coupable toute pensée qui ne sera pas conforme aux choses qui « doivent » être telles. D'ailleurs l'inconscient étant uniquement déterminé par des désirs ne peut concevoir d'autres mobiles que des intentions. Dès lors, en présence de tout événement, il suppose une volonté. En vertu du syncrétisme, il confondra ses intentions propres avec les causes réelles. C'est ainsi que l'inconscient attribuera à ses désirs coupables l'origine des

(1) Piaget : *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, p. 337.

événements d'autant que le réalisme transforme en acte un simple phantasme. Si, par exemple, l'enfant a eu, à un moment donné, des souhaits de mort inconscients contre un parent, ces souhaits coupables et angoissants, en vertu de l'ambivalence des sentiments, ont été refoulés. Mais ils ont provoqué un schéma affectif de culpabilité. Que survienne effectivement la mort d'un parent, le schéma primitif de culpabilité sera projeté sur la réalité et l'assimilera. Comme la précausalité amène la croyance à l'intentionalité de tout événement, le sujet évoquera ses propres intentions. Celles-ci étant conçues comme des actes en vertu du réalisme magique de la pensée, on comprend comment l'inconscient est amené à s'attribuer l'acte meurtrier. Aussi Freud a-t-il insisté beaucoup plus que Piaget sur l'intérêt que l'enfant porte à la mort. Pour Freud, la mort réalise effectivement des désirs coupables inconscients, d'où déclenchement d'angoisse et de culpabilité rendus plus insupportable par l'ambivalence des sentiments où la crainte de la vengeance s'ajoute à la peur de perdre l'affection de l'être aimé et redouté. Le réveil de l'angoisse est souvent tel que des symptômes névrotiques qui la traduisent symboliquement peuvent apparaître. Aussi nombre de névroses sont-elles déclenchées par le choc affectif provoqué par un deuil. Tel était le cas d'Anna étudié par Breuer et qui devait permettre à Freud d'orienter ses recherches dans la voie psychanalytique. A noter la très forte proportion de névroses déclenchées ou activées par la mort d'un parent dans les cas étudiés par Janet.

Les mêmes mécanismes où apparaissent réalisme et précausalité psychologique se retrouvent dans le jeu de toutes les pulsions condamnées : agressivité, jalousie, etc... En un mot, pour Freud, c'est le réalisme, et la précausalité qui en découle, qui expliquent les mécanismes de la censure, du refoulement, de la culpabilité et du besoin d'auto-punition. Ce sont ces particularités de la pensée inconsciente qui permettent de comprendre nombre de névroses.

C'est cette importance de la précausalité et du réalisme intellectuel qui éloigne l'esprit de l'enfant de l'explication causale et de la justification logique qui exigeraient une adaptation à la réalité externe, incompatible avec l'égocentrisme. L'enfant, dans la mesure où il obéit à sa pensée inconsciente, se considère comme le centre du monde, ne confronte pas sa pensée à celle des autres, mais substitue aux choses un monde construit où tout a une fin. Sa pensée égocentrique, tout comme la pensée inconsciente non dirigée, refuse

d'obéir à la raison, subit la loi du bon plaisir plus que celle de la logique impersonnelle. Ici encore c'est l'égocentrisme et l'absence de prise de conscience qui sont la base du réalisme intellectuel et de la précausalité, et, par suite, de l'absence d'explication causale et de justification logique qui en résulte.

*
* *

Au total, la pensée de l'enfant est un ensemble cohérent, tel que chaque partie implique l'autre. Les influences de l'éducation et de l'adulte agissent sur elle, mais comme sur une plaque photographique : l'enfant assimile, c'est-à-dire déforme, incorpore à sa propre substance psychologique dont la structure et le fonctionnement sont originaux. « Nous croyons, écrit Piaget, qu'un jour viendra où l'on mettra la pensée de l'enfant sur le même plan, par rapport à la pensée adulte, normale et civilisée, que la mentalité primitive, définie par M. Lévy-Brühl, que la pensée autisque et symbolique décrite par Freud (1). »

La représentation du monde chez l'enfant et dans l'inconscient

Quels sont les rapports de la pensée de l'enfant avec le monde extérieur ? Les travaux des psychologues génétistes ont montré qu'il y avait des réactions réciproques entre la nature de l'enfant et le milieu, et ainsi transformation et adaptation de la pensée aux choses et, inversement, des choses à la pensée.

La réalité chez l'enfant

La réalité chez l'enfant ne se constitue que lentement, par une progressive élimination du réalisme de la pensée et de la subjectivité. La réalité demande l'objectivité, c'est-à-dire la conscience du moi et du non-moi par introspection. Or, l'enfant en est incapable. Il attribue, comme on sait, les intentions et les volontés du moi aux autres, tout comme il attribue les gestes de tous au moi par confusion de l'externe et de l'interne. Janet a d'ailleurs montré que l'imitation est due à une sorte de confusion entre le moi et l'autre. Par

(1) Piaget : *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, p. 338.

exemple, le son qu'entend l'enfant provoque en lui le mouvement nécessaire à sa continuation. D'ailleurs, chez le tout jeune enfant, la localisation des sensations organiques ne se fait pas spontanément. Il ne ressent pas immédiatement au pied la douleur du pied · la conscience de la douleur flotte sans localisation nette et tout le monde est censé la sentir.

A propos des relations entre le corps propre vu de l'extérieur et le corps senti de l'intérieur se pose le problème de l'emploi de la première personne. Les enfants parlent d'eux à la troisième personne avant d'employer le pronom « je ». Ainsi l'imbécile décrit par Wallon, dit en recevant une correction : « Regarde ce que Fernand (lui-même) il prend ». On a soutenu qu'il y avait là projection : l'enfant se voyant comme extérieur à sa pensée. En fait, dit Piaget, il semble que l'enfant qui parle de lui à la troisième personne a bien conscience de son moi : il localise bien dans son corps ce dont il parle. Mais il n'a pas encore le sentiment de son « je », si l'on appelle « je » l'élément du moi qui regarde vivre l'autre. C'est ce que les psychanalystes ont noté, comme nous avons déjà eu l'occasion de le constater. Pour cette partie du moi qui regarde l'autre et qui forme le « je », il faut une certaine quantité d'énergie libidinale disponible. On sait que cette énergie, appelée l'aimance par le Dr Pichon, est une force pré-sexuelle, qui primitivement est restée fixée sur le sujet, à l'état diffus (narcissisme), mais avec une tension plus accentuée dans les centres érogènes (1). Par la suite, elle peut se porter sur des objets extérieurs (parents) ou sur des objets introjectés (moi idéal ou surmoi, je, etc.). Le tout jeune enfant à l'époque narcissique est incapable de détacher une partie de sa libido de son moi. Ce n'est qu'à un stade plus évolué qu'il est capable de cette attitude oblative, amorce de la socialisation de l'individu qui commence à être capable de porter son intérêt, son aimance sur des objets autres que le moi. L'énergie libidinale rendue disponible lui permet de concevoir, de créer en lui le « je », sorte de témoin introjecté et dont l'objectivité permet le raisonnement. Le « je » est en quelque sorte un interlocuteur du moi et créé à ses dépens (2). Ici apparaît à quel point pour Freud l'attitude sociale objectale et l'intelligence sont en rapports étroits avec la quan-

(1) Marie Bonaparte : *Introduction à la Théorie des Instincts.*
(2) Nous renvoyons pour cette question, capitale pour la prise de conscience réfléchie, aux travaux remarquables du Dr R. Laforgue.

tité d'énergie libidinale détachée du moi. De là, la perte de la personnalité représentée par le « je » quand il n'y a plus d'énergie libidinale disponible par suite d'un narcissisme excessif qui fixe à lui toute l'aimance libidinale. C'est le cas dans nombre de névroses et psychoses où l'individu se replie sur lui-même et revient au stade infantile en fuyant la réalité pénible. Les psychanalystes ont comparé ces mouvements et ces investissements de la libido à ceux d'une amibe qui émet des pseudopodes susceptibles d'être rétractés du monde extérieur dans la masse protoplasmique primitive.

Quoi qu'il en soit, Piaget insiste sur la subjectivité absolue de la réalité chez l'enfant. C'est ainsi que l'enfant croit qu'il pense par la bouche, par les mots, par la voix. Pour lui les mots font partie des choses. La voix étant identifiée à la pensée participe de l'air ambiant. Les rêves, par exemple, sont « en vent », « en lumière ». Ce sont des « images en air » venues du dehors, placées devant « nos » yeux puisqu'on les « voit ». Ils entrent et sortent de la chambre et peuvent être vus par n'importe qui. L'enfant est incapable de distinguer les pensées et les choses auxquelles il pense : le signe adhère au signifié. Il y a impossibilité de séparer les éléments représentatifs des éléments affectifs. Par la suite, le réalisme recule progressivement : par exemple, le rêve est situé dans le « ventre », dans la « tête », la pensée est localisée comme « une voix dans la tête » et cesse de participer du vent ou de l'air. Mais il reste toujours des adhérences de ces premières conceptions où le nom se confond avec la chose, la pensée avec l'objet, l'interne avec l'externe.

Piaget distingue chez l'enfant plusieurs variétés d'adhérences : la participation et la magie, l'animisme, l'artificialisme et le finalisme. Toutes particularités que nous retrouvons signalées par Freud dans la pensée inconsciente.

Le sentiment de participation et les pratiques magiques

La participation, selon Lévy-Brühl, est « la relation que la pensée primitive croit apercevoir entre deux êtres ou deux phénomènes qu'elle considère soit comme partiellement identiques, soit comme ayant une influence étroite l'un sur l'autre, bien qu'il n'y ait entre eux ni contact spatial, ni connexion causale intelligible. » Quant à la magie, Lévy-Brühl la définit : « l'image que l'individu croit devoir faire des relations de participation en vue de modifier la réalité ».

Ces définitions ont été reprises par les psychanalystes et appliquées par eux à la pensée inconsciente. Piaget les applique, « à défaut d'autre plus adéquate », à la pensée infantile. En remarquant que toute magie suppose une participation, il distingue chez l'enfant quatre catégories essentielles de participations et de pratiques magiques :

1° La magie par participation des gestes et des choses. L'enfant fait un geste ou exécute mentalement une opération (compter) et admet que ces gestes ou ces opérations exercent par participation une influence sur l'événement souhaité ou craint. Ces gestes tendent à devenir symboliques en ce sens qu'ils se détachent de leur contexte primitif pour devenir de simples signes. Par exemple, tel enfant croit qu'un désir se réalisera s'il peut suivre la bordure du trottoir jusqu'au bout de la rue. Tel autre remet trois fois ses bottines le matin pour ne pas être interrogé en classe.

2° Magie par participation de la pensée et des choses. L'enfant croit qu'une pensée, un mot, un regard, peuvent modifier la réalité. Ou encore il matérialise une qualité psychologique. Un enfant ayant donné la main à un camarade paresseux se frotte les mains comme si le paresseux dégageait la paresse comme une substance ou une force qui agirait d'elle-même. C'est en vertu de cette participation de la pensée et des choses que les noms se confondent avec les choses nommées, les rêves avec les choses dont on rêve. Le nom du soleil implique la chaleur, et quand on rêve de l'école, le rêve « est à l'école ».

3° Magie par participation des substances. Deux ou plusieurs corps sont censés agir sur les autres, s'attirer ou se repousser par simple participation, et la magie consiste à utiliser l'un pour agir sur l'autre. Une petite fille de six ans jette des cailloux dans un étang où croissent des nénuphars. Elle croyait que le lendemain, à la même place, où étaient tombés les cailloux, apparaîtraient des nénuphars.

4° Magie par participation d'intention. Les corps sont censés vivants et intentionnés, en vertu de l'animisme. L'enfant croit que la volonté de l'un agit sur les autres, et il cherche à l'utiliser, notamment par le commandement. C'est ainsi que l'enfant ordonne aux images, au soleil de nous suivre ou de partir. Cette attitude s'explique par l'égocentrisme qui fait de l'individu le centre du monde et aussi par le respect admiratif pour les parents considérés comme

tout-puissants. Tel enfant demande à ses parents de faire cesser un orage, de transformer un aliment en un autre, etc...

Freud a noté les mêmes tendances à la participation et à la magie dans la pensée inconsciente. Celle-ci y recourt plus encore que la pensée infantile, car l'autisme y est plus absolu, le réalisme intellectuel plus marqué, et le symbolisme qui confond signe et signifié y est de règle. La participation qui établit arbitrairement des relations entre deux phénomènes y est d'autant plus aisée que la précausalité psychologique et le subjectivisme sont absolus, et surtout qu'il y a « imperméabilité totale » à l'expérience. C'est ainsi que Louise (cas cité p. 453) établit une connexion entre la jambe raide de son frère et le retour de son fiancé, et c'est en vertu du pouvoir magique de l'inconscient qu'elle donne à sa jambe le pouvoir de faire revenir son fiancé. Freud a montré que l'enfant, notamment à la période narcissique où l'égocentrisme est absolu et où compte seul le point de vue personnel, prête aux êtres et aux choses ses propres sentiments, modifie les choses en vue de ses désirs personnels. C'est ce pouvoir magique qui permet au moi inconscient de se satisfaire. « L'enfant, dit Freud (1), qui se trouve dans des conditions psychiques analogues à celles du primitif, mais ne possède pas encore les mêmes aptitudes motrices, commence par procurer à ses désirs une satisfaction hallucinatoire grâce à des excitations centrifuges de ses organes sensoriels. Le primitif, lui, rattache à son désir une impulsion motrice, la volonté, pour se procurer une satisfaction par une sorte d'hallucination motrice ». Cette représentation du désir satisfait peut être comparée au jeu des enfants. Si le jeu et la représentation imitative suffisent à l'enfant et au primitif, ce n'est ni à cause de leur modestie, ni à cause de leur résignation inspirée par le sentiment de leur impuissance, mais au contraire à cause de la valeur exagérée qu'ils attribuent à la puissance de leurs désirs.

Origine de la Magie

Selon Freud, la pensée magique est régie par la croyance à la « *toute-puissante des idées* » (2). Et Freud prétend expliquer l'ori-

(1) Freud : *Totem et Tabou*, p. 118.

(2) Cette expression est celle d'un malade traité par Freud : *Totem et Tabou*, p. 120.

gine même de la magie, dont les sociologues, et spécialement Frazer, avaient montré le comment et les formes. Pour lui, c'est cette croyance à la toute-puissance de la pensée qui amène la croyance à l'efficacité de la magie. C'est cette particularité qu'on rencontre chez certains malades, notamment chez les obsédés qui croient qu'il leur suffit de penser à telle ou telle chose pour que tel événement se produise ou non. En cela, dit Freud, ils se rapprochent du primitif et de l'enfant chez lesquels l'affectivité domine également le psychisme et qui ignorent l'impossible. Tout est possible pour eux à condition de se livrer à l'acte en minature qu'est le plus souvent l'acte magique. C'est l'intensité du désir qui permet de comprendre la toute-puissance des idées (1). Mais encore faut-il que cette activité se déroule sur un plan ou sur un mode particulier. C'est le stade narcissique qui est un des stades primitifs de l'évolution affective de l'enfant. Certains névrosés, de même que le rêveur, le primitif ou l'enfant, vivent encore plus ou moins sur le mode narcissique de leur affectivité. Ce stade correspond à une étape de l'évolution où l'individu est incapable de diriger son désir ou son intérêt en dehors de lui-même. Toutes ses forces libidinales sont prisonnières de son propre moi, asocial au plus haut degré. Elles vivent et se satisfont sur elles-mêmes. Le sujet épris de lui-même se croit et se sent le centre et le but de tout. Tout est centré sur sa propre personne. Il s'attribue, pourrait-on dire, une valeur inconsciente exagérée. Dès lors, ses désirs, ses souhaits, ce qu'il veut, prendra également une valeur démesurée, une force disproportionnée avec la réalité. D'où cette croyance dans la puissance de sa propre pensée dont la charge affective est énorme. Ainsi, la toute-puissance des idées, source dynamique de la pensée magique, est en fait la toute-puissance des affects. C'est le narcissisme libidinal de l'enfant qui charge le désir et aboutit à la croyance en son efficacité.

Piaget admet à cet égard entièrement la théorie de Freud sur la source de la magie. Toutefois, il critique la façon dont Freud expose sa théorie en ce qui concerne le narcissisme du bébé. « Freud, dit Piaget (2), donne au bébé narcissiste les traits d'un adulte épris de

(1) « La magie, dit Bergson (Les deux sources de la morale et de la religion, p. 177), est innée à l'homme, n'étant que l'extériorisation d'un désir dont le cœur est rempli ».

(2) *Représentation du Monde*, p. 138.

lui-même, et le sachant comme s'il distinguait clairement son moi de la personne d'autrui. Et, d'autre part, il semble dire qu'il suffit d'attribuer une valeur exceptionnelle à un désir pour croire en sa réalisation immédiate. Il y a là une double difficulté. »

Ces objections ne sont justifiées qu'en apparence, car la pensée de Freud, assez imprécise il est vrai, est mal interprétée par Piaget. Tout d'abord, notons que, pour Freud comme pour Piaget, il y a chez le bébé narcissiste indifférenciation consciente du moi et du non-moi. Il n'y a donc pas désaccord sur ce point entre les deux auteurs. Pour Freud, ce qui donne la charge affective particulière aux désirs du moi narcissiste, c'est la fixation de toute la libido sur ce moi, fixation *entièrement inconsciente*, et qui caractérise l'égocentrisme absolu du premier âge. Ce n'est que par la suite que la libido (aimance) commencera à se détacher du moi pour s'investir sur des personnes extérieures au moi. D'autre part, l'être humain a ce pouvoir de croire à tout ce qu'il veut, tant que quelqu'un ou quelque chose n'inflige pas un démenti. Ce démenti ne peut venir que du dehors, c'est-à-dire de la réalité extérieure. Or, la conception de la réalité, aussi bien chez le névrosé que chez l'enfant ou le primitif, est très particulière du fait du réalisme de la pensée et de l'absence de conscience du moi. Comme le note Piaget, d'accord ici avec Freud, l'enfant confond son corps et la réalité environnante, il s'identifie avec le reste du monde. Ce qui l'entoure lui apparaît comme le prolongement de lui-même : il est le le monde. Il ignore donc qu'il puisse exister autre chose que ses désirs et qu'une opposition soit possible. Cette joie « d'être le monde » apparaît bien quand l'enfant commence à prendre conscience de son corps par ses premiers mouvements volontaires. « On a l'impression, dit Piaget, qu'il éprouve la joie d'un Dieu qui dirigerait à distance les mouvements des astres. » Inversement, quand le bébé prend plaisir aux mouvements situés dans le monde extérieur il croit sentir une liaison immédiate entre ces mouvements et le plaisir qu'il en a. Bref, pour Freud, comme pour Piaget, l'enfant ne distingue pas le moi du non-moi, et ainsi tout participe de tout, et tout par conséquent peut agir sur tout : ainsi la magie est possible. Le rôle de l'entourage est également invoqué par les deux auteurs, comme entretenant cette participation prélogique et l'indifférenciation du moi et de l'extérieur. Pour l'enfant, non seulement ses mouvements lui obéissent, mais aussi ceux des autres

qui prolongent en quelque sorte les siens. Cette réponse incessante de l'entourage renforce le sentiment de participation et donne à l'enfant l'habitude du commandement sur les personnes et sur les choses. De là la vertu magique du désir sur la réalité extérieure.

« Donc, dit Piaget, si on admet cette assimilation du moi et du monde, la participation et la causalité magique deviennent intelligibles. L'étude des stades ultérieurs du développement, où le moi de l'enfant se distingue peu à peu du monde extérieur, confirment d'ailleurs les processus conjecturés par Freud. Le réalisme par indifférenciation du moi et de l'externe implique le sentiment de participation, soit par adhérence de la pensée aux choses elles-mêmes, ou du signe à la réalité, soit par la croyance à la participation des substances elles-mêmes, puisque tout est lié subjectivement par la précausalité et le syncrétisme. La confusion du psychique et du physique amène également l'enfant, comme on sait, à charger tous les phénomènes d'intentions ou de volontés morales, hostiles ou favorables. De là les rites pour capter la bienveillance et déjouer la malveillance. De là aussi le commandement aux choses ; il suffit de marcher pour faire marcher le soleil ou de s'arrêter pour le faire arrêter. Ainsi, comme l'a montré M. Delacroix, les signes commencent par faire partie des choses, puis s'en détachent, mais il reste des adhérences durant un certain temps. Donc, toute magie tend au symbolisme puisque toute pensée est symbolique (Delacroix). Mais au stade magique les symboles participent encore des choses, ils sont symboliques au sens psychanalytique du mot, c'est-à-dire qu'ils se confondent avec le signifié. « La magie, dit Piaget, est le stade présymbolique de la pensée. » De ce point de vue, la magie chez l'enfant est un phénomène du même ordre que le réalisme de la pensée : les mots, les concepts, images ne sont pas de simples symboles pour l'enfant, ils sont des émanations des choses. « De là leur efficace, dit Piaget, car, n'étant pas encore symboliques (nous dirions emblématiques), ils participent des choses. »

Importance de la Magie dans la pensée inconsciente

Freud a souvent montré le rôle capital de la participation magique dans la pensée inconsciente, où le symbole se confond avec le symbolisé. Comme les directives de cette pensée sont purement affectives et que les désirs y ont une intensité particulière, l'illusion et la satisfaction hallucinatoire y ont plus de force. L'inconscient est le

paradis de la toute-puissance narcissique. De là d'ailleurs la difficulté qu'éprouvent certains êtres à le quitter ; nous sommes tous plus ou moins marqués de la nostalgie de ce stade heureux, nostalgie d'autant plus aiguë que la réalité est plus dure à accepter. De là aussi les régressions des névrosés et psychopathes narcissiques qui retrouvent ainsi l'illusion de la toute-puissance des idées. Freud affirme que le normal lui-même éprouve la nécessité de ce retour en arrière et que nous accomplissons chaque nuit par le rêve ce voyage au paradis narcissique. Le rêve est en effet un phénomène magique par excellence et il n'est compréhensible que si on recourt au langage de la pensée narcissique enfantine, c'est-à-dire à la pensée magique. Dans le rêve règne la confusion de la pensée et de l'action, du moi et du non-moi, du subjectif et de l'objectif, du symbole et du signifié, et c'est le mérite de Freud d'en avoir déchiffré l'énigme. Pour Freud le rêve est la voie royale qui mène à l'inconscient. Il a montré que la plupart des rêves d'enfants sont des rêves de réalisation de désirs. Qui ne connaît l'exemple d'enfants ayant rêvé avoir reçu un objet, et le réclamant à leur réveil ? Le primitif, psychanalyste avant la lettre, considère son rêve comme exprimant un désir de l'âme et une réalité. De là, l'obéissance au rêve si souvent signalée par Lévy-Bruhl.

Freud a montré l'analogie que présentaient nombre de maladies de l'esprit avec l'état de rêve, et la psychiatrie moderne a admis en général cette parenté. Deux états morbides en particulier rappellent les manifestations de la pensée magique et du rêve. Tout d'abord certains états schizophréniques où l'on assiste à une transformation magique narcissique de la réalité. On sait que ces malades, perdant tout contact avec la réalité, ont une vie purement intérieure. Ils vivent un rêve éveillé où tout obéit à leur volonté toute-puissante. Ces êtres ont glissé par une profonde régression psychique sur le plan narcissique. C'est ce que Freud appelle narcissisme secondaire par retour sur le moi des investissements objectaux. La libido (aimance) changeant de direction reflue de l'extérieur vers l'intérieur pour réinvestir sa première demeure : le moi, qui redevient dès lors narcissique.

Il y a aussi les états d'onirisme, au cours desquels le sujet vit un rêve éveillé. Il éprouve des sensations, des hallucinations et se comporte comme un rêveur dans son rêve. La croyance aux phénomènes éprouvés est absolue.

Telle cette femme qui, en quelques mois, vit mourir successivement ses trois enfants. Ces événements la plongèrent dans un état dépressif, qu'aggrava encore une intervention chirurgicale. Quelques jours après on l'amenait pour délire onirique dans le service du Dr Nacht, à l'hôpital Bichat. « Au cours de son délire, elle voyait ses trois enfants à côté d'elle, leur parlait, faisant semblant de jouer avec eux et de les caresser Bref, elle les avait ressuscités (1). »

On pourrait citer également les rêveurs éveillés qui cultivent volontairement une rêverie qui finit par effacer la réalité.

Pour Freud le rêve est voulu et volontaire même chez le normal, mais voulu par la volonté de l'inconscient. L'inconscient utilise le rêve et sa puissance magique comme l'inconscient du malade utilise la névrose. Livré à son inconscient l'homme essaye d'avoir raison de la vie par la seule ardeur de ses affects. C'est ce qui rend le rêve salutaire et apaisant pour l'homme fatigué des résistances du réel, et c'est ce qui fait du sommeil sur le plan affectif un équivalent de la détente du corps sur le plan physique. C'est une échappatoire, une fiction nécessaire, mais qui n'est efficace que si les réalisations qu'elle apporte sont considérées comme réelles, c'est-à-dire si elles revêtent le caractère de toute-puissance magique. « Le psychisme de l'homme qui rêve est régi par les mêmes lois que le psychisme du primitif et de l'enfant, c'est-à-dire ramené à un stade narcissique de son développement affectif tel que la psychanalyse l'a révélé chez l'enfant ». Sous la poussée psycho-affective la pensée commande, transforme, domine la réalité. « L'homme qui rêve se retrouve d'emblée pareil au primitif, pareil à l'enfant, tout aussi fort illusoirement parce que faible en réalité. » Le désir, source énergétique de la pensée inconsciente, se réalise par un seul geste, par la seule représentation de la satisfaction. Nous sommes en pleine action magique. « L'attitude magicienne, dit par ailleurs le Dr Codet (2), satisfait le sentiment de force et de puissance de l'être jeune, enfant ou primitif. Elle lui permet l'illusion agréable de s'affirmer et à ce stade où la critique rationnelle est inexistante, la magie est un besoin d'expansion, d'affirmation du jeune être en même temps que de compensation pour sa faiblesse et son ignorance. Quand il y a des résistances, il les admet difficilement et franchit plus volontiers

(1) Dr Nacht : « La pensée magique dans le rêve », *Revue française de Psychanalyse*, 1934, N° 1, p. 92.
(2) *Revue française de Psychanalyse*, 1934, N° 1.

le « séduisant passage du souhait à la croyance ». D'autre part, dans le même temps où il attribue ses propres pulsions hostiles à des forces naturelles ou imaginées, l'enfant, comme le primitif, se constitue contre elles un arsenal de domination ou de défense par des rites magiques. La croyance chez le magicien, enfant ou primitif, est très forte. Même quand ils s'avouent une erreur de technique, ils refusent d'abandonner l'idée de leur puissance. C'est ainsi que des soldats noirs africains qui portaient des amulettes spécialisées contre le canon, le fusil et l'arme blanche, lorsqu'ils étaient blessés, n'en attribuaient pas la raison à l'insuffisance magique du talisman, mais au sorcier qui leur avait donné un mauvais « grigri ».

Ce sont ces attitudes que la psychanalyse a fait apparaître dans la pensée inconsciente des névrosés. Voici, à titre d'exemple, le cas d'un jeune névrosé atteint de scrupules et d'obsessions qui devaient complètement disparaître par le traitement psychanalytique (1).

« Quand je vais par les rues, la nuit, dit le malade, je regarde devant moi l'ombre de mon corps projeté sur le chemin par une lumière qui est derrière moi et je vois avec anxiété mon ombre s'atténuer progressivement. Je regarde alors derrière moi avec beaucoup d'angoisse s'il n'y a pas une autre ombre, projetée par une lampe qui serait placée devant moi. Si j'en vois une, je suis tranquillisé. Mais j'éprouve une angoisse inexprimable à l'idée que tout à coup il pourrait ne plus y avoir d'ombre de mon corps autour de moi. » Le malade, dit le Dr Leuba (2), exprime par là sa crainte de mourir. Dans une phase ultérieure de l'analyse, après de longues résistances, le malade raconte qu'il a la compulsion à sauter par dessus les copeaux de bois, les bouts d'écorce, les rameaux détachés qu'il rencontre sur son chemin (il habite une région boisée).

Après une nouvelle phase de résistance, il raconte qu'il a la compulsion à sauter par dessus l'ombre des personnes vivantes quelles qu'elles soient. On voit ici que ce civilisé se comporte à l'égard de l'ombre de ses semblables de la même manière que certains indigènes des îles Fidji, pour lesquels marcher sur l'ombre d'un congénère constitue une injure grave et un acte hostile. Pour ces indigènes, percer l'ombre d'un homme avec une lance équivaut à blesser ou à tuer cet homme. En effet, dans une quatrième étape du traitement, le malade déclare qu'il a la compulsion à marcher sur l'ombre de quelqu'un. L'énoncé de ce désir appelle le souvenir d'un événement capital que voici :

A l'âge de cinq ans, il fit un jour, avec son père, dont il était fort jaloux (surtout depuis la naissance d'un petit frère), une promenade dont le but était la visite d'une grotte d'accès assez difficile. Arrivés à l'entrée

(1) Cas traité par le Dr Odier.
(2) *Revue française de Psychanalyse*, N° 1, 1934.

de la grotte, son père le laisse dehors et pénètre seul dans la grotte. L'enfant est pris d'une angoisse épouvantable, parce qu'il est demeuré seul, dans une forêt sombre, et surtout parce qu'il pense : « Si papa ne revenait pas ! » Car il y a un petit lac dans la grotte, et son père lui en a représenté le danger pour lui tout petit. En réalité, si l'enfant a été anxieux, ce n'était pas seulement parce qu'il était seul, mais parce qu'il avait, au moment où son père pénétrait dans la grotte, désiré la mort de son père. Mais, objectera-t-on, la pensée : « Si papa ne revenait pas » exprime non un souhait, mais une crainte légitime. Raisonner ainsi serait méconnaître le réalisme de la pensée enfantine. Il ne faut pas oublier que le petit enfant n'est pas conscient de sa pensée. « Elle s'impose à lui, dit le Dr Leuba, il la subit comme une réalité extérieure à lui, donnée immédiate et non contrôlée. Toute pensée qui traverse l'esprit d'un enfant est donc vraie, puisqu'il l'a, même si cette pensée est en contradiction flagrante avec le réel. C'est d'ailleurs en vertu de ce réalisme intellectuel que l'enfant ment si franchement. Quand donc notre malade pensait « si papa ne revenait pas », cela équivalait pour lui à la croyance de ne pas le voir revenir. Cette seule pensée avait le pouvoir de le faire disparaître. Mais comme il aime et il jalouse son père tout ensemble, le souhait de mort ainsi formulé est immédiatement déplacé de la manière suivante :

Le père et l'enfant rentrent au clair de lune. La lune projette sur le sol, côte à côte, l'ombre de son père et l'ombre des grands sapins. C'est alors que naît le symptôme obsessionnel. Si l'enfant marche sur l'ombre de son père, son désir de mort se réalisera (on retrouve ici la conception animiste du primitif). Aussitôt il refoule le désir de mort et déplace le désir-crainte de marcher sur l'ombre de son père en le transportant sur l'ombre des vieux sapins. Or, ces ancêtres sont à l'image de son père ; ils sont l'image-totem typique : un sapin très grand, très fort, majestueux, qui porte barbe grise de lichens (son père avait une barbe grisonnante). L'enfant se met à sauter par dessus l'ombre des sapins d'une manière si bizarre que son père s'en étonne. Il répond que c'est pour se réchauffer. Plus tard, il sera obligé de contourner l'ombre des sapins, puis de tout arbre, ou de la franchir sur la pointe des pieds, en plaçant les pieds dans les zones où le soleil, à travers les branchages, met sur le sol des plaques de lumière.

Vers 14 ans apparaît l'obligation de sauter par dessus les branchages, les copeaux, les lambeaux d'écorce, tous objets provenant du totem ; angoisse à l'idée de perdre son ombre, c'est-à-dire de mourir. Cette crainte de mourir résultait d'un déplacement sur lui-même du désir de voir son père mourir. »

Et pourquoi ce souhait de mort ? Parce que c'est son père qui est entré dans la grotte, et non lui, la grotte, dit le Dr Leuba, étant un symbole évident du ventre maternel. Il y aurait donc là clairement exprimé le complexe œdipien. Au surplus, depuis l'âge de 14 ans, le malade ne peut plus voir une fissure de rocher, une excavation naturelle sans tenter de s'y introduire. Il réussit un jour à engager si bien sa jambe dans

une crevasse de rocher qu'il ne put la dégager et qu'il fallut aller chercher le secours d'hommes armés de solides leviers pour le libérer. Ce même malade devait dire cent prières par jour pour que son père ne mourût pas. Mais, comme ces prières lui prenaient beaucoup de temps, il avait fini par les réduire à un acte rituel. Il serrait ses mains jointes, fermait vigoureusement les yeux pendant une seconde et ne disait plus que le mot du début et celui de la fin : « O Dieu. Amen. »

Cet exemple montre la persistance chez le névrosé de la pensée inconsciente magique telle qu'elle fonctionnait au moment du traumatisme initial. Le malade adulte continue à penser comme à l'âge de 5 ans où sa pensée toute-puissante avait le pouvoir de décréter magiquement de mort son père du seul fait de marcher sur son ombre.

Survivances de la magie chez l'adulte

Piaget et Freud signalent la survivance de la participation magique chez l'adulte normal. Piaget constate ces survivances dans « l'imitation involontaire où il y a adaptation idéo-motrice aux mouvements perçus, telle que le sujet qui imite sent comme propre ce qui appartient à autrui ».

Tel joueur de billard se penche vers la boule avec une forte tension musculaire, comme pour la faire dévier dans la direction voulue. Tel spectateur, à la vue d'un passant qui va être écrasé par une voiture, recule comme s'il pouvait par là empêcher l'accident. Piaget cite le cas d'un conférencier qui, dans l'attente énervante de la conférence, fait une petite promenade et qui, s'apprêtant à rebrousser chemin, sent l'obligation d'aller jusqu'au bout du chemin (50 mètres environ) pour que la conférence soit réussie ! Un cycliste fatigué, menacé par l'orage, sent naître la crainte que ses pneus pourraient crever. Il éprouve alors le besoin de chasser cette idée pour « que le pneu ne crève pas », ayant l'impression très nette que l'idée d'un pneu crevé suffirait à produire l'événement lui-même.

Ainsi les états affectifs et l'inquiétude amènent des réactions sur le mode inconscient. « Il y a là, note Piaget, un état intermédiaire entre le réalisme de la pensée (toute-puissance des idées de Freud) et la conjuration à teinte animiste. »

Les psychanalystes ont noté également cette persistance de la participation magique chez l'adulte. Sans parler des superstitions et des rites ou coutumes locales, on constate que nombre d'individus sont accessibles à la puissance des formules et des mots auxquels ils

attribuent une valeur affective. C'est ce qui apparaît dans le psittacisme et chez les débiles mentaux vaniteux. Le médecin, dit le Dr Codet (1), sait parfois utiliser ce besoin de psittacisme magicien auprès de certains patients. On retrouve la même tendance dans certaines expressions comme « il ne faut pas parler de malheur ». On connaît aussi la magie des joueurs. Le besoin d'expansion et d'affirmation du moi se heurtant aux réalités, l'adulte, tout comme l'enfant et le primitif, tend naturellement à les nier et « à franchir le séduisant passage du souhait à la croyance ». Dans l'art même on a pu parler de pensée magique et comparer l'exaltation créatrice de l'artiste à la joie du jeune être fort de la toute-puissance de sa pensée. « L'art, dit Freud, est le seul domaine où la toute-puissance des idées se soit maintenue jusqu'à nos jours et c'est pour cette raison qu'on compare l'artiste à un magicien » (2). Bref, chez l'adulte soumis à ses sentiments : crainte ou désirs, on note un déclanchement des attitudes de participation magique. C'est ce qui fait que les superstitions et pratiques magiques se développent dans les circonstances difficiles où les états affectifs s'exaspèrent. Dans ce domaine comme dans bien d'autres, l'adulte reste un grand enfant.

Au total l'indistinction entre la pensée et le monde extérieur, fait que la pensée de l'enfant est réaliste. Tout le réel est étalé sur un plan unique par confusion des apports internes et externes. Au point de vue de la causalité, tout l'univers est en communion avec le moi et lui obéit. Il y a participation et magie. Désirs et ordres du moi sont absolus car le point de vue propre est le seul qui compte. C'est ce que Freud exprime en disant que l'inconscient ignore le principe de réalité et se soumet exclusivement à ses désirs propres.

Ainsi au point de vue ontologique, il y a égocentrisme absolu, tout comme au point de vue logique. « L'enfant, dit Piaget, se fait sa réalité comme il se fait sa logique. » D'où la croyance immédiate sur le plan logique et la magie sur le plan ontologique. C'est cet égocentrisme ontologique qui permet de comprendre la précausalité et le finalisme, l'animisme et l'artificialisme chez l'enfant, comme chez l'individu soumis à la pensée inconsciente.

(1) Codet : « La pensée magique dans la vie quotidienne », *Revue française de Psychanalyse*, 1934, p. 51.
(2) *Totem et Tabou*, p. 127.

L'Animisme enfantin

Ne distinguant pas le psychique du physique, l'enfant prête vie et conscience aux corps inertes : d'où l'animisme. Piaget note que le jeune enfant prête la conscience à tout sans exception, ou, plus exactement, il attribue une activité intentionnelle et consciente à tout. Il ne peut admettre qu'un caillou soit cassé sans que celui-ci le sache et le sente ou que le vent ne sente pas un obstacle. Les résistances notamment sont conçues comme conscientes : un bateau sait qu'il porte une charge. Parfois la conscience est prêtée aux choses dans la mesure de leur activité. L'enfant prête des intentions morales aux choses : tout est bon ou méchant, agit bien ou mal. Le bébé qui se heurte au mur dira « que le mur l'a tapé » et il demande à sa mère de faire « panpan sur le vent coquin » qui le décoiffe. Le soleil et la lune « nous suivent, nous font des signes » parce qu'ils appartiennent à un monde conçu comme composé d'être obéissants à des lois morales et sociales. Par exemple, le « soleil regarde si on est joli » et, ajoute l'enfant : « je suis joli le dimanche quand je suis habillé en homme ». On retrouve ici encore l'égocentrisme, la confusion du moi et du monde qui fait que l'enfant lie son mouvement et ses intentions à ceux des choses ; il y a participation dynamique et communauté d'intentions.

L'animisme permet ainsi d'expliquer la régularité des choses et de supprimer le fortuit en ramenant tout à des règles morales plus que physiques. Les choses ne peuvent faire ce qu'elles veulent car leur volonté est soumise à la loi morale en faveur du bien des hommes. Elles sont conscientes dans la mesure où elles ont une fonction à remplir. Ici apparaissent le finalisme et l'artificialisme qui achèvent d'expliquer la régularité de la nature. Il n'y a d'ailleurs pas contradiction entre l'artificialisme et l'animisme car l'enfant, dit Piaget, admet qu'un corps, comme le soleil, soit fait par l'homme et qu'il soit « vivant », comme le sont les enfants nés des parents.

Mais l'artificialisme ne constitue pas un système très homogène dans la pensée enfantine. L'enfant, incapable de généralisation et procédant par juxtaposition, est en effet incapable de réponses systématiques. De là des contradictions qui l'amènent à refuser de prêter conscience à tel objet auquel il l'avait attribué quelques instants plus tôt. Il suffit qu'un nouveau facteur vienne interférer avec les précédents pour qu'il oublie tout et change d'opinion. En général,

c'est dans la mesure où l'enfant cherche à s'expliquer la résistance imprévue d'un objet sur lequel l'action n'a pas prise qu'il sera contraint de l'animer. « C'est lorsqu'un phénomène paraîtra contingent, bizarre et surtout effrayant, dit Piaget, que l'enfant mettra des intentions à la source de ce phénomène. » Or ce besoin affectif d'explication peut n'être que momentané : l'animisme explicite sera donc momentané, et le plus souvent « sous la pression d'un état affectif ».

Origines de l'attitude animiste

Pour Freud l'animisme est essentiellement d'origine affective. Le primitif projette sur les choses ses propres affects et s'en protège par la magie. En particulier les désirs et tendances agressifs de l'être, les désirs de mort inavoués, inacceptables pour la conscience et refoulés dans l'inconscient, y déterminent, par suite du réalisme de la pensée, un sentiment profond de culpabilité. Les pulsions agressives refoulées sont alors projetées ou plus exactement déplacées sur le monde extérieur, conçu d'une façon anthropomorphique. C'est par la certitude intérieure du châtiment redouté que le primitif, tout comme l'enfant, attribue ses propres pulsions hostiles à « l'âme des objets, des forces naturelles, des démons, des morts », et que par suite il se constitue contre elles un arsenal de domination par les rites magiques. De là aussi l'auto-punition chez les névrosés, en contradiction apparente avec la notion de plaisir : « le sentiment de culpabilité, dit Freud, appelle des représentations punitives pour s'apaiser » (1). De sorte que le sentiment de culpabilité, né de l'ambivalence des sentiments, subit chez le névrosé un sort différent de celui observé chez le primitif : le névrosé retourne contre lui-même ses pulsions agressives (masochisme), tandis que le primitif les extériorise en partie. C'est là dit Freud, le phénomène de défense appelé *projection*. Par ce mécanisme l'hostilité dont on ne sait rien, dont on ne veut rien savoir et contre laquelle se révolte la tendresse, est refoulée, projetée dans le monde extérieur, c'est-à-dire détachée de la personne même. Ainsi on se libère d'une oppression intérieure, on l'échange contre une angoisse de source extérieure, notamment contre la peur du démon et les privations qu'exigera la défense.

La projection ne sert pas seulement à résoudre un conflit

(1) Freud : *Essais de Psychanalyse. Au delà du principe de plaisir.*

affectif ; elle n'est pas uniquement un moyen de défense. « La projection au dehors de nos perceptions intérieures, dit Freud, est un mécanisme primitif auquel sont soumises également nos perceptions sensorielles. Au point de vue génétique, cela s'explique peut-être par le fait que, primitivement, la fonction de l'attention s'exerce non sur le monde intérieur, mais sur les excitations venant du monde extérieur et que nous ne sommes avertis de nos processus endo-psychiques que par les seules sensations de plaisir et de douleur. C'est seulement après la formation d'un langage abstrait que les hommes sont devenus capables de rattacher les restes sensoriels des représentations verbales à des processus internes. Ils ont alors commencé à percevoir peu à peu ces derniers » (1). C'est de ce mécanisme de projection que découle l'animisme qui fait que le primitif peuple le monde avec les incarnations de ses propres tendances.

Piaget n'admet pas sans réserve la théorie de la projection de Freud comme explication de l'animisme enfantin. « La projection des contenus internes, dit-il, suppose la conscience de la limite du moi. Ce serait donc admettre, avec Maine de Biran, que la conscience du moi serait due avant tout à la sensation directe de quelque chose d'interne et se développant indépendamment de la connaissance extérieure. S'il en était ainsi, on pourrait en effet prêter la vie aux choses par projection. Mais, ajoute Piaget, pourquoi projetterait-on au lieu de voir les choses telles qu'elles sont ? Et si cette projection venait d'une confusion par analogies pourquoi l'expérience ne la détromperait-elle pas très vite ? D'autre part le moi ne dissocie pas l'interne de l'externe (2). Il y a réactions réciproques du milieu et de l'individu par adaptation motrice et intelligente. Le réel tel qu'il est conçu par l'esprit est ainsi un complexe d'échanges : il y a continuité parfaite entre l'ébranlement du cerveau aux mouvements de l'objet. Il n'y a eu au départ ni moi ni monde, mais *continuum*. Tous les soins dont l'enfant est entouré, avec la mère qui le satisfait affectivement et matériellement, prolongent en quelque sorte l'enfant sans faire apparaître de résistances. Tout contribue à l'indifférenciation du moi et du non-moi, d'où sentiment de participation et mentalité magique mais non la projection. Et Piaget explique l'animisme par quatre groupes de causes convergentes : l'indissociation

(1) Freud : *Totem et Tabou*, p. 90 et suivantes.
(2) *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 234.

et l'introjection, la participation et la nécessité morale. Pour l'enfant qui ne sépare pas la pensée de la réalité ni le mouvement de la vie, tout est conscient et intentionnel. De là un animisme diffus. Puis l'enfant, par suite de l'indissociation du subjectif et de l'objectif, prête aux choses des caractères analogues à ceux que l'esprit se prête à lui-même : conscience, volonté. D'autre part, par l'introjection, l'enfant prête aux choses certains sentiments réciproques de ceux qu'il éprouve lui-même vis-à-vis d'elles. Tout ce qui obéit ou résiste au moi est conçu comme ayant une activité identique à celle du moi qui commande ou cherche à vaincre la résistance. Ainsi la conscience de l'effort suppose l'attribution de la force à l'objet qui résiste, de la méchanceté à l'objet qui provoque de la douleur, etc... Cette introjection résulte de l'égocentrisme incapable d'arriver à une vue impersonnelle des choses. Elle subsiste d'ailleurs chez l'adulte qui, sous le coup de l'émotion, comme la colère, retrouve des réactions affectives animistes contre les choses gênantes.

Ici apparaît une singulière similitude entre la théorie de Piaget et la théorie de la projection de Freud. « Toutefois, dit Piaget, l'introjection se distingue de la projection en ce sens qu'elle suppose l'indissociation interne-externe. » (Nous verrons plus loin que Piaget affirme une thèse contraire à un autre moment.) De même que c'est par indissociation que nous prêtons aux choses ce qui nous est propre (vie, activité), de même c'est par indissociation que nous leur prêtons la réciproque de nos caractères, par exemple la méchanceté si nous éprouvons la peur. Dans tous les cas, c'est l'égocentrisme incapable de distinguer l'objectif du subjectif, renforcé par les prévenances et les soins de l'entourage, qui est à l'origine de cette attitude. L'enfant se croit entouré de pensées et d'actions complémentaires des siennes, ses intentions sont connues et prévenues. Même les animaux participent à cette ambiance. Piaget, à cet égard, cite les exemples fournis par Freud sous le nom de « retour infantile au totémisme », où l'enfant mêle certains animaux à sa vie morale et où il attribue par cela même à ces animaux certains sentiments dont il a fait l'expérience avec ses parents. C'est-à-dire que si l'enfant se croit en faute, il croit l'animal au courant de ses fautes, etc... Le sentiment d'obligation morale joue un grand rôle dans l'animisme, et Piaget ici encore reprend la conception de Freud du respect absolu des consignes né du respect pour ceux qui les donnent : les parents. De là, jusqu'à 5 ans, la foule des questions : pourquoi « faut faire »,

pourquoi « on fait », « c'est comme ça qu'on fait », etc... L'enfant confond nécessité morale et nécessité physique. Tout ce qui vit obéit et vit parce qu'il obéit. Enfin Piaget signale le rôle du langage qui favorise l'animisme, car il utilise les formes « régressives » (Freud) pour faire image : le soleil se couche, se lève, cherche à percer, les nuages annoncent la pluie, un bras cassé, aller au diable, etc., qui sont prises au sérieux par l'enfant. L'expression « le vent souffle » est typique à cet égard, car l'animisme ici semble admettre que le vent est indépendant de l'acte de souffler, qu'il pourrait y avoir un vent qui ne souffle pas et que le vent subsiste indépendamment de ses manifestations extérieures.

Au total, conclut Piaget, la genèse de l'animisme est complexe et les facteurs qui le conditionnent sont à peu près les mêmes que ceux qui conditionnent la participation et la causalité magique. Mais de même que le bébé narcissiste n'a pas conscience du moi et du non-moi, de même il ne peut y avoir projection à l'origine de l'animisme du fait de l'indistinction du moi et de l'autre chez l'enfant.

Les critiques que Piaget adresse ici à la théorie de Freud, dont il admet par ailleurs l'essentiel, sont donc comparables à celles qu'il a déjà soulevées pour la magie. Freud dans la projection semble admettre que le primitif distingue le moi de l'autre, de même que le bébé narcissiste qui serait épris de lui-même comme distinct des autres. Or il apparaît difficile de concilier la projection avec l'inconscience du moi. Mais pour Freud la prise de conscience n'est pas simple, elle est précédée d'expériences affectives, des heurts de la réalité, des contraintes des parents et de l'éducation (soins de propreté, sevrage, etc...), qui amorcent sur certains plans une notion affective et inconsciente du moi et du non-moi. Il y aurait une différenciation agie non pensée. C'est dans l'action qui l'oppose aux autres que l'enfant éprouve son individualité, mais sans en avoir conscience, faute de réflexion. L'ambivalence des sentiments à l'égard des parents jouerait selon Freud un grand rôle dans la formation de ce moi affectif. L'identification et l'introjection parentales amènent la formation d'un moi idéal ou sur-moi, sorte d'autorité intérieure, embryon de la conscience morale. L'enfant très tôt tendrait donc vers un idéal, vers un moi qu'il souhaiterait être. Ce processus inconscient a lieu sur le plan affectif comparable en ceci au plan moteur que Piaget oppose au plan verbal conscient. De cet aspect inconscient et affectif résulte un dynamisme qui pousse la pensée inconsciente

à certains modes de satisfaction, de défense ou de réalisation. Freud a démontré que le mécanisme de projection est un de ces modes de défense, qui se trouve surtout accentué quand la projection implique l'avantage d'un soulagement psychique. A l'origine de la projection il y a une tension provoquée par le heurt de deux pulsions contraires nées d'un sentiment ambivalent. L'une d'elles, ressentie comme coupable (agressivité, jalousie), est projetée pour échapper à la tension psychique et à l'angoisse que déclenche la loi du talion, qui joue impitoyablement dans le domaine de l'affectivité primitive. Le phénomène de culpabilité dû à l'intensité des pulsions agressives et à l'ambivalence des affects a été approfondi par les psychanalystes français, notamment par Laforgue et Hesnard (1). « Toute culture morale individuelle est primitivement une interdiction, c'est-à-dire une menace. Cette menace est chez l'enfant et le primitif effective et extérieure. Elle réside seulement dans les rigueurs ambiantes : attitude hostile et condamnatrice des parents aimés et redoutés auquel l'enfant tend à s'identifier pour le respect des règles et des interdits. Ainsi la culture morale basée sur le refoulement de pulsions primitives, en particulier agressives, consiste essentiellement en une intériorisation, une introjection de la menace extérieure. La conscience de la faute existe donc chez l'enfant avant la culture, étant l'expression immédiate de la peur de l'autorité parentale extérieure, qui par la suite sera introjectée. Ce phénomène profondément inconscient d'intériorisation, révèle donc d'abord la représentation d'une menace, puis d'une punition d'un individu par autrui, et enfin, par la suite, des instances morales résultant de l'introjection ou intériorisation de cet autrui dans le sujet. C'est ce qui fait que la pensée humaine à l'aube de son développement est animiste et mythique, éthique et sociale. »

« A l'origine, dit Freud, la concentration sur un objet (parental) et l'identification sont d'ailleurs des marches difficiles à distinguer l'une de l'autre. A des phases ultérieures on peut seulement supposer que la concentration a pour point de départ le *soi* pour lequel les tendances libidinales constituent des besoins. Le *moi* encore faible au début n'a généralement aucune connaissance de ces concentrations sur des objets, les subit sans s'en rendre compte ou cherche à se défendre contre elles à l'aide du refoulement. Ce n'est

(1) LAFORGUE et HESNARD : *Les processus d'auto-punition en psychologie des névroses et des psychoses*, 1931.

que par la suite qu'il y a vraiment choix de l'objet aimé ou admiré et distinction du moi et de l'autre. On pourrait peut-être voir une forme dérivée de l'identification dans la croyance du primitif selon laquelle les propriétés de l'animal mangé se communiquent à celui qui l'a absorbé et forment son caractère. Cette croyance se retrouve également à la base du cannibalisme (1).

De sorte qu'il faudrait admettre, selon Freud, qu'il y a primitivement une indentification inconsciente de l'enfant avec ses parents, spécialement son père, que le moi encore trop faible subit sans s'en rendre compte. Il en résulte dans les parties les plus inconscientes de l'être une intériorisation de l'instance parentale primitive qui fera naître l'amorce d'un sur-moi censeur. D'où le sentiment de culpabilité et la tendance de l'individu à la projection des pulsions condamnables, projection qui est le seul moyen d'échapper à la tension psychique née de la culpabilité et de l'ambivalence des sentiments. La projection ici équivaut donc à un *déplacement*. Le déplacement, mécanisme révélé par Freud dans les rêves et les névroses, est l'équivalent du transfert affectif de Ribot. La charge affective se porte sur un objet voisin avec détachement, oubli de l'objet primitif.

Freud cite à ce propos les zoophobies des enfants, au moins aussi fréquentes que les terreurs nocturnes et qui révèlent toujours à l'analyse un déplacement sur un animal de la peur éprouvée devant l'un ou l'autre parent. Nous avons vu que Piaget reconnaît ce processus dans l'animisme enfantin.

Freud, dans le « retour infantile au totémisme », cite le cas d'une phobie d'un enfant de 5 ans qui avait une telle peur des chevaux qu'il hésitait à se montrer dans la rue et qu'il craignait de voir un cheval entrer dans sa chambre pour le mordre. L'analyse montra qu'il avait projeté, ou plutôt déplacé sur le cheval une partie des sentiments qu'il éprouvait à l'égard de son père. Le sentiment de culpabilité accru par l'ambivalence de ses sentiments : haine et tendresse admirative, amenait une telle tension que l'enfant s'en était déchargé par le déplacement des sentiments d'hostilité sur un objet de substitution indifférent.

Il faut donc comprendre la projection invoquée par Freud comme s'accompagnant de répression de l'idée projetée et ressentie comme insupportable. Si on admet la projection comme un mécanisme de

(1) Freud : *Essais de Psychanalyse. Le moi et le super-moi*, p. 195.

défense inconscient par déplacement d'un affect sur un autre objet pour lequel l'ambivalence affective est moindre, on peut concevoir que l'indistinction du moi et du monde coexiste avec la projection.

Aussi bien Piaget lui-même semble-t-il admettre cette coexistence de la projection et de l'indissociation du moi et du non-moi chez l'enfant (1). Dans l'introduction de son chapitre sur le réalisme de l'enfant, Piaget réfute en effet par avance les propres critiques qu'il adresse à la théorie de Freud sur la projection à la base de l'animisme. « Qu'est-ce que la notion de projection ? se demande Piaget. Trois sens distincts peuvent lui être attribués du fait qu'il est fort difficile de distinguer toujours la « projection » de « l'éjection ». Parfois c'est simplement une indifférenciation entre le moi et le monde extérieur : c'est l'absence de conscience de soi. Tel l'enfant qui parle de lui à la troisième personne, qui s'ignore à titre de sujet et se voit comme du dehors. Il y aurait là projection en ce sens que des actions propres sont racontées et peut-être conçues comme si, par rapport à l'enfant qui parle, ces actions étaient étrangères au monde intérieur.

Dans d'autres cas, il y a projection lorsque nous attribuons aux choses des caractères dus au moi ou à la pensée. Ainsi l'enfant qui localise dans le soleil le « nom soleil » projette une réalité interne dans le monde extérieur.

D'autre part, ajoute Piaget, il est difficile de distinguer de la projection les cas dans lesquels nous prêtons aux choses non pas nos caractères, mais la réciproque de nos états de conscience. Ainsi l'enfant effrayé devant un feu supposera dans ce feu des intentions menaçantes. Ce n'est pas le sentiment de peur qui est prêté au feu. Mais ce sentiment est objectivé et l'enfant projette alors dans le feu l'état réciproque de cette peur : la méchanceté. C'est dans ce troisième sens que les psychanalystes ont employé le mot projection. « C'est un sens différent des deux premiers, mais il est clair qu'il existe une parenté entre tous trois et probablement même une continuité complète. *Dans les trois sens en tout cas, il y a « adualisme » entre l'interne et l'externe.* » On peut se demander, ajoute Piaget, si la projection ne résulte pas d'un processus inconscient d'assimilation, tel que les choses et le moi se conditionnent antérieurement

(1) *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 5.

à toute prise de conscience. Si tel est le cas, les divers types de projection seraient relatifs à diverses combinaisons possibles de l'assimilation et de l'adaptation (1).

Comme on le voit, Piaget ici admet complètement l'explication de Freud de la projection. Dès lors l'explication de l'animisme chez les deux auteurs est identique, et ici encore le parallélisme entre la pensée inconsciente et la pensée infantile ou primitive apparaît singulièrement marqué.

La genèse de l'Artificialisme enfantin

L'enfant considère les choses comme le produit des hommes. Ceci n'est d'ailleurs pas incompatible avec l'animisme si on admet, dit Piaget, reprenant ici les théories de Freud, l'importance du problème de la naissance chez les enfants. Pour eux, tout peut être fait par les parents, « fait vivant » comme les enfants nés des parents.

Pour l'enfant il n'y a pas de questions absurdes. Il demandera par exemple « Qu'est-ce qui a fait le soleil ? », « en quoi la lune est-elle faite ? » Au début la fabrication humaine résulte plutôt de la participation. Il semble que les astres grandissent parce que « nous on grandit ». Ils sont nés, ils ont été faits « parce que les hommes sont venus à la vie ». En somme tout est qualifié parce que nous sommes nous-mêmes. Il y a des analogies à la base de ces participations : le mouvement des hommes amène celui des astres.

Et Piaget se demande s'il n'y a pas là l'influence de la conception des enfants au sujet de la naissance des bébés (2). Les idées sur les choses seraient ainsi conditionnées, comme Freud l'a montré, par les idées de l'enfant sur les hommes. L'enfant s'intéresse d'abord à l'origine humaine et de là pose toutes sortes de questions sur l'origine des choses considérées implicitement comme liées à celle des hommes. Il y a d'abord le sentiment de la liaison du bébé et des parents. L'enfant sent que ceux-ci ont une part essentielle dans la venue du bébé, soit qu'ils l'aient commandé, soit qu'ils l'aient fabriqué avec quelque chose (chair, aliments). Ensuite seulement l'enfant invente des mythes pour expliquer la fabrication du bébé par les parents. Donc le sentiment de liaison précède le mythe et lui donne naissance. Ce sont les sentiments de participation qui sont au point

(1) *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 6.
(2) *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 265 et suiv.

de départ, et quand l'enfant s'efforce à les systématiser il recourt aux mythes animistes et artificialistes.

Piaget est ainsi amené à distinguer des stades dans l'animisme chez l'enfant. Partant de l'intérêt et des questions sur la naissance, l'enfant passe à l'intérêt pour l'origine de la race et enfin à l'intérêt pour l'origine des choses en général. Il y a une évolution des mythes relatifs à l'origine des hommes dans le sens d'un artificialisme de plus en plus immanent, c'est-à-dire prêté à la nature elle-même. Au début, jusqu'à 4 ou 5 ans, il y a artificialisme diffus, l'enfant projetant en toutes choses la situation qu'il sent entre lui et ses parents dont il est dépendant et qui sont cause de tout. Il sent entre eux et lui une multitude de participations même quand il est éloigné d'eux. La réalité est un complexus d'intentions dues à des êtres actifs (animisme) dirigés par les hommes (artificialisme), parfois à distance (magie).

Mais vers 7-9 ans, l'enfant se pose des questions sur l'origine des choses, et l'artificialisme jusque-là diffus se précise dans des mythes. Le soleil est fabriqué avec des cailloux ou une allumette, l'homme descend des animaux ou des plantes et ceux-ci de la nature qui devient à son tour fabricatrice. Il y a là un progrès comparable à celui que Lévy-Bruhl constate chez les primitifs, qui d'abord sentent et vivent les participations et ensuite commencent à les formuler dans des mythes. C'est à ce stade d'artificialisme mythologique que se place l'artificialisme absolu par opposition à l'artificialisme diffus précédent. Le soleil, les astres, les fleuves, les montagnes, sont construits par les hommes et pourtant sont vivants, comparables en cela au bébé fabriqué et vivant. L'homme donne naissance au bébé et aux choses et « cette ressemblance entre la fabrication et la naissance, dit Piaget, est d'autant plus nette que certains corps naturels sont conçus comme issus de l'homme ». « C'est ainsi que le souffle s'identifie au vent, l'urine à l'eau et, par une association inconsciente fréquente, à la naissance. »

Le monde est donc pour l'enfant une société d'êtres vivants, obéissant à des règles. Toute analogie devient signe de communauté, donc de causalité, d'inter-action et d'intentions. Quand nous grandissons les nuages grandissent aussi. Cette Société d'êtres vivants est dominée par les hommes. Le Bon Dieu lui-même est considéré comme un homme, un « Monsieur ». L'importance de la naissance est capitale dans la conception de cette Société et détermine ses par-

ticularités. Primitivement tout était petit à la manière des bébés. Un cas, entre autres, cité par Piaget, confirme à cet égard, les théories psychanalytiques.

Il s'agit de Moc, dix ans et demi, qui laisse apparaître ses préoccupations par des réactions affectives. Pour lui, le soleil était petit, puis était devenu grand ; il est vivant et conscient. Mais à la question : « D'où vient-il ? » Moc est pris d'un embarras subit, devient très rouge, détourne la tête et finit par dire, très gêné, que le soleil vient « de celui-là qui l'a fait venir » ..., « de celui qui l'a fait » ..., « du Bon Dieu ou d'un monsieur, n'importe »...

La seule interprétation de l'embarras de Moc, dit Piaget, est qu'il est gêné qu'on lui parle de la naissance d'un être vivant. « Il a dû apprendre que tout ce qui touche à la naissance est tabou et notre question relative au soleil lui a paru choquante. » Mais l'exemple montre à quel point peut être intime la liaison de l'animisme et de l'artificialisme.

En ce qui concerne Dieu, Piaget constate que l'enfant commence à attribuer les pouvoirs divers aux parents omniscients. Ensuite seulement, dans la mesure où il constate leurs imperfections, il transfère à Dieu l'omni-science et l'omni-pouvoir. Cette surestimation des parents par l'enfant a été signalée par Freud comme jouant un grand rôle dans l'identification ou introjection des parents qui constituent l'idéal ou sur-moi auquel l'enfant se soumet inconsciemment. Nous avons vu que cette intériorisation parentale, spécialement paternelle, était, selon Freud, à la base même de la conscience morale et du sentiment de culpabilité que l'on trouve souvent à l'origine de l'animisme.

Origine de l'artificialisme

Quelle est la signification et l'origine de l'artificialisme chez l'enfant ? Piaget constate tout d'abord que l'artificialisme n'est pas suggéré ni produit par la fabulation enfantine. Il y a en effet une certaine unité dans les réponses et une progression par stades successifs marquant le recul de l'animisme avec l'âge. D'ailleurs l'enfant ne se plie pas à la réalité et il ne retient de l'enseignement de l'adulte que ce qui est favorable à son artificialisme. L'enseignement religieux le gêne : il le déforme, l'assimile. C'est aux parents qu'il donne d'abord la toute-puissance. Donc l'homme est créateur de

toutes choses et Dieu lui-même est conçu primitivement comme un « Monsieur ».

L'artificialisme enfantin est donc bien une tendance originale, non imposée. Les attitudes mentales implicites qui sont derrière cet artificialisme sont : « tout est fait pour... » (chauffer, éclairer, monter dessus, souffler, etc...) et fait *pour* l'homme, donc lié à lui. De là tout est fait *par* l'homme et cela d'autant plus que les parents exécutent les désirs de l'enfant et font tout pour lui. Telle fillette demande à sa mère de changer des lentilles en épinards et telle autre demande à son père de faire pleuvoir ! Donc le noyau serait la participation anthropocentrique faite de sentiments et d'attitudes d'esprit. L'intentionalisme enfantin repose sur le postulat implicite (car l'enfant ne s'est jamais posé la question) que tout a une raison d'être, un rôle propre, donc des ordres, des chefs, une subordination, et l'homme est le *deus ex machina* de tout cela. De là le *finalisme* où tout s'explique par l'usage : une fourchette c'est pour manger, des chaussures c'est pour marcher. De là aussi, la *précausalité,* ou *intentionalisme,* née de l'indistinction entre le physique et le psychisme, et qui explique tout par des intentions, non par des lois physiques. C'est cette indifférenciation des lois morales et physiques qui fait que pour l'enfant « la lune et le soleil « doivent » nous éclairer ou nous chauffer, qu'il « faut » que les rivières coulent. « Il faut » suppose l'autorité qu'est toujours, implicitement, l'homme raison de tout.

Aussi est-ce le rôle des parents dans les représentations infantiles qui semblent être l'élément déterminant de l'artificialisme. Ici Piaget, d'accord avec Freud, pense que l'attitude vis-à-vis des parents (admiration et surestimation, rôle dans la naissance, crainte, etc...) est à l'origine même de l'artificialisme. L'enfant croit à la vie, à la croissance des êtres et à leur création par les hommes, liant ainsi animisme et artificialisme. Ici, ajoute Piaget, il faudrait connaître les idées des enfants sur la naissance des bébés, mais c'est difficile. Tout au plus peut-on utiliser des souvenirs. En ce qui concerne les fables (cigognes, choux) racontées par les parents, les enfants n'y croient guère ou les déforment. Le plus souvent l'enfant pense que le bébé est soit fabriqué, soit issu des parents eux-mêmes. Piaget cite le cas d'un enfant croyant que les fils étaient issus du phallus du père, car il avait entendu dire à son père « que les fils sont le prolongement des pères ». Piaget cite également des croyances enfantines suivant

lesquelles les bébés sont issus du sang des parents, de la bouche, du nombril et, ajoute Piaget, « nous avons trouvé ces idées bien connues des psychanalystes, que le bébé est issu de l'orifice anal et vient des fèces, ou que le bébé est issu de l'urine, ou que la naissance est due à une certaine nourriture ingurgitée par la maman ». Dol, 7 ans 1/2, demande : « Qu'est-ce qu'elles mangent les mamans pour pouvoir faire des enfants ? » et Rayn, 7 ans, répond : « Il faut qu'elles mangent beaucoup de viande et beaucoup de lait. »

Les psychanalystes retrouvent en effet à l'analyse toutes ces conceptions sur la naissance, auxquelles Freud a attribué une grand importance dans la pensée inconsciente. Freud explique l'origine de ces phantasmes en les rattachant aux divers stades de la vie affective infantile : stades oral (buccal), anal et uréthral, puis phallique, selon la prédominance des zones érogènes où se fixe successivement l'énergie libidinale, créatrice des intérêts ou affects de l'individu.

Quoi qu'il en soit, Piaget retrouve dans les réponses d'enfants, des adhérences affectives très nettes qui semblent confirmer les tendances de l'inconscient que l'on a si souvent reprochées à Freud. Ainsi la pluie est conçue comme produite par des robinets et des tuyaux et Piaget est obligé de se demander, « étant donné les réticences et les rires des petits, jusqu'à quel point les tuyaux qu'ils invoquent n'ont pas dans certains cas (nous ne supposons rien de plus) un sens symbolique assez clair ».

Griar, cinq ans et demi, dit que la pluie provient des « seaux d'eau versés par le Bon Dieu (conçu comme un homme) qui prend l'eau de son robinet ». Et quand on demande à Griar « d'où vient l'eau de son robinet », il rit. — Pan, cinq ans, dit que la pluie vient du ciel qui « a peut-être un tuyau comme papa qui a mouillé la De Dion » (auto), parce que « c'est la même saleté devant le trottoir, ça fait des flaques ».

Beaucoup d'enfants, probablement les plus primitifs, dit Piaget, considèrent les origines des eaux et des nuées, comme physiologiques. Pour les uns c'est parce que « on transpire, puis on est mouillé ». L'eau sort d'un petit tunnel, d'un canal « où des hommes la prennent dans des tuyaux ». L'eau est venue pour la première fois « quand il y a des hommes qui ont beaucoup craché », etc... L'intérêt de ces réponses est dans l'origine humaine et physiologique que l'enfant attribue à l'eau. « Il est vraisemblable, dit Piaget, d'accord ici avec les psychanalystes, étant donné ce qu'on sait des

intérêts des petits garçons, que ces formules (les tuyaux, les hommes qui ont craché, etc...) ne sont qu'une manière polie de dire des choses encore plus prosaïques. Cela peut paraître une mauvaise plaisanterie que de supposer que les enfants pensent à la miction à propos de l'origine des rivières. Nous avons cependant acquis la certitude que de telles images traversent l'esprit des enfants pendant que nous les interrogions. »

Ju, sept ans, admet que les rivières ont été creusées par les hommes et que « l'eau vient des tuyaux ». Et l'eau des tuyaux, comment a-t-elle commencé ? (Ju devient très rouge). « Dis ce que tu penses. Ça ne fait rien si ce n'est pas juste... — Des cabinets... — Et l'eau des cabinets ? » (Ici, Ju, de plus en plus rouge, a des larmes aux yeux, et nous changeons de sujet de conversation.) (1). — Her, sept ans, dit, à propos de l'origine des rivières : « C'est l'eau, quand il pleut... Des fois, c'est l'eau des cabinets... Ça va dans les égouts, et l'eau des égouts va à l'Arve. »

Ici les souvenirs des sourds-muets rendent un témoignage décisif. D'Estrella, dans la lettre auto-biographique adressée à W. James, relatant un bain pris dans l'océan, et au cours duquel il faillit se noyer, dit :

« Je crachais l'eau en me demandant pourquoi elle était si salée. Je pensais que c'était l'urine de ce Dieu puissant. » (De l'homme grand et fort caché derrière les collines.)

Il est à remarquer que ces schémas apparaissent lourdement chargés d'affectivité, confirmant en cela les théories de Freud sur l'importance exceptionnelle de leur dynamisme dans la pensée primitive. L'enfant rougit, se trouble, n'ose parler, est sur le point de pleurer. Dans le cas du sourd-muet, le schéma surgit dans une situation angoissante. Les enfants les mieux équilibrés rient, vérifiant ici la théorie de Freud (2) sur les mots d'esprit et les plaisanteries qui seraient « le retour à un plaisir ou une représentation primitive par suite de la levée d'une inhibition ». La levée de l'inhibition morale ou logique sur un sujet donné, par une tierce personne, amène en effet une économie psychique par diminution de la tension, dont l'auditeur profite et qu'il manifeste par le rire.

Au total ce sont les questions sur la naissance qui sont le point de départ de celles sur l'origine des choses, d'où leur importance

(1) *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 323 et suivantes.
(2) FREUD : *Les mots d'esprit et leurs rapports avec l'inconscient.*

sur l'artificialisme. La ressemblance entre fabrication et naissance est d'autant plus apparente que certains corps naturels (urine, vent) sont issus de l'homme. « De sorte que les représentations à fond sexuel sont sans doute beaucoup plus fréquentes, dit Piaget, que les enfants ne l'ont avoué. » En tout cas, on constate l'identification du vent et du souffle humain, du brouillard et de l'haleine, des fleuves ou de l'océan avec les crachats ou l'urine, etc... « Si l'on songe au contenu symbolique possible des représentations inconscientes, par exemple aux liaisons très vraisemblables de l'eau avec l'urine et la naissance, de la terre et de la naissance (les enfants tendent très spontanément à rapprocher la mort de la naissance ; les morts « repoussent »), ou même entre le ciel, les nuages et la naissance, on voit assez jusqu'où peut aller, dans les tendances latentes de l'enfant, l'assimilation du monde extérieur à un ensemble de corps liés à la vie humaine (1). « De sorte, ajoute Piaget, que même quand les questions sur la naissance n'apparaissent pas, on peut se demander si ce n'est pas l'intérêt sur la naissance qui, contrecarré et projeté, est à la racine des questions de l'enfant sur les questions d'origine des choses.

A cette question que pose Piaget, les psychanalystes répondent nettement par l'affirmative, mais en insistant sur le côté affectif qui donne son dynamisme à ce qu'ils appellent « l'investigation sexuelle de l'enfant ». « La curiosité sexuelle, écrit Mme Marie Bonaparte (2), contribue pour une large part à la curiosité générale si précoce de l'enfant. On peut même se demander jusqu'à quel point elle n'en est pas la source principale. Elle l'est en tout cas dans la compulsion obsessionnelle aux questions. Deux questions principales tourmentent les enfants : « D'où viennent les enfants ? » et « Qu'est-ce qui différencie une fille d'un garçon ? » La première de ces questions est d'ordre « économique » en ce sens que l'enfant a peur d'un co-partageant à l'amour, aux soins, aux dons des parents. La seconde est d'ordre « narcissique », le petit enfant croyant tous les êtres faits à son image et de son sexe, et n'admettant qu'à contre-cœur une différence. Malgré son ignorance, renforcée par l'attitude des parents, il a une obscure et instinctive intuition de la réalité. De là les théories infantiles si variées, d'aspect mythique, où domine

(1) *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 394.
(2) « Introduction à la Théorie des Instincts », *Revue française de Psychanalyse*, 1934, p. 249 et suiv.

néanmoins la théorie de la fécondation par un certain aliment que l'on aurait mangé. Le bébé serait hébergé alors dans les intestins, au même titre que le bol alimentaire, et naîtrait de l'anus à la façon du bol fécal. Cette théorie, la plus fréquente vers 3-4 ans (stade oral-anal), succombe à l'amnésie infantile et est remplacée par d'autres mythes. Toutefois, l'analyse la retrouve régulièrement.

Mais le jeune enfant ignorant voit sa recherche de la vérité dans ce domaine, quelque tenace qu'elle soit, se perdre dans les sables. Or cet échec de l'investigation sexuelle ne va pas toujours sans de graves inconvénients. Pour son voyage de recherches l'enfant était parti seul, sans secours : premier acte d'indépendance intellectuelle. En revenant vaincu, il peut acquérir un sentiment de doute de son intelligence qui frappera l'exercice de celle-ci toute la vie, endommageant gravement la curiosité intellectuelle. Et l'attitude des parents, quand elle repousse les investigations de l'enfant, creuse entre eux et lui un abîme de méfiance et de rancune (1). C'est l'expérience clinique qui a montré à quel point les tabous de certains problèmes et les échecs de certaines investigations primitives pouvaient inhiber la curiosité et l'activité intellectuelles. La thérapeutique psychanalytique compte un grand nombre de guérisons dans ce domaine.

Piaget constate que même dans les mythes les plus évolués, vers 9-10 ans, où l'enfant attribue l'origine de l'homme aux animaux et aux plantes, et l'origine de ces derniers à la nature devenue fabricatrice, on retrouve le lien, inconscient souvent, des préoccupations primitives sur la naissance. Piaget cite le cas d'un enfant de 9 ans, Vo, qui, croyant (par erreur) qu'on l'interroge sur les origines de l'humanité, raconte ce qui suit :

« Il est venu des gens. — D'où ? — Je ne sais pas. — Il y avait des bulles dans l'eau, un petit ver dessous, puis il est venu gros, il est sorti de l'eau, puis il s'est nourri, il a poussé des bras, il avait des dents, des pieds, une tête, il est devenu un enfant. — La bulle venait d'où ? — De l'eau. Le ver sortait de l'eau. La bulle s'est défaite. Le ver est sorti (de la bulle). — Qu'est-ce qu'il y avait au fond de l'eau ? — Elle (la bulle) est sortie de la terre. »

On voit, dit Piaget, l'intérêt de ce mythe, même s'il est fabulé. La parenté de son contenu avec les symboles freudiens des rêves de naissances est évident. On sait en effet combien l'eau est fréquem-

(1) Marie Bonaparte, ouv. cité.

ment associée dans la pensée onirique à l'idée de naissance. Les œufs (œufs de grenouille, etc...) et les bulles comme symbole d'œufs, sont fréquemment associés au même motif. Enfin, l'image du ver apparaît souvent dans le symbolisme onirique et s'associe à l'idée des petits bébés. Si l'on admet, même en le réduisant, le principe du symbolisme de la pensée inconsciente, on ne peut considérer le mythe de Vo que comme la transposition symbolique d'une naissance proprement dite. Autrement dit l'eau serait assimilée inconsciemment à l'urine dans laquelle les enfants croient que naissent les bébés (on sait combien les enfants ont tendance à ramener les lacs ou les mers à une origine humaine), la bulle à un œuf, le ver à un bébé sortant du corps, et c'est ce qui permettrait à Vo de croire que la nature a fabriqué l'homme. » On voit ici comment la nature devient ainsi dépositrice de l'activité fabricatrice de l'homme, et comment peut s'élaborer le mythe.

Mais si c'est le problème de la naissance qui est à l'origine de l'artificialisme, c'est aussi et plus encore le problème des parents, en particulier le problème de la déification des parents. « Les psychanalystes, écrit Piaget, ont montré qu'entre les diverses formes de l'amour : amour filial, amour parental, amour sexuel, etc..., il n'y avait pas hétérogénéité, mais unité d'origine » (1). De plus, il y aurait parenté entre l'amour sexuel et l'amour mystique, ce dernier résultant de la sublimation du premier. Mais dans ce cas l'amour de l'enfant pour sa mère, serait-il, comme dit Freud, sexuel et incestueux, ou plutôt les différentes formes d'amour ne seraient-elles pas des différenciations d'un même amour filial primitif ? Il n'y a pas là, ajoute Piaget, qu'une question de mots. L'amour sexuel sublimé ne contient pas tout le sentiment religieux. Tandis qu'au contraire, le transfert et la sublimation du sentiment filial primitif nous donne la clef du problème. L'essence du sentiment religieux est en effet un mélange *sui generis* d'amour et de crainte que l'on peut appeler le respect. Or le respect est inexplicable s'il n'a pas sa source dans les rapports de l'enfant avec ses parents. Il est le sentiment filial même.

L'objection que Piaget soulève contre la théorie de Freud ne semble pas justifiée, car Piaget ne traduit pas exactement la pensée de Freud. Celui-ci conçoit le sentiment religieux comme la sublima-

(1) *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 400 et suiv.

tion des sentiments ambivalents (amour-crainte) de l'enfant pour son père. Cette ambivalence donne bien, par sublimation, le respect et le sentiment religieux. D'autre part le caractère sexuel des sentiments de l'enfant doit être précisé pour ne pas déformer la pensée de Freud. Ici nous abordons la question si controversée de ce qu'on a appelé le pan-sexualisme de Freud. L'expérience clinique a montré aux psychanalystes, et les analyses didactiques l'on vérifié chez les normaux, que l'affectivité infantile devait son dynamisme à la *libido* ou *énergie érotique composante de toutes les forces instinctuelles*. La libido, diffuse, répandue sur tout l'organisme de l'enfant, accompagne presque toutes les fonctions organiques, les double d'une sensation de plaisir. La plus importante de ces fonctions chez le bébé, la fonction végétative, est ainsi la plus érotisée : c'est le stade auto-érotique. Par la suite la libido abandonne les zones érogènes primitives et se fixe dans la zone génitale où elle constitue alors l'instinct sexuel proprement dit, tel que le connaît l'adulte. Quand l'énergie libidinale reste fixée à une zone érogène primitive (bouche, anus, moi narcissique) au lieu de se grouper dans la zone génitale, on a alors les aberrations sexuelles ou affectives chez les anormaux et qui sont à l'origine même des névroses.

Cette énergie a été appelée sexuelle par Freud puisqu'elle est effectivement la première manifestation infantile de ce qui sera plus tard l'instinct sexuel (1). C'est ce *continuum* qui fait que dès l'enfance, en vertu d'un rigoureux déterminisme, s'oriente la vie sexuelle future de l'adulte. Mais comme le mot sexuel a un sens bien défini, exprimant des manifestations de la vie adulte, on comprend la difficulté qu'éprouvent nombre de Français à prononcer ce mot en parlant de l'enfant (2). D'autant que chez le tout jeune enfant la différenciation sexuelle n'existe pas encore et que, suivant l'expression

(1) On ne sait pas assez que la masturbation est un phénomène absolument général chez les nourrissons et les jeunes enfants, chez lesquels elle est la manifestation normale d'activité d'une tendance naturelle. Elle s'apaise et même disparaît normalement durant la période de latence, de 5-6 ans à la puberté.

(2) Ou il faudrait donner au mot sexuel un sens beaucoup plus large que celui que nous lui donnons. On se heurte ici à la difficulté d'exprimer des faits nouveaux avec des mots anciens. Dans l'état actuel du vocabulaire, il est aussi impropre d'appeler sexuelles les pulsions de l'enfant que de dire d'une jeune pousse qu'elle est un arbre sous le prétexte que le jeune plant deviendra arbre, ou appeler un enfant un homme sous prétexte qu'il le sera un jour. Mais, d'autre part, si par souci de purisme linguistique on utilise un autre terme, on ne traduit plus le continuum qui relie les états infantiles à ceux de l'adulte. Le terme sexuel à l'avantage de bien traduire ce rigoureux déterminisme.

de Freud, la libido n'est pas encore génitale et qu'il conviendrait mieux de parler de bi-sexualité. Aussi certains psychanalystes français tendent-ils, suivant l'expression du Dr Pichon, à désigner par le nom « *d'aimance* » les pulsions libidinales infantiles, dont l'élaboration constituera les instincts sexuels adultes. Tout au plus, pour bien indiquer le *continuum* de ces pulsions et marquer qu'en ce sens l'enfant est le « père de l'homme », pourrait-on parler de pulsions *pré-sexuelles* de l'enfant.

Quoi qu'il en soit de ces discussions peut-être verbeuses, mais utiles pour les esprits timides, il reste qu'une vie affective à tendance érotique diffuse, prégénitale, existe avec une force considérable chez l'enfant. C'est cette libido qui permet les intérêts pour les objets extérieurs au moi (attitude objectale) ou qui valorise le moi (narcissisme). Et l'expérience montre qu'elle est à la base de l'attachement parental de l'enfant, à côté des autres instincts qui le rendent dépendant (nutrition, conservation). Pour les psychanalystes, nier l'existence de ces pulsions sexuelles serait se refuser à l'expérience et prétendre qu'une fonction n'existe pas tant qu'elle n'a pas atteint sa forme définitive, « comme si quelqu'un s'avisait de prétendre qu'un garçon est incapable de parler tant que sa voix n'a pas subi la « mue » (1).

Freud estime donc que le sentiment religieux est dû à la sublimation de sentiments ambivalents (crainte, jalousie, amour) et en partie d'origine sexuelle à l'égard des parents, spécialement pour le père. Jones définit la vie religieuse comme étant « la dramatisation sur un plan cosmique des émotions, angoisses, peurs et amours qui naissent des relations de l'enfant avec ses parents » (2). Il y aurait là un phénomène comparable à l'introjection des instances parentales idéalisées d'où naît le sur-moi censeur. Il ne semble donc pas qu'il y ait une différence très marquée entre les conceptions de Piaget et de Freud sur le respect.

Pour Piaget comme pour Freud, en effet, le sentiment religieux apparaît comme la « transposition sur un plan cosmique (Jones) des sentiments nés des rapports affectifs de l'enfant et des parents ». C'est ainsi, dit Piaget, qu'il est d'observation courante que la toute-bonté et la toute-puissance sont prêtées spontanément aux parents

(1) Jones : *Traité de Psychanalyse*, p. 800.
(2) Laforgue : « La pensée magique dans la religion », *Revue française de Psychanalyse*, 1934, N° 1.

par les petits. La preuve en est dans la crise que déclenche la première découverte d'une faute ou d'une injustice dans la conduite des parents. On sait les demandes d'enfants qui croient leurs parents capables de métamorphoser un corps en un autre, de fabriquer les rivières, les montagnes, etc... Tel enfant de six ans demande à son institutrice : « Pourquoi vous vous trompez jamais ? » La croyance à l'ubiquité des parents se manifeste par le sentiment, commun à la pensée inconsciente et à la pensée infantile, d'être suivi, observé ou deviné et compris. Piaget cite un mythe significatif, dans lequel la toute-puissance des parents apparaît bien, « quoique transposée sur un plan symbolique qui rappelle les mythes que les psychanalystes retrouvent si souvent dans la pensée inconsciente ». Marsal, 20 ans (débile), parlant des ancêtres, dit :

« A mon idée, il a fallu quelqu'un pour nous fabriquer. A bien dire, je ne crois pas au Bon Dieu. A bien dire, il a bien fallu quelqu'un pour commencer le règne humain. Comment ça s'est fait ? Il (Dieu) n'a pas pu prendre des bouts et en faire un homme. Il a fallu un rapprochement des sexes. Il y avait un vieillard, pas vieux, vieux, mais un vieillard. Il y avait une femme avec lui. La femme était environ du même âge. » Marsal depuis un instant a pris un air sérieux. Nous lui demandons de nous décrire cette femme. Il répond : « Elle a la figure de ma mère. Ma mère, c'est ce que j'ai de plus cher au monde. » Quant au vieillard, il a naturellement la figure de son père : pas de barbe, les mêmes traits, les mêmes yeux. Il est simplement un peu plus jeune. Or, ce sont ces ancêtres qui, pour Marsal, ont construit la terre et sorti le soleil des volcans (1).

Un tel mythe, ajoute Piaget, symbolise évidemment ce que les petits se bornent à sentir : le monde est fait par leurs parents. Ainsi les parents sont antérieurs aux choses, omni-scients et omni-présents. C'est ce qui fait, comme on l'a vu, que l'éducation religieuse est embarrassante pour l'enfant, car ou Dieu est rival des parents ou il réduit leur rôle. Ce n'est que lors des premières crises de scepticisme dans la vie courante et lors des premiers heurts affectifs et ambivalences de sentiments dans l'inconscient. qu'il reportera sur Dieu les qualités des parents, Il « paternise » Dieu et non à l'inverse, comme on a tendance à le croire en disant qu'il « divinise les parents ». Ainsi les sentiments vis-à-vis des parents conçus comme des Dieux est une source importante de l'artificialisme. On peut noter également, comme facteurs déterminant l'artificialisme,

(1) *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 402.

la valorisation narcissique de l'individu et de ses intérêts révélée par Freud. L'étude psychanalytique, dit Piaget, a montré que la pensée de l'enfant est façonnée par des intérêts narcissiques et même « auto-érotiques », comme dit Freud pour désigner les intérêts qui s'attachent à toutes les fonctions organiques, autant que par les complexus parentaux. L'enfant a le sentiment d'être cause grâce à son organisme. « Ce point est important, ajoute Piaget, mais comme il est lié à toutes sortes de tabous et refoulements, nous n'en avons trouvé que de faibles traces dans nos interrogatoires. Cependant on sait assez combien les petits sont intéressés par leurs fonctions digestives et par la miction. Nous avons vu des traces nettes de la miction dans les croyances relatives à l'origine des rivières. Que la respiration (conçue comme la production d'un souffle) et les gaz intestinaux jouent un rôle dans les représentations infantiles du monde, c'est ce dont il est difficile de douter lorsque nous étudions les idées des enfants sur l'air et sur le vent » (1).

Freud explique l'importance affective exceptionnelle attribuée par l'enfant à ses fonctions organiques par la fixation libidinale sur ce qui constitue l'essentiel de l'activité et des intérêts de la prime enfance : le système végétatif et spécialement ses zones érogènes ou orifices. C'est en constatant ces fixations que Freud a établi les stades affectifs oral et anal, stades auxquels le névrosé peut rester accroché ou régresser par la suite.

Piaget note enfin comme facteur constitutif de l'artificialisme l'activité manuelle de l'enfant qui est très liée à sa pensée. Durant un premier stade (3-4 ans) la pensée est bouchée par l'action : il y a manipulation. A un deuxième stade (5-7 ans) il y a alliance entre l'activité motrice et l'activité mentale ; l'action provoque la pensée. Enfin, à un troisième stade (à partir de 7-8 ans) le travail devient ordonné, le mouvement est soumis à la pensée, parce que la pensée précède l'action. Ainsi la pensée, dès qu'elle prend conscience d'elle-même, est liée à la fabrication. Aussi a-t-on pu définir la pensée « une expérience mentale » ; c'est presque d'une « fabrication de pensée » qu'il faudrait parler pour l'enfant.

Peut-être pourrait-on rappeler ici le caractère essentiellement actif, moteur en un certain sens de la pensée inconsciente. « La pensée inconsciente, note Piaget lui-même, se confond avec l'action. »

(1) *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 406 et suiv.

Elle est une série d'opérations non plus affectives et manuelles, mais potentielles et esquissées par l'organisme. Ribot a soutenu que la pensée inconsciente se résout en mouvement. Ce sont ces mouvements et opérations qui préparent le raisonnement conscient quand ils s'insèrent dans des représentations verbales adéquates. En ce sens, les pulsions créatrices de représentations miment, agissent symboliquement, puis verbalement l'action proprement dite. Il y a une sorte de répétition générale avant le premier acte de l'action. C'est le préconscient, où se conservent les traces mnémiques des expériences passées, qui fournira les éléments nécessaires aux représentations mentales de l'acte. Comme le petit enfant n'a naturellement qu'un préconscient à l'état d'ébauche, faute d'expériences suffisantes, l'action chez lui a la primauté sur la pensée. Dans la pensée primitive idée et mouvement se confondent, sont identifiés. C'est en ce sens qu'on a pu dire que, à l'état d'ignorance totale, le bébé a des sensations, non des perceptions. Puis la pensée, au fur et à mesure des acquisitions mnémiques motrices et sensorielles, pourra accompagner et finalement devancer l'acte.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

N. Sengès : *Le langage et l'organisation de la conscience infantile* (*L'Evolution psychiatrique*, 1936, fasc. 1, pp. 61 sqq.).

La thèse de l'auteur est qu'il n'y a pas de conscience, pas d'histoire psychologique avant l'apparition du langage. Les stades psychologiques que les psychanalystes ont prétendu décrire concernant les premiers mois de la vie sont donc, pour M. Sengès, la « traduction *fabuleuse* d'une histoire évanouie dans l'inconscient ». Les doctrines que les psychanalystes ont laborieusement construites d'après des données diverses et convergentes ne sont d'ailleurs pas combattues autrement que par cette suppression dogmatique de toute psychologie avant l'ère linguistique. Là où il n'y a pas de psychisme, la psychologie perd évidemment ses droits. Mais la thèse de M. Sengès est-elle aussi solide qu'il le croit ?

Certes, cet auteur a profondément raison de marquer quel hiatus l'existence du langage crée entre le psychisme de l'homme et celui des animaux les plus proches de lui. J'ai pour opinion, depuis des années, que c'est par le langage que notre pensée est spécifiquement humaine; le langage seul permet à la pensée le mode lingui-spéculatif par où elle accède aux sphères les plus hautes. Mais cela veut-il dire que sans le langage il n'y ait pas de pensée du tout ?

Pour que la thèse de M. Sengès ait quelque cohérence, il faudrait qu'à la manière de ces philosophes du vxiie siècle que combattait le bon La Fontaine, il considérât les bêtes et les enfants en bas âge comme de pures machines, absolument dépourvues de conscience. Cette attitude équivaudrait à nier l'existence de la pensée *sensu-actorielle*, ce qui est bien peu en accord avec cette connaissance introspective que M. Sengès invoque si souvent, avec juste raison, comme une source capitale d'instruction psychologique.

Dénier toute conscience aux animaux et aux bébés, c'est une position si intenable à la vérité que M. Sengès lui-même ne peut pas la tenir. A ces êtres, M. Sengès, malgré son vocabulaire biologique arbitraire et l'usage de cette happelourde verbale de « réflexes conditionnels », s'oublie à prêter des réactions « émotionnelles et affectives » (p. 74) : cela suppose une conscience intrinsèque ; émotions, affections sont des états de conscience ; une souffrance implique un souffreur, une jouissance un jouisseur. De même (p. 80), M. Sengès nous dit que l'animal et l'enfançon « établissent des liaisons entre les faits », ce qui est une activité intellectuelle ! S'il était conséquent avec lui-même, et qu'il restât de ce fait en dehors du domaine psychologique, il ne nous parlerait que de mouvements engendrés, à titre de réactions nécessaires, par des causes matérielles, mais non pas d'émotions, d'affections ni d'établissement de liaisons. Si

l'enfant qui ne parle pas encore est le sujet de tous ces phénomènes de conscience, la thèse de l'apparition conjointe brusque de la conscience et du langage s'écroule.

D'ailleurs, en ce qui concerne l'enfant, M. Sengès reconnaît (p. 76) qu'il se trouve plongé dès sa naissance dans un milieu social, pensant, parlant, qu'une expérience sociale confuse le baigne « et l'encadre », qu'une « interpsychologie naissante » s'établit entre lui et le milieu qui l'entoure, et que pour lui « le stade psychologique » (entendez : le stade animal sans conscience !) « n'est pas absolument pur ».

Ajoutons à cela que c'est bien avant le douzième mois que se montrent, en général, les premiers phénomènes de la formation du langage, laquelle demande un temps assez considérable.

En fin de compte, il reste bien peu de chose de l'idée d'une « période physiologique pure », dépourvue de conscience, et les impossibilités opposées par M. Sengès à l'existence des stades psychologiques admis par les psychanalystes se révèlent vaines. Que l'accession aux stades pré-linguistiques par l'investigation psychanalityque soit difficile, Melle Freud elle-même le reconnaît ; que l'évolution affectivo-instinctuelle soit difficile à préciser dans tous ses détails et que chacun ait le droit de contester telle ou telle partie de l'édifice scientifique élevé par tel ou tel psychanalyste, c'est certain; mais cela n'autorise pas M. Sengès à être assez désinvolte pour appeler « je ne sais quelle histoire fabuleuse » (p. 72) le résultat de la reconstitution laborieuse à laquelle les psychanalystes se sont livrés.

Peut-être, d'ailleurs, les psychanalystes auraient-ils moins prêté le flanc à de pareilles attaques si eux-mêmes ne s'étaient pas souvent, à la suite du maître de Vienne, montrés imbus d'une espèce de mystique matérialiste et biologique qui rendait vulnérables les acquisitions *psychologiques* qu'ils apportaient.

Il faudrait vraiment que l'on s'habituât à exprimer avec exactitude, et sans déformation initiale d'origine doctrinale, les données de fait que l'on recueille. On éviterait alors d'employer le mot *conscience* dans cinq ou six sens différents sans s'apercevoir de la confusion; et l'on serait surtout préservé d'écrire, comme le fait M. Sengès : « L'apparition du langage... est le fait capital qui différencie le *cerveau* humain du *cerveau* des animaux supérieurs », phrase qui étonnerait bien les anatomistes, et qui deviendrait une vérité utile et féconde si seulement M. Sengès voulait la rendre adéquate aux faits observés en écrivant modestement *psychisme* au lieu de *cerveau*.

Après toutes ces critiques, M. Sengès garde un grand mérite : avoir, comme je ne cesse de le faire moi-même, attiré l'attention des psychopathologistes sur l'extrême importance du *langage* comme trait spécifique de la pensée humaine, comme indispensable outil du domaine propre, lingui-spéculatif, par où cette pensée se différencie de l'animal. Dans la dernière partie de son article, l'auteur essaie d'esquisser le rôle effectif du langage dans la constitution du psychisme infantile; il est regrettable qu'il ne traite la langue que comme si elle était composée uniquement de

substantifs animaux et n'attire en somme l'attention que sur la question du vocabulaire; mais lui-même avoue (p. 82) son incompétence linguistique; et nous pouvons espérer que la vue très juste qu'il a de l'ensemble du problème le rendra réceptif aux résultats que les grammairiens psycho-linguistes pourront tirer de leurs études quant à la psychologie profonde et à la psychologie génétique. Edouard PICHON.

Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse, 1935, Heft 2 (*Revue internationale de Psychanalyse*, 1935, n° 2).

Edward GLOVER, Londres : *Le problème de la névrose obsessionnelle.*

L'étude des névroses obsessionnelles a été retardée du fait que les cliniciens, habituellement, ne concentrent leur attention que sur les symptômes cliniques de cette maladie. L'observation des types intermédiaires prouve cependant que, pour étudier à fond l'obsession, il faut considérer ses rapports avec l'hystérie et les psychoses. Le tableau clinique de la névrose obsessionnelle est très spécial et très compliqué. Freud lui-même le disait un jour, en regrettant qu'on n'ait pas collectionné les variantes de ces symptômes. Les variations possibles d'une névrose sont déjà significatives en elles-mêmes. La complication d'une névrose obsessionnelle est en rapport direct avec l'importance, la force et l'élasticité de ses fonctions défensives. La névrose obsessionnelle est la plus souple de toutes les névroses. Son rôle, important et difficile, consiste à favoriser la fuite en arrière, devant les angoisses provoquées par l'évolution et, en même temps, à entraver cette fuite. L'examen clinique décèle très souvent, derrière la structure de l'hystérie d'angoisse, des couches de névrose obsessionnelle. Quand la défense hystérique ne peut, à elle seule, arrêter la régression, c'est cette couche obsessionnelle qui s'en charge.

Ce qui vaut pour le symptôme obsessionnel chez l'adulte vaut, à plus forte raison, pour la phase du *primat obsessionnel* que je situerai entre dix-huit mois et trois ans ou trois ans et demi. Si la névrose obsessionnelle sert à masquer le fait que, sans elle, le patient, au milieu du conflit de ses pulsions, ne cesserait de glisser dans les psychoses, la phase obsessionnelle de l'enfannce sert à masquer le fait que, sans elle, l'enfant ne parviendrait pas à dépasser la *psychose générale normale* de la première année.

Avant de développer cette thèse sur les mécanismes obsessionnels, je voudrais exposer quelques idées générales. La psychanalyse est encore fortement influencée par le fait que les premiers examens ont révélé une situation œdipienne centrale. Ce phénomène, caractéristique pour les enfants de trois à cinq ans, semblait-il, fut reconnu commun à tous les états psychhopathologiques, et les analystes dès lors établirent leur système étiologique autour de ce noyau. Les facteurs de l'évolution furent considérés exclusivement, à l'origine, dans le cadre des phases du développement libidinal, en tenant compte, bien entendu, des dispositions constitutionnelles. Au début, tout alla bien. Les névroses se développaient autour du complexe central, et tenaient leurs traits particuliers de certains de-

grés de fixation. Ces degrés de fixation dépendaient d'une succession régulière de primats, en liaison avec les conflits habituels du nourrisson, à l'époque où il traverse la phase de ces primats. C'est ainsi que la névrose obsessionnelle déclenchée par la peur de la castration doit ses caractères cliniques en partie à des facteurs constitutionnels, en partie à un développement précoce du je : à l'ambivalence analo-sadique, à la *Triebentmischung* en cas d'échec et à une forme spéciale de régression. Mais à mesure que progressait la science analytique, ce système étiologique menaçait de devenir stérile. C'est ainsi, par exemple, que les mêmes facteurs pouvaient s'observer dans des cas d'intoxication et de perversion; quant au développement précoce du je, à la *dissociation* et à la régression, ce sont des influences générales plutôt que spécifiques.

L'étude des psychoses révéla des différences profondes dans le développement du premier âge et ces différences peuvent expliquer les divergences cliniques. Il y avait donc lieu dès lors de s'attendre à une étiologie plus précise. Mais l'étude comparée du développement normal et du développement pathologique du caractère prouva que, en principe, il y avait peu de différence entre les deux.

Chaque analyste trouva le même contenu imaginatif, les mêmes mécanismes typiques, les mêmes structures psychopathologiques — quelles que fussent les symptômes cliniques de chaque cas particulier. Les étiologies plus anciennes perdirent ainsi de leur intérêt. Quelles que soient les combinaisons des névroses et des psychoses, il est de fait qu'il existe des différences caractéristiques quant à la forme de la maladie et à son pronostic. Et ces formes spécifiques résistent au traitement avec une obstination qui permet de conclure à une certaine constance dans leur déterminante. Une étiologie, pour être satisfaisante, doit pouvoir expliquer cette stabilité. Il est difficile d'attribuer certains caractères cliniques aux influences spécifiques dans deux directions : 1) des combinaisons plus ou moins constantes de facteurs endopsychiques; 2) des influences extérieures qui, si elles existent, sont caractéristiques pour le cas particulier.

Il est donc évident qu'il faut rechercher davantage des faits analytiques pour expliquer la signification des symptômes, l'étude de facteurs isolés n'étant plus justifiée. Nous ne pouvons guère nous tromper en employant une des trois méthodes suivantes :

1) essayer de comprendre quelles sont les formes et les combinaisons d'affects spécifiques que les symptômes répriment. Il y a là un jugement quantitatif et qualitatif de la pulsion en question.

2) essayer de comprendre quels sont les mécanismes employés dans chaque formation de symptômes en particulier.

3) essayer de comprendre quelles sont les phases du développement qui se reflètent dans la formation du symptôme ou y apparaissent déformées. Cette dernière méthode est de beaucoup la plus vaste, elle contient, jusqu'à un certain point, les problèmes des affects et des mécanismes caractéristiques.

Grâce à ces méthodes, l'examen des névroses obsessionnelles devient facile, et en particulier l'étude des mécanismes. Les premières découver-

tes de Freud concernant le déplacement lui ont été inspirées par l'observation des névroses obsessionnelles. Ceci parce que, par suite des particularités du refoulement dans cette névrose, on est amené à examiner beaucoup plus de produits de surface que par exemple dans l'hystérie d'angoisse. L'étude des caractères cliniques des diverses obsessions permet de distinguer celles qui se traduisent dans la pensée, dans le langage ou dans le comportement. Nous ferons deux séries d'observation : l'une concernant l'étude des névroses obsessionnelles authentiques, l'autre comprenant les obsessions qui découlent d'autres névroses ou qui se présentent chez des individus d'apparence normale. Le contenu des obsessions est, progressivement, le suivant : représentations agressives — représentations sexuelles — représentations de choses ayant pour le patient une importance sociale — représentations de choses sans importance sociale — et des représentations plus ou moins absurdes. Ce qui veut dire que si la pulsion se manifeste puissamment dans une obsession d'apparence absurde, à travers les processus de la symbolisation, de la concrétisation et de la déformation, l'expression directe, par contre, est infime. Les obsessions absurdes ou triviales sont très fréquentes, tandis que les rites admissibles dans l'ordre social et servant d'expression à des actes obsessionnels de nature sexuelle ou agressive sont très rares. Les obsessions du langage ne sont pas si faciles à classer, mais il semble que les expressions obscènes et agressives y tiennent une plus grande place que dans les deux autres catégories.

Chacun des groupes principaux présente une phase positive et une phase négative. Les pensées obsessionnelles alternent ou vont de pair avec des phases de doute et de ratiocination. Les actes obsessionnels alternent avec des phases d'aboulie, tandis que les obsessions du langage vont de pair avec des difficultés d'expression verbale.

Ces phénomènes compliqués de déplacement et de remplacement servent évidemment à la défense contre les pulsions. Mais ils expliquent mal les troubles affectifs constatés dans certaines obsessions et qui appartiennent généralement à trois types : 1) réactions de sentiment de culpabilité ; 2) réactions de crainte et de frayeur ; 3) une certaine pauvreté affective qui donne parfois l'impression que le but de ces rites est la domination de l'affect. Ceci n'est vrai, cependant, que si nous disons que le but de la névrose obsessionnelle consiste à maîtriser ou à empêcher des sentiments désagréables.

Qelques expériences cliniques récentes me portent à conclure que les phénomènes que, du point de vue clinique, nous considérons comme des névroses obsessionnelles sont, en réalité, le stade ultime et très compliqué de ces névroses. L'état obsessionnel primitif est essentiellement un état affectif, ou, mieux, une alternance d'affects avec un contenu imaginatif inconscient très simple. Peut-être n'existe-t-il dans le conscient aucun contenu imaginatif de type obsessionnel et peut-être les actes rituels sont-ils déguisés en symbolismes sociaux, comme par exemple le fait de vivre alternativement à la ville ou à la campagne. Comme il n'y a pas

de signe apparent qui permette de reconnaître les réactions obsessionnelles, on est tenté de classer ces types dans les psychotiques et de les considérer comme des déprimés. Les cas que j'ai observés présentaient surtout une alternance d'états affectifs « bons » et « mauvais », tels qu'ils apparaissent fréquemment dans la vie journalière. Ce qui est commun à ces phénomènes obsessionnels, quand on les dégage de leurs complications, c'est le changement rapide d'un état à un autre.

Pour les cas plus compliqués, l'expérience apprend qu'on peut les subdiviser en les envisageant sous l'angle des relations de sujet à objet. Cela est moins net là où les complications cliniques peuvent être attribuées à un déplacement.

Les rituels compliqués ont évidemment tous pour but de créer un tissu serré de notions, à travers lequel l'affect peut passer en se divisant. Quand, pour une raison ou pour une autre, le cérémonial est troublé, il se manifeste à nouveau des affects compacts. Il est évident qu'il doit y avoir derrière ce système obsessionnel un système de relation de sujet à objet.

Nous n'avons pas encore trouvé, jusque là, une formule étiologique spécifique, mais nous avons suffisamment d'expériences pour justifier ce que j'ai appelé le point de vue de l'évolution et qui s'appuie sur les faits suivants : 1) les symptômes que nous mettons à jour par l'analyse sont les restes figés de fonctions anormales que fournissent toutes les phases du développement ; 2) les traits caractéristiques importants de chaque maladie correspondant plus à ce que nous pourrions appeler un *primat des phases du développement et des mécanismes* qu'à un simple *primat de pulsion* ; 3) le mécanisme de la régression possède un certain nombre de fonction positives et négatives, il n'est pas seulement une fuite défensive. C'est, à mon avis, un repliement stratégique sur une position psychique antérieure. Lorsque le patient s'est assuré, par cette retraite, les droits, les avantages et les méthodes de défense psychiques de cette position antérieure, il se remet à la vie avec ces méthodes renouvelées, mais désuètes. Les particularités de cette réadaptation constituent l'essentiel du tableau clinique de la névrose.

Mélanie Klein a développé les hypothèses faites autrefois par Freud sur l'état du *je* et de la libido chez les enfants de trois à quatre ans. Il nous est possible, maintenant, d'indiquer quelques états d'âme, quelques *systèmes d'imagination et de réalité* tels qu'ils se présentent dans les trois premières années de la vie.

Faute d'un *je* organisé, l'enfant est soumis à une affectivité mobile, à une alternance de phénomènes introjectifs et projectifs. L'enfant, menacé par des affects trop violents, tantôt se cramponne à ces mécanismes d'introjection et de projection, tantôt s'en détache. C'est cet état pénible et embrouillé que la phase obsessionnelle a pour mission de dominer. L'obsession entremêle les phases d'introjection et de projection, l'alternance devient plus rapide et le nourrisson, ainsi, produit des quantités réduites d'angoisse.

C'est là le rôle de la technique obsessionnelle. Le refoulement y joue son rôle dès le début; mais refouler veut dire : tout miser sur le même cheval. Le mécanisme plus souple du déplacement est mis en valeur dans la phase obsessionnelle. Du point de vue de la réalité, il est infiniment supérieur à ce que nous appelons le penser symbolique.

Passons aux systèmes imaginatifs inconscients qu'on trouve chez les enfants et dans divers états pathologiques des adultes. Les caractères essentiels de ces rêveries sont les suivants : l'enfant se considère comme un lieu où ses organes, tant intérieurs qu'extérieurs, se combattent ou s'aiment, et il considère de même les objets du monde extérieur comme des paquets d'organes se combattant ou s'aimant. Il peut également y avoir lutte entre les parties du *je* et les parties du monde extérieur.

Les fonctions de la névrose obsessionnelle ne consistent donc pas seulement à diviser et à amenuiser des tensions psychiques et à accélérer l'alternance entre l'introjection et la projection, mais aussi à étendre les mécanismes de déplacement et à établir ainsi les premiers rapports solides entre le *je* et ses objets.

Les mécanismes obsessionnels atténuent l'acuité des introjections et empêchent les projections irrévocables. Ainsi, par leur souplesse, ils lient le *je* à l'objet, quand celui-ci entre en rapport avec lui.

Considérons maintenant les rapports des symptômes obsessionnels avec les phobies. On admet généralement que celles-ci se manifestent à un stade plus avancé de l'évolution. Il ressort des travaux de Klein, Schmidberg et autres, que les prétendues angoisses phobiques sont des restes modifiés d'angoisses paranoïaques primitives. Par ailleurs il planait sur les rapports de la peur phobique et de la peur obsessionnelle une certaine incertitude. Certains savants ont coutume de parler de *phobies obsessionnelles* tandis que d'autres considèrent ce terme comme un paradoxe. On peut d'ailleurs toujours discuter si les angoisses phobiques sont primaires ou si elles sont le résidu d'une angoisse paranoïaque. Je ne pense pas, pour ma part, qu'elles aient un rapport étroit avec les systèmes ou phases obsessionnelles. Je suis d'avis que beaucoup de phobies contiennent un reste important d'angoisse paranoïaque, même si, dans bien des cas, ce reste est si minime que l'angoisse, pratiquement, peut passer pour primaire et représente essentiellement une angoisse génitale. Mais il me semble impossible, à la suite de mes expériences cliniques, d'exclure une part de névrose obsessionnelle, car il y a tant de cas où l'angoisse hystérique est liée à des phénomènes obsessionnels. Et là, précisément, où ce rapport ne se manifeste pas avec évidence, il est possible, par l'analyse, de découvrir un système obsessionnel ayant pris place, à l'origine, entre une angoisse hystérique et une angoisse projective primitive. Il semble, dans ces cas, que la phobie hystérique représente un fragment isolé d'un système obsessionnel.

Dans le présent article il n'a pas été tenu compte des cas où les perversions sexuelles et les obsessions sexuelles s'entremêlent. Il est intéressant de constater que parmi les perversions cliniques se trouvent quelques types très nets qui offrent les mêmes tendances à fixer des mécanismes

d'introjection et de projection. Il serait prématuré, aussi longtemps que ces rapports ne sont pas approfondis, d'établir des formules étiologiques. Le but de cet article est d'indiquer qu'une des voies les plus fertiles de la recherche étiologique est l'étude de l'évolution.

TABLE DES MATIÈRES

Mémoires originaux. Partie médicale

IXe Conférence des psychanalystes de langue française

Allocution de M. de Saussure ..... 324 à 327
Rapport de M. R. Laforgue ..... 327 à 355
Discussion ..... 355 à 359
Rapport de M. J. Leuba ..... 360 à 413
Discussion ..... 413 à 419

Mémoires originaux. Partie appliquée

Mme Marie Bonaparte. — Vues paléobiologiques et biopsychiques ..... 422 à 429
G. Mauco. — La psychologie de l'enfant dans ses rapports avec l'inconscient ..... 430 à 517
Ed. Pichon. — Bibliographie ..... 518 à 525

Le Gérant : E. Corbière.

Alençon. — Imprimerie Corbière et Jugain.